

**www.e-rara.ch**

## **Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent**

La suite de l'histoire de la république de Gêne, l'histoire de l'isle de Corse, de Bologne, de Parme et de Plaisance, et l'histoire du duché de Milan

**Arkstée & Merkus.**

**A Amsterdam, MDCCLXXIII [1773]**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 6906: 36

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-27497>

Suite du chapitre IV. Suite de l' histoire de la République de Gênes.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien - von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material - from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes - des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

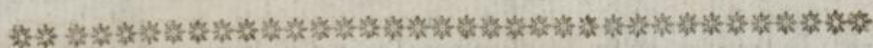
**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

\* 1

# HISTOIRE UNIVERSELLE,

DEPUIS  
LE COMMENCEMENT DU MONDE  
JUSQU'À PRÉSENT.



## LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ITALIE ET CELLE DES  
PRINCIPAUX ÉTATS QUI S'Y TROUVENT.

---

### SUITE DU CHAPITRE IV.

*Suite de l'Histoire de la République de GÈNES.*

#### S E C T I O N IX.

*Contenant l'Histoire de la conjuration de Jean Louis de Fiesque, Comte  
de Lavagna depuis 1546 jusqu'à la fin de 1547.*

**A**près tant d'orages, de révolutions, de changemens de Gouvernemens & de maîtres dont Gènes s'étoit toujours mal trouvée & tour à tour dégoûtée suivant son inconstance ordinaire, après les avoir elle-même appelés dans son sein, cette ville superbe venoit à peine de recouvrer sa liberté par la générosité ou si l'on veut, par un effet de l'inconstance & du ressentiment d'André Doria contre la France; Gènes commençoit à peine à goûter les fruits de la paix & à respirer sous les douces loix d'un citoyen adoré qui, en se procurant la gloire & l'honneur d'être le libérateur de sa patrie, avoit eu l'art de s'y procurer une autorité peu différente de celle qu'il avoit détruite, quand l'ambition d'un jeune homme pensa la replonger dans un nouvel abyme de maux & d'horreurs. Jean Louis de Fiesque Comte de Lava-

**SECT. IX.**  
*Histoire de  
Gènes;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.*

*Courte ex-  
position de  
l'état de Gè-  
nes, lorsque  
Fiesque en-  
treprit de  
s'en rendre  
maître.*

*Tome XXXVI.*

(A)

SECT. IX. gna (\*) issu d'une des plus illustres familles de la République, d'une maison puissante toujours ambitieuse, turbulente, factieuse & redoutable à sa patrie; soit à la tête des Guelfes, soit en servant les intérêts de la France & d'autres puissances étrangères; & sur-tout d'une maison toujours fiere & implacable rivale du crédit & des services de celle des Doria (attachée au parti, des Gibelins) avoit hérité de l'esprit ainsi que du nom de ces ancêtres.

Portrait du  
Comte de  
Fiesque;  
son caractère.  
no.

Il sembloit même renchérir encore sur eux en ambition, en jalousie, & en haine pour les Doria; & le feu de la jeunesse, un sang bouillant dans ses veines, donnoient encore plus d'effervescence à ses passions. Il étoit né fier, altier, vif, impétueux, téméraire, avide de gloire, capable de tout entreprendre pour en acquérir & pour satisfaire l'insatiable ambition dont il étoit dévoré; & fait pour réussir, parcequ'il ne considéroit point le danger; d'ailleurs libéral à l'excès, généreux, magnifique, plein de bravoure, de vertus dangereuses, de grandes qualités, s'il en est qui puissent rendre un citoyen digne d'affervir sa patrie (†). A la fleur de son âge, quoiqu'encore dépourvu du secours de l'expérience, il joignoit à la témérité, à la vivacité de la jeunesse, à l'activité, au feu nécessaire pour l'exécution, la politique la plus raffinée, la dissimulation la plus profonde & toute la prudence consommée de l'âge le plus avancé & par dessus tout cela, il possédoit dans un degré éminent l'art de se taire & d'être impénétrable. Le goût qu'il affectoit pour les plaisirs, servoit de voile aux projets les plus murs & les plus habiles, & il sembloit livré aux amusemens les plus frivoles & les plus faits pour un jeune homme de son rang, tandis que son ambition couvoit les plus grands desseins. En un mot le comte de Fiesque avoit toutes les vertus, ou plutôt, toutes les qualités nécessaires à un chef de conjurés. Avec moins d'âge, d'expérience, de moyens, d'avantages & de ressources locales que Catilina, outre autant d'ambition & d'orgueil, il avoit pour le moins autant d'audace, d'intrépidité, beaucoup moins de vues & de cruauté (§), incomparablement plus d'habileté

(\*) Il étoit fils de Sinibalde de Fiesque, qui avoit eu beaucoup de part à la dernière révolution, quand il mourut son fils étoit encore en bas âge.

(†) Dès l'âge le plus tendre il avoit déjà conspiré contre la liberté de sa patrie. Si l'on en croit l'historien Génois Jacques Bonfadio & d'autres, avant la conjuration que nous allons décrire il étoit entré dans deux complots différens, mais où il n'avoit joué qu'un rôle subalterne, la première fois, dans celui de César Frégose, en 1536. Il auroit même été puni dit-on comme les autres coupables, sans la protection efficace d'André Doria qui ayant pitié de son extrême jeunesse intercèda en sa faveur, & lui obtint son pardon. Si ce fait est vrai, le tems fit voir que c'étoit un jeune serpent qu'il réchauffoit dans son sein pour le mordre. Suivant quelques Historiens qui font mourir le comte à 24 ans, & d'autres entre 22 & 23, il ne devoit avoir lors de cette première conjuration, que 11 à 13 ans au plus. L'expérience ne le rendit pas plus sage. La seconde entreprise où il trempa, fut celle de Pierre Strozzi en 1544; mais comme elle n'eut pas lieu, il y a apparence qu'elle ne fut pas découverte ou au moins approfondie, & qu'on ignora dans le tems la part que le jeune Comte y avoit eue. Au reste toutes ces entreprises étoient en faveur de la France, & depuis plus de 40 ans sa famille étoit assez constamment attachée au parti & aux intérêts de cette puissance (1).

(§) Catilina étoit un élève sanguinaire de Sylla, un homme perdu de dettes, de débâches & de crimes, qui ne savoit guere lui-même ce qu'il vouloit en cherchant à se rendre maître de Rome, qu'il ne vouloit ni ne pouvoit gouverner ni comme souverain

pour conduire une conjuration, pour se servir de ses moyens, plus de politique, de connoissance des hommes, plus de science pour manier les cœurs & les esprits, plus d'art pour les tromper, outre que son plan étoit beaucoup plus raisonnable, moins révoltant, plus conséquent & plus moralement possible à remplir. Enfin Fiesque avoit autant de génie qu'il en faut à un citoyen factieux pour bouleverser sa patrie, & renverser l'Empire le plus solide & le mieux affermi. Il étoit fait pour asservir Gènes; mais le bonheur de Gènes voulut que, les grandes qualités des hommes étant toujours compensées en eux par des défauts proportionnés, le Comte alliat, par un mélange extraordinaire, par une espece de contradiction manifeste, une dissimulation profonde & réfléchie à une témérité extrême, une prudence peu ordinaire à son âge, avec une impétuosité de génie qui le pouffoit à suivre sa première idée sans s'arrêter sur les obstacles ou sur les dangers & enfin des vûes supérieures, d'une adresse & d'une conduite soutenues, à une ambition aveugle & inconsidérée qu'il vouloit contenter à quelque prix que ce fut: toutes choses qui entraînent nécessairement sa perte & lui firent précipiter, avant le tems, une entreprise qui bien conduite jusqu'alors, mais un peu plus différée ou appuyée des secours qui lui avoient été promis, eût été infailliblement couronnée par le plus heureux succès. Et encore il est probable aux yeux de ceux qui ne jugent point par l'événement, que cette même témérité lui auroit sans doute heureusement réussi, au moins pour le moment, ou lui auroit donné le tems de se maintenir & d'attendre les secours qu'il avoit sçu se ménager par ses négociations, si un certain génie qui semble veiller au destin & au salut des états, ou pour parler plus naturellement, un hazard heureux n'eût détourné le coup fatal dont Gènes étoit menacée, & fait échouer presqu'au port l'entreprise du téméraire Fiesque, en lui ôtant son chef; il en étoit l'ame, il périt, & tout périt avec lui. Mais c'est anticiper sur l'ordre des événemens; reprenons en le fil, & suivons la trame habile des projets du comte, jusqu'à la funeste catastrophe qui en fut le dénouement.

Son orgueil ne pouvant digérer l'idée d'avoir un maître, il ne vit qu'avec un sentiment de douleur & d'indignation toutes les charges de l'autorité & pour ainsi dire, la République entiere, résidant dans une seule personne, les rênes du gouvernement dans les mains d'un de ses égaux, de l'ennemi déclaré de sa maison, & le fortuné Doria, tour à tour serviteur mercenaire d'un Roi & d'un Empereur, dominer tranquillement sur les débris de sa patrie par l'avisement des plus illustres familles de Gènes, qu'il fouloit à ses pieds. Doria avoit rompu les fers de Gènes, mais le libérateur en étoit naturellement devenu le maître, & aux yeux de Fiesque le maître en sembloit l'oppres-

Sect. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conspira-  
tion de Fief-  
que 1546-  
1547.

Motifs du  
Comte de  
Fiesque: sa  
haine jalou-  
se contre les  
Doria.

ni comme Roi. Il y a lieu de présumer que tout son plan étoit de se baigner, de s'abreuver dans le sang de ses concitoyens, & de mettre Rome au pillage. Il seroit plus facile de justifier à plusieurs égards, l'entreprise de Fiesque que celle de Catilina. Rome ne vouloit point de maître: Gènes venoit d'être successivement soumise au Duc de Milan, au Roi de France & à plusieurs autres Princes, & elle l'étoit encore en quelque façon aux Doria. Fiesque étoit sans doute condamnable: mais enfin qu'on pese, qu'on juge sans partialité les circonstances & les motifs de l'un & de l'autre, & on verra qu'il y a bien de la différence d'une conjuration à l'autre, & de Fiesque à Catilina. C'est plutôt à Alcibiade qu'il faut le comparer.

Sect. IX.  
Histoire de  
Gênes ;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

seur, le tyran. Que dis-je ? il regardoit son pouvoir comme une usurpation sur ses droits, un bien qu'il lui avoit ôté ; & sa belle action n'étoit qu'un crime de plus aux yeux de ce superbe rival, qui lui envioit tout jusqu'à ses vertus, ses services & sur-tout l'amour des Génois. Cependant la vénération qu'on ne pouvoit refuser aux grandes qualités & au mérite de Doria, l'amour que le peuple, ou pour mieux dire, la noblesse nombreuse de son parti avoit pour lui, & sur-tout cette grande politique dans laquelle nous avons remarqué que Fiesque excelloit, enfin l'espoir de la mort prochaine de Doria fondée sur son grand âge, (\*) forcerent le Comte à dissimuler long-tems son mécontentement & les projets de son ambition, & de feindre de se soumettre volontairement à un gouvernement, qu'il ne pouvoit encore renverser, & qui n'avoit plus guere long-tems à subsister (a). Mais lorsque l'adoption que Doria fit de Jeannetin son parent, jeune homme pétri de mauvaises qualités, qui n'avoit pour lui que le mérite de son oncle & l'amour des Génois pour le nom qu'il portoit, & sur la tête duquel Doria fit passer toutes ses charges, son pouvoir & sa considération, en lui faisant d'ailleurs obtenir la survivance de sa charge d'Amiral de l'Empereur, eût ôté à l'ambitieux comte tout espoir de s'élever & même de pouvoir servir sa patrie en acquérant de la gloire, sa douleur ne connut plus de bornes ; il jugea qu'il étoit tems de ne plus garder de mesures, d'éclater, de prévenir son avilissement, & de renverser l'idole des Génois pour se mettre à sa place. Incapable de faire des réflexions, de reculer ce projet une fois formé & arrêté dans son esprit, il s'y livra tout entier ; il en conçut d'une seule idée toute l'étendue, toute la profondeur, il en forma d'abord dans sa tête le plan immense, & il ne songea plus qu'à l'exécuter. L'ambition qui le pressoit, lui ferma les yeux sur tout ce que son entreprise pouvoit avoir d'odieux ; & comme tous les ambitieux il n'arrêta pas ses regards sur-tous les degrés par lesquels il lui falloit passer pour parvenir à son but, au faite où il vouloit monter ; naturellement généreux & magnanime, il perdit de vue son caractère ; dans le délire de l'ambition & de l'orgueil, il ne réfléchit pas au sang qu'il seroit obligé de verser, aux crimes qu'il lui faudroit commettre pour fonder sa nouvelle puissance, & en renverser une déjà solidement établie ; qu'il alloit replonger sa patrie dans toutes les horreurs d'une guerre civile, & que par conséquent son entreprise étoit un attentat énorme. Fiesque ne vit rien, ou plutôt il vit que Gênes avoit un maître, & il voulut le devenir : il crut valoir au moins les Doria, & que joug pour joug sa patrie ne perdrait rien à recevoir le sien. S'il avoit pu se faire quelque tems assez de violence à lui-même pour se familiariser avec l'idée de servir sous Doria, homme qui par son grand âge, son expérience & ses grandes qualités, étoit peut-être digne de lui commander, son amour propre fut révolté par la perspective de se voir réduit dans l'avenir à recevoir des loix d'un Jeannetin, trop indigne héritier d'un nom illustre, & qui n'avoit pour tout mérite qu'une valeur aveugle qui lui étoit commune avec Fiesque, & qu'un or-

(a) Hist. des Révol. de Gênes : Tom. II. Bonfadii Annal. Gen. Lib. IV. p. 1387 Liv. IV. p. 94 & suiv. Introd. à l'Hist. & seq. Univ. Tom. II. Liv. II. p. 472. Jacob.

(\*) Il avoit alors 79 ans.

gueil, qu'une présomption insupportable (a). D'ailleurs ainsi que nous l'avons dit, quand le comte avoit une fois saisi & adopté sa première idée, il ne pouvoit plus retourner en arrière, le sort en étoit jeté: il vouloit régner dans Gênes à quelque prix que ce fût, & quant aux crimes inséparables d'une pareille entreprise, peut-être son esprit romanesque en tout, & trop facile à se laisser séduire par son imagination, le leurroit-il de la frivole espérance de pouvoir parvenir au suprême rang, sans en commettre.

Plein de son projet, le Comte de Lavagna ne s'occupoit plus que des moyens de l'étayer au dedans & au dehors, & de se ménager des amis & des soutiens, tant du côté de ses concitoyens, que de celui des puissances qui aspireroient à gouverner l'Italie. Il falloit s'assurer la protection & l'appui des uns, pour se mettre en état de braver impunément le ressentiment des autres. L'Empereur protégeant absolument Doria, Fiesque vit bien qu'il n'avoit de ressource à espérer que du côté de la puissance rivale & ennemie constante de Charles-quin; qu'il étoit important pour lui de se procurer la confiance & l'aveu de la France en ménageant sa délicatesse; de l'engager à le soutenir par sa flotte & ses forces de terre, & sur-tout d'intéresser adroitement sa haine, de réveiller sa jalousie contre l'Empereur & la puissance Espagnole, qui faisoit tous les jours des progrès dans l'Italie dont elle sembloit vouloir dévorer successivement toutes les principautés à l'exemple du Milanés par où elle avoit commencé, qu'il falloit s'attacher à convaincre la France, qu'il étoit de sa politique & de ses intérêts de rendre l'état de Gênes indépendant, & d'y détruire la puissance des Doria, qui étoit comme le premier soutien & la base de la Monarchie universelle, que l'Empereur vouloit se faire en Italie. C'est par où le comte sentit qu'il devoit essentiellement commencer & jeter les fondemens de son vaste édifice, persuadé que s'il pouvoit réussir à mettre la France de son côté, qu'étant une fois certain de son approbation & de l'appui de ses forces, il seroit bientôt maître de Gênes, & n'auroit plus rien à redouter, ni des forces navales que Doria comme Amiral de l'Empereur avoit à sa disposition, ni de celles des Espagnols, ni du voisinage des troupes de Milan.

Résolu de suivre avec ardeur cet important objet, avant que de rien entreprendre, & de s'éloigner lui-même, ainsi qu'il en avoit formé le dessein, il voulut savoir à quoi s'en tenir sur la façon de penser secrète de ses concitoyens, & s'il y avoit lieu de se flatter de pouvoir les porter à quelque révolution. Il les retrouva toujours les mêmes, tels qu'il les avoit désirés, toujours remuans, turbulents, mécontents du présent & avides de nouveautés. Ravi de cette découverte, il se garda bien de faire paroître la joie qu'il en ressentit, & sa prudence ordinaire ne lui permettant pas de se montrer indiscrettement à découvert, & d'ouvrir la bouche sur le projet qu'il couvoit dans son sein, ce fut par des voies indirectes & obliques qu'il parvint à cette connoissance. Il se contenta de sonder sourdement les dispositions des esprits, de remarquer dans tous de quel œil en général les Génois voyoient le Gouvernement des Doria: il fit habilement parler les uns & les autres, & de ces discours épars, quelquefois tenus au hasard, sans suite, & en différentes rencontres, il sut tirer

SECT. IX.  
Histoire de  
Gênes;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Il s'occupe  
des moyens  
de réussir  
dans ses  
projets.

Il sonde &  
prépare les  
dispositions  
de ses con-  
citoyens.

(a) Les précédens. *ibid.* Hist. de Gênes 249 & suiv. Ub. Foglietta Conj. J. L. par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. Fiesci. p. 886.

SECT. IX. un tout, une espece de résumé suffisant pour éclairer des yeux aussi pénétrants que les siens. Il vit qu'il n'étoit pas le seul qui se plaignit des Doria, que leur puissance avoit beaucoup plus d'ennemis, de jaloux qu'il ne l'eût pensé, à en juger par les témoignages extérieurs de zele & de déférence qu'on leur prodiguoit, qui n'étoient que l'effet de la crainte & de l'espece de servitude, où le grand nom de Doria, ses services, leur reconnoissance & leur estime pour lui, les détenoient. Le hazard servant Fiesque au delà de son attente, il découvrit avec surprise, que ceux même d'entre les nobles qu'il croyoit les plus affectionnés à la maison des Doria, étoient les plus mécontents, ses plus grands ennemis, ceux qui aspiraient le plus à son abaissement & à une révolution générale dans l'état. On alla jusqu'à lui faire entendre, qu'on ne demandoit qu'un chef qui voulût se mettre à la tête de l'entreprise, & jusqu'à le presser ouvertement d'être ce chef. Loin de répondre à ces avances, sans se prévaloir de ces dispositions favorables, sans faire la moindre ouverture qui pût le trahir ou donner la moindre prise sur lui, le comte se réservant intérieurement de faire usage en son tems de tout ce qu'il entendoit, en feignant de n'y pas faire attention, ne prêtoit l'oreille à ces sortes de discours, à ces incitations secrètes, qu'avec un air de nonchalance & de froideur, & même qu'avec une sorte de répugnance & de chagrin; cependant sans aucune affectation marquée & avec grand soin de ne pas rebuter, dégoûter ou indisposer ceux qui lui faisoient de pareilles propositions (a). D'un autre côté, il les animoit indirectement contre les Doria, & ne cessoit d'attiser encore le feu de la haine & de la jalousie dont ils étoient l'objet, par quelques paroles ou réflexions propres à porter coup, qui sembloient lui échapper sans dessein, comme au hazard & jetées en l'air dans toutes les occasions où il pouvoit le faire sans se compromettre & se déceler. Tel fut le manège adroit & soutenu qu'il mit en usage pour juger du fond qu'il pouvoit faire sur la disposition des esprits, pour y asséoir son plan & pour les préparer à seconder un jour ses vûes. Il ne s'écarta jamais de ce système habile que sa politique s'étoit formé, lors même qu'il se vit sûr de ce qu'il vouloit savoir, & qu'il pouvoit compter sur un certain nombre de partisans, prêts à se joindre à lui au moment où il feroit éclater son entreprise; il fut encore plus soigneux que jamais de la leur cacher. Cet homme vraiment impénétrable ne mit dans sa confiance que ses freres, de toutes façons aussi intéressés que lui au secret & au succès de l'affaire, & trois de ses plus intimes amis, dont la fidélité à toute épreuve lui étoit connue, dont le sort dépendoit du sien, & dont il avoit lui-même essentiellement besoin pour l'exécution de ses grands projets. Il sera parlé d'eux tout à l'heure.

Tranquille de ce côté, satisfait de ces heureux commencemens, le Comte ne songea plus qu'à s'appuyer de même au dehors, & à s'assurer de la protection & des secours de la France. César Frégose (\*) fut chargé de cette

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 250 & suiv.

(\*) Comme César Frégose avoit été assassiné dès l'année 1541 par l'ordre des ennemis de la France, sa correspondance secrète avec le comte de Fiesque, prouve qu'il y avoit long-tems que ce jeune homme entreprenant couvoit sa conspiration dans son sein, & qu'il en avoit formé le projet dès sa 16me. année au plus.

Histoire de  
Gènes ;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Sentimens  
des Génois  
à l'égard  
des Doria.

Intrigues  
& manéges  
secrets du  
Comte.

Négocia-  
tions diver-  
ses de Fies-  
que avec la  
France.

importante commission, mais soit qu'il ne fût pas muni d'instructions assez amples, soit qu'il s'obstinât par un raffinement de politique mal entendu à taire le nom du chef d'une entreprise par qui Gènes devoit voir changer son sort, il ne put rien obtenir (a). C'est ce même Frégose qui étant envoyé par la France, au service de laquelle il étoit depuis long-tems en qualité d'ambassadeur ordinaire à Venise, fut assassiné par les Espagnols dans le tems qu'il étoit en route pour se rendre au lieu de sa destination (b). Fiesque ne se rebuta point & envoya secrètement en France le Capitaine Gonzague, qui fut plus habile ou plus heureux que Frégose. La conjoncture étoit des plus délicates, & en même tems des plus favorables pour Fiesque, pour peu qu'on fût en tirer parti avec adresse. François I. qui régnoit encore alors ne voyoit qu'avec dépit un peuple qui après s'être donné volontairement à son pere ainsi qu'à lui, s'être révolté plusieurs fois contre la France & lui avoir donné tant de chagrins, tant de peines à réduire & à tenir dans la dépendance, s'étoit soustrait à sa puissance aussitôt qu'il l'avoit pû faire impunément, s'étoit empressé de secouer le joug par les soins & l'instigation de l'inconstant Doria qui avoit en quelque façon trahi la France, en passant tout à coup de son service à celui de Charles-quin, son plus dangereux ennemi (\*). Le Roi devoit sans doute être animé du desir de se venger des Génois & de Doria, mais en même tems de remettre des sujets rebelles sous ses loix; & il n'étoit guere vraisemblable qu'il voulût reconquerir Gènes, pour la mettre sous celles d'un de ses citoyens. Cependant, outre le nom du comte de Fiesque, dont la famille, une des premières de cette République, avoit toujours été constamment attachée au parti de la France & lui avoit rendu des services signalés, toutes circonstances que Gonzague fit habilement valoir, ce qui servit le plus le Comte, ce fut la haine & la rivalité qui étoit entre François I. & Charles-quin. Ce dernier pouvoit tout dans Gènes par les Doria, qu'il soutenoit réciproquement: il protégeoit ouvertement cette nouvelle République, voisine de son Duché de Milan, incapable de nuire à ses projets, & à même au contraire de les servir utilement, avec d'autant plus de raison, que n'étant point au pouvoir de ses ennemis, elle devenoit un des plus fermes soutiens de la puissance qu'il vouloit fonder en Italie, au détriment de celle de la France. D'ailleurs celle-ci ne voyoit qu'avec douleur échapper de ses mains l'objet de tant de combats & de travaux, le Duché de Milan, sur lequel elle avoit, ou croyoit avoir de si justes prétentions. Elle trouvoit l'occasion de nuire à son plus dangereux ennemi & de renverser ses ambitieux projets; il n'en fallut pas davantage pour l'engager à l'embrasser avec ardeur, à approuver & même seconder l'entreprise de Fiesque (c). Gènes à la vérité ne rentroit

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjuration de Fies-  
que 1546-  
1547.

Politique  
& intérêts  
de la France.

(a) Jacob. Bonfadii Annal. Genuenf. p. 1386. Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. IV. p. 95.

(b) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 230-240.

(c) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 251 & suiv. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap.

VI. p. 472.

(\*) On observera qu'on fait ici parler & raisonner la Cour de France suivant les idées qu'elle devoit naturellement avoir, & suivant l'œil dont un Roi irrité & outragé pouvoit voir & considérer les choses.

SECT. IX. pas dans les fers de la France; mais la France connoissoit par plusieurs ex-  
*Histoire de* périences, le peu d'avantage & d'agrément qu'il y avoit à lui donner des loix  
*Gênes;* (\*); elle trouvoit bien plus de satisfaction à se venger de cette ville rebelle  
*Conjura-* en fomentant des troubles dans son sein & en lui donnant un de ses citoyens  
*tion de Fief-* pour maître; & sur-tout elle avoit le plaisir sensible d'humilier son ennemi  
*que 1546-* dans les Doria, l'espoir de le pouvoir un jour chasser par là du Duché de Mil-  
*1547.* lan. En promettant tout à Fiesque, la France ne s'engageoit à rien, ou au  
 moins qu'à ce qu'elle voudroit bien tenir; elle ne risquoit rien, se réservant  
 d'attendre tranquillement l'événement de l'entreprise, de n'exposer que son  
 téméraire chef, & peut-être d'en recueillir les fruits, ou d'en user suivant  
 l'occasion, danger qu'encoure quiconque s'unit à plus puissant que lui, & au-  
 quel l'ambition qui aveugloit Fiesque, ne lui permettoit pas de faire atten-  
 tion. Quoiqu'il en soit du motif qui guida le conseil de François I; il fut résolu  
 d'appuyer le Comte de Fiesque. Il fut même promis à son envoyé secret que,  
 s'il réussissoit, la France se désisteroit en sa faveur de tous ses droits sur l'état  
 de Gênes, dont la souveraineté en propre lui seroit assurée & garantie & à ses  
 successeurs, d'abord qu'il auroit soumis sa patrie à ses loix; on lui donna en  
 même tems l'assurance qu'il pourroit tirer tous les secours nécessaires, tant du  
 côté du Piémont que par la mer, & qu'il y auroit des troupes de terre, &  
 une armée navale prêtes à marcher à sa disposition, d'abord qu'il pourroit les  
 faire agir; ce qui, comme on voit, n'étoit pas beaucoup promettre, la Fran-  
 ce n'étant probablement point d'humeur à faire avancer, ou à exposer & sa-  
 crifier mal à propos ses troupes pour le Comte de Fiesque, & celui-ci devant  
 naturellement réussir, ou périr, être écrasé cent fois avant l'arrivée de ces se-  
 cours. Il falloit nécessairement qu'il se tirât d'affaire tout seul.

*Voyage de*  
*Fiesque à*  
*Rome.*

Il se contenta cependant de ces promesses conditionnelles, & ne doutant point  
 des intentions favorables de la France à son égard, se flattant de pouvoir com-  
 pter sûrement sur son appui, il crut devoir se procurer encore celui de la cour  
 de Rome, appui toujours nécessaire en Italie malgré la foiblesse intrinsèque de  
 cette cour, par l'ascendant qu'elle sçavoit se donner par son génie, l'influen-  
 ce qu'elle avoit par sa politique dans toutes les affaires. Connoissant l'esprit  
 de cette Cour, toujours mystérieuse & impénétrable, le Comte ne confia à  
 personne cette importante négociation; il se transporta lui-même à Rome, en  
 donnant à ce voyage tout l'air d'une affaire de plaisir (a). Paul III. de la mai-  
 son de Farnèse occupoit alors le siège pontifical. Fiesque savoit que la Cour  
 de Rome ne voyoit pas de bon œil les progrès de la puissance de Charles-quin-  
 t en Italie, & qu'elle ne desiroit que l'éloignement d'un voisin si dangereux  
 pour

(a) Hist. de Gênes Tom. II. Liv. X. p. 253—260 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes, Tom. II. Liv. IV. p. 95. Jacob Bon-  
 fadii Annal. Genuens. Lib. IV. p. 1387.

(\*) On fait le bon mot qu'on attribue à Louis XI. *Les Gênois se donnent à moi, & moi je les donne au Diable;* & il avoit raison; car sa domination sur Gênes ne lui avoit  
 jamais rapporté d'autres fruits que la perte de ses troupes, de ses finances & beaucoup  
 de désagrémens, il en a toujours été de même de ceux de ses prédécesseurs, de ses suc-  
 cesseurs & généralement de tous les Princes auxquels les Gênois se sont donnés. Au reste  
 cette remarque même est à l'avantage de ce peuple généreux, & montre qu'il est réelle-  
 ment fait pour la liberté.

pour elle. Il n'ignoroit pas non plus qu'en particulier le Pape régnant, & comme Pape & comme chef de la maison de Farnèse, avoit quantité de sujets de mécontentement contre l'Empereur, qui s'étoit toujours opposé tant à son exaltation, qu'à l'élévation de sa famille, déjà trop puissante & trop redoutable aux yeux de ce Prince qui ne desiroit que les moyens de pouvoir l'abaisser; & sur-tout que Paul III avoit les plus grandes raisons de se plaindre de Doria & de sa maison qui, jaloux de la prospérité de celle des Farnésés, qu'ils voyoient avec dépit montés au rang des souverains de l'Italie (\*), n'avoient cherché en toutes occasions qu'à le mortifier, & avoient même été la cause de presque toutes les mortifications qu'il avoit reçues de l'Empereur. Fiesque parla avec son adresse & son éloquence ordinaires & n'eut pas de peine à obtenir du Pape, déjà fort aigri & fort ulcéré contre leurs communs ennemis, l'entière approbation de son dessein, dans lequel il fut même encore confirmé & encouragé. A la vérité cette approbation n'étoit pas un secours; mais Fiesque n'en demandoit pas davantage de la Cour de Rome; il eut ce qu'il vouloit. On verra cependant plus bas que le Pape fournit secrètement quatre galeres au Comte.

SECT. IX.  
Histoire de  
Gênes;  
Conjuration de l'ies-  
que 1546-  
1547.

Sujets de  
plaintes du  
Pape Paul  
III. contre  
l'Empereur  
& les Do-  
ria.

Fiesque fait  
courir le  
Pape dans  
ses desseins.

Le Cardinal Trivulce protecteur de la Couronne de France, & entièrement dévoué aux intérêts de cette Monarchie, étoit allié de la maison de Fiesque, & passoit pour une des meilleures têtes du sacré Collège. Instruit des projets du Comte, ce fut lui qui fit les principales ouvertures auprès du Pape & qui facilita au Comte plusieurs entrevues secrètes avec lui. Dès qu'il vit que l'entreprise du Comte, qu'il n'avoit d'abord regardée, même en l'encourageant que comme un projet hazardé & mal digéré d'un jeune homme entreprenant & téméraire, étoit agréable aux yeux du Pape qui la prenoit fort à cœur, & même qu'il y avoit quelques apparences de la possibilité du succès, fit entendre à son jeune parent: „ qu'il n'étoit pas en état de se maintenir par „ lui-même & avec ses propres forces dans la souveraineté de Gênes, quand „ même il réussiroit à s'en rendre maître par quelque heureux coup de main; „ que c'étoit un poste dangereux, où il auroit sans cesse à lutter contre la ja- „ lousie & les factions des Nobles, partisans intéressés du Gouvernement A- „ ristocratique, contre la fureur forcenée d'un peuple volage, remuant & „ toujours amoureux de sa liberté, & enfin contre le ressentiment de la Fran- „ ce, ancienne maîtresse légitime de Gênes, qui ne tarderoit pas à chercher „ à la remettre sous sa domination; ou même, en supposant qu'il se procurât „ l'aveu tacite de la France, contre les forces de l'Empereur, du Duché „ de Milan & des Espagnols; qu'ainsi il convenoit qu'après avoir délivré sa „ patrie du gouvernement absolu des Doria, premier & véritable motif de „ son entreprise, content de la gloire d'avoir réussi & du plaisir de pouvoir „ régner sur Gênes, il la remit sous les loix du Roi de France, son ancien „ maître, dont lui Comte pourroit espérer, à ce prix, le traitement le plus „ favorable & les conditions les plus avantageuses, dont les moindres seroient

Le Cardé-  
nal Trivul-  
ce veut en-  
gager le  
Comte à  
travailler  
pour la  
France.

(\*) Le Pape avoit eu l'adresse d'investir l'aîné de ses fils, Pierre-Louis Farnésé, (qu'il avoit eu d'un mariage clandestin, n'étant encore que simple ecclésiastique) des Duchés de Parme & de Plaisance; il sera parlé dans la suite de cette Histoire, de ce Prince qui est le fondateur de l'illustre maison des Ducs de Parme qui a pris fin dans la personne du Duc Antoine mort sans enfans en 1731.

Sect. IX. „ le gouvernement de Gênes, des pensions & des honneurs capables de satisfaire son ambition (a).

*Elisioire de Gênes ; Conjuratiou de Fiesque 1546. 1547.* Qu'on se peigne ce qui se passoit dans l'ame de Fiesque en entendant un discours auquel il s'étoit si peu attendu. Si jamais quelqu'un sentit le danger de s'allier ou de traiter avec plus puissant que soi, ce fut lui dans cet instant. Ces paroles furent pour lui comme un coup de foudre, il ouvrit les yeux un moment sur le danger évident dont il étoit également menacé de tous côtés.

*Incertitude de Fiesque.*

D'une part son ambition, sa fierté fut révoltée & indignée par la pensée accablante de conquérir pour un autre qui jouiroit des fruits de ses travaux sans lui en savoir aucun gré ; de ne travailler que pour se donner un autre maître, pour appesantir encore ses fers ; d'un autre côté il vit en frémissant qu'il n'auroit peut-être que l'honneur stérile de périr, de se sacrifier en servant les projets d'une puissance étrangère, dont il seroit le jouet, le vil instrument & peut-être la victime, dans une entreprise, dont tout le danger seroit pour lui & tout l'avantage pour cette puissance, dont, en supposant qu'il eut le bonheur d'échapper à tant de périls, il ne seroit, pendant la durée de sa faveur passagère, que le premier sujet, & dont peut-être tel avoit été le motif caché, le but secret en encourageant ses desseins, & en le leurrant par des promesses dont elle ne seroit point esclave. A cet aspect effrayant, ses pensées se renversèrent, se confondirent ; son feu se glaça soudain, ses projets furent déconcertés ; & ne pouvant ni accepter, ni refuser, ne voulant ni s'engager, ni offenser la France par un refus, il demanda du tems pour y réfléchir. Depuis, ces funestes impressions toujours présentes à son esprit, ces soupçons renaissans sans cesse en dépit de lui-même, le troublèrent tellement qu'il fut presque sur le point de renoncer entièrement à cette entreprise qu'il avoit ébauchée avec tant d'ardeur, & de rompre la négociation qu'il avoit entamée &

*A part de Rome sans rien conclure avec Trivulce.* presque conclue avec la France. Il quitta Rome peu de tems après, en proie à l'irrésolution, flottant entre l'ambition & la crainte de conspirer pour un maître & sans faire au Cardinal la réponse qu'il lui avoit promise. La France qui avoit traité & pris des engagements antérieurs avec l'Envoyé secret du Comte, ayant appris ce qui s'étoit passé entre le Cardinal & lui, craignit que le zèle mal-entendu du premier ne refroidît totalement l'ardeur impétueuse de Fiesque, & ne le dégoutât d'une entreprise de toute façon utile à ses propres desseins ; & pour parer promptement ce coup funeste, elle chargea le Cardinal de faire sans perte de tems assurer le Comte, qu'elle s'en tiendrait uniquement & simplement au Traité qu'elle avoit fait avec Gonzague son envoyé.

*Son retour à Gênes : ses liaisons avec la France.* Fiesque ne resta pas long-tems dans cet état d'incertitude & d'engourdissement, étranger à un esprit aussi actif & aussi entreprenant que le sien. La vue de ses foyers, de Gênes, & de Gênes soumise au pouvoir de son ennemi ; l'orgueil des Doria, son inclination, tout le rendit bientôt à ses premiers projets, & le feu de son ambition se ralluma plus fort que jamais. Les assurances réitérées des dispositions favorables de la France pour lui, qu'il reçut dans ces entrefaites par un gentilhomme de ses parens, qui lui fut envoyé secrète-

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. & suiv. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. IV. p. 96 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 257 Liv. II. Chap. VI. p. 472.

ment par le Cardinal, dissipèrent bientôt tous les nuages de sa méfiance, le rassurèrent & le confirmèrent irrévocablement dans son dessein; il résolut de le remplir, & de se livrer aveuglément à son sort, sans trop examiner ni trop approfondir désormais s'il devoit compter, ou non, sur les promesses de la France, & quelles pouvoient être ses intentions (a). Le Comte, extrême en tout, toujours vif, impétueux, porté à croire ce qu'il désiroit avec ardeur, passa rapidement de la plus grande suspicion à la confiance la plus aveugle; c'étoit dans son caractère. D'ailleurs ce qui ne lui permit plus de faire aucunes réflexions, ce qui vint encore enflammer à la fois son ambition, sa jalousie, sa fureur & ses desirs de vengeance, ce fut l'insolence & les airs de mépris avec lesquels il se vit traiter depuis son retour de Rome, par Jeannetin Doria. L'orgueil insoutenable de ce jeune homme nourri & élevé dans la bassesse (\*), & insolent dans la prospérité comme tous les parvenus, s'étoit encore accru pendant l'absence du Comte, & étoit monté à son comble. Fiesque plus fier, plus vain encore que Jeannetin, mais de cet orgueil plus fondé & plus légitime s'il en est, que donne la naissance, l'éducation & le sentiment de son propre mérite, ne put tenir à un pareil traitement; & malgré la profonde dissimulation dont il s'étoit toujours revêtu jusqu'alors, & dont il avoit fait le plan invariable de toute sa conduite, il ne put s'empêcher d'exhaler son ressentiment en quelques paroles menaçantes & tendantes à faire sentir avec quelle impatience il supportoit un si indigne joug, & il voyoit la servitude de Gènes, qu'on pouvoit finir; paroles au reste dont-il sentit toute l'imprudence, dont il se repentit d'abord après qu'il les eût laissés échapper & que sa politique habile réussit parfaitement à faire ensevelir dans un profond oubli.

Persuadé que c'est le foible qui menace, & que le propre d'un homme de cœur est d'agir & de se venger, le Comte sentit qu'il étoit tems enfin de mettre la main à l'exécution de sa grande entreprise; & de répondre à ce qu'il devoit à la confiance & aux promesses de la France, à l'attente de la Cour de Rome, à l'espoir de ses concitoyens, de ceux qui détestoient le joug des Doria, à l'estime, aux sentimens favorables qu'ils avoient conçus de lui pour la délivrance de leur patrie, en un mot aux soins de son honneur, de sa vengeance, de son ambition, & à lui-même. Après s'être assuré, comme on l'a vu, de l'appui & de l'assistance dont il avoit besoin au dehors, il ne songea plus qu'à déployer, pour se former un parti au dedans, tous les moyens que sa politique industrieuse put lui suggérer. Abuser les Doria & leur parti en feignant de se courber devant l'idole, en leur faisant assidument sa cour,

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjuration  
de Fiesque  
1546-  
1547.

Orgueil de  
Jeannetin  
Doria.

Conduite  
dissimulée  
de Fiesque  
avec les  
Doria.

(n) Les précédens ibidem.

(\*) On rapporte que son pere, Thomas Doria, étant tombé dans la dernière indigence, s'étoit vu hors d'état de donner aucune éducation à son fils, & forcé de le mettre en apprentissage chez un ouvrier en soie, pour qu'il put un jour gagner sa vie à l'aide de cette profession. Ce fut dans cette école que Jeannetin contracta probablement ces manieres basses & dignes d'un artisan & tous ses défauts grossiers qui, joints à son incapacité pour les affaires & à sa présomption, le faisoient détester & mépriser secrettement de tout le monde, au point même qu'il aliénoit les cœurs de son oncle Doria (1).

(1) Hist. de Gènes Tom. II, Liv. X. p. 247. Hist. des Révol. de Gènes Tom. II, Liv. IV. p. 94.

SECT. IX. en les flattant & les louant en face, & en paroissant d'ailleurs de la plus grande Histoire de de indifférence sur tout ce qui concernoit le gouvernement; s'attirer l'amitié Gènes; du peuple, toujours irrité de l'orgueil & de la puissance des Nobles, toujours Conjuration de Fiesque turbulent, avide de révolutions, de guerres civiles, toujours dupe de son amour pour la liberté & singulièrement porté pour lui & pour la maison de Fiesque; 1546. rendre à ce peuple la puissance des Doria odieuse & enfin, comme un autre 1547. Gracchus, enflammer encore son inimitié & sa jalousie contre les Grands & les Nobles, en témoignant lui-même la plus forte haine pour eux & en affectant par contre la plus grande popularité, tels furent les deux principaux mobiles de toute la conduite du Comte, tel fut le double plan qu'il se traça & dont-il ne s'écarta jamais; plan immense & subdivisé en une infinité de branches, dont aucune ne fut négligée par Fiesque. Quant au premier article il réussit si bien à endormir & à aveugler les Doria, qu'ils ne virent jamais en lui qu'un jeune homme aimable, efféminé, uniquement fait pour briller auprès du sexe, uniquement occupé de ses plaisirs, & incapable en aucune façon de se mêler jamais d'affaires sérieuses & politiques. Tranquille de ce côté il travailla à gagner la bienveillance des Citadins & l'amitié du peuple, par ses manières douces, unies, modestes & engageantes, encore plus que par ses bienfaits & par ses libéralités. Poli, gracieux, affable envers tout le monde, sans distinction de rang; & de cette politesse ouverte naturelle & comme innée à un homme qui a de la naissance & une certaine éducation, politesse désintéressée qui prévient, engage, attache sans paroître vouloir attacher & rien exiger. Libéral, magnifique, fastueux sans orgueil, il ne sembloit vivre & faire usage de richesses immenses, que pour obliger, pour faire du bien aux malheureux. Ses largesses, ses bienfaits alloient déterrer, prévenir des familles indigentes, dont il n'étoit pas même connu, jusques dans le sein de leur misère & de leur obscurité. Quel malheur que les vertus des hommes soient si souvent intéressées, & deviennent dans leurs mains les instrumens même du crime! Quel abus! Quelle profanation! Le palais du Comte de Lavagna étoit ouvert à tout le monde à toute heure: personne n'approchoit de lui, on ne le quittoit pas sans en être content, accueil commun à tout le monde, mais qu'il accompagnoit toujours d'égards particuliers, de distinctions flatteuses & relatives au mérite personnel d'un chacun, qu'il avoit l'art de discerner parfaitement du premier coup d'œil. Affectant dans toute occasion de paroître faire plus d'estime du peuple que de la Noblesse, il relevoit, il attaquoit indirectement l'orgueil & les fautes d'un corps dont-il étoit, disoit-il, à regret membre par la naissance, tandis que son cœur penchoit & étoit tout porté d'inclination pour le peuple, dont il ne cessoit de plaindre l'oppression & la servitude (a). Par contre se défiant des Nobles, gardant avec eux la plus grande réserve, prenant bien garde de laisser rien échapper, de rien dire qui pût les blesser ou les indisposer contre lui, de rien faire qui pût exciter leur méfiance ou leur jalousie, il ne faisoit sonner le mot de liberté qu'aux oreilles des Citadins & des Plébéiens; ce n'étoit qu'a-

(a) Les précédens *ibidem*. Ub. Foglietta VI. p. 472. Jacob. Bonfadii *Annal. Gen.* de Conj. J. Lud. Filici p. 386. *Introd. à* nuenf. Lib. IV. p. 1388. *l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap.*

vec eux seuls qu'il paroïssoit la désirer, & qu'il se plaisoit à s'entretenir & à s'épancher. Il sembloit alors oublier son rang & son opulence pour se mettre au niveau de ceux qui l'approchoient & comme pour les dédommager par ses égards, & par sa grande civilité, de la distance que la naissance, ou le hasard avoit mise entre eux. Ils ne voyoient en lui que leur ami, leur bienfaiteur, leur frere, leur égal & le pere du peuple; & par une contagion assez ordinaire aux domestiques, qui se calquent aisément sur les défauts ou les bonnes qualités de leurs maîtres, & sont polis ou insolents comme eux; contagion d'ailleurs des plus utiles aux projets du Comte, ses gens sembloient être généralement animés du même esprit de politesse, d'affabilité, de profusion & de libéralité. On sent que cette extrême popularité concilia bientôt tous les cœurs à Fiesque: il s'acquit en peu de tems la réputation du seigneur le plus aimable, le plus modeste, le plus généreux, & le plus bienfaisant, que Gènes renfermât dans son sein. Fiesque fut adoré & feignit de ne pas le voir, il demeura toujours le même.

Plusieurs circonstances très-heureuses concoururent encore à servir ses desseins. Les troubles continuels de Gènes avoient porté le coup le plus funeste à son commerce. Ce commerce, jadis immense, languissoit dans toutes ses branches. Ses manufactures d'étoffes de soie, qui en formoient une des plus considérables, & qui entretenoient une foule immense d'ouvriers de toute façon, étoient tombées pendant les guerres, & avoient encore beaucoup de peine à se relever. Delà une quantité considérable d'artisans sans ressources, réduits à l'indigence & à la misère, & à toutes leurs suites plus affreuses encore. Ceux sur-tout qui avoient le plus souffert de l'infortune publique, étoient les fileurs de soie, un des corps de métier le plus nombreux de Gènes & devenu le plus indigent. Fiesque à qui ses amis & ses espions cherchoient par-tout des occasions utiles de signaler sa bienfaisance politique, apprit avec le plus vif plaisir, fondé sur le moyen qu'il avoit de les soulager, l'extrême nécessité de ces pauvres artisans; connoître leur misère & les secourir fut un pour lui. Il se hâta de verser ses richesses dans leur sein, de leurs faire oublier leurs malheurs passés à force de libéralités, en les priant, en leur enjoignant pour toute condition, de ne pas lui ôter tout le mérite, (s'il y en avoit un pour un homme opulent, à faire du bien, à remplir son devoir envers ses semblables, à aider ses concitoyens & les infortunés de son superflu,) tout le plaisir qu'il avoit de pouvoir leur être utile, toute la récompense de son action, en publiant ses largesses & ses bienfaits. Quels droits un procédé aussi généreux n'acquies-il pas au Comte sur la reconnoissance de ces malheureux ouvriers qui n'ayant un instant auparavant que la plus affreuse misère pour perspective, commencerent à respirer, se virent tout à coup dans l'aisance graces aux soins prévenans de leur bienfaiteur, & qui confessans lui devoir leur fortune, leur état, leur vie, jurerent de tout sacrifier pour lui (a)? Il eut cependant l'adresse de n'en rien exiger, de ne leur parler de rien & de réserver l'usage de leur

Sect. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Il se fait  
adorer des  
peuple.

Ses biens-  
faits, ses  
largesses.

(a) Jacob. Bonfad. Annal. Genuenf. Lib. & suiv. Hist. des Révol. de Gènes, Tom. IV. p. 1389. Hist. de Gènes par le Chev. II. Liv. IV. p. 103. de M. Tom. II. Liv. X. p. 263—268

SECT. IX. bonne volonté & de leur reconnoissance pour le moment où il auroit be-  
*Histoire de* soin d'eux; & il les trouva fidelles & les plus attachés à son parti.  
*Gènes;*

*Conjura-  
 tion de Fief-  
 que 1546-  
 1547.* Mais au service que le hazard lui rendit dans cette occasion il en joignit  
 bientôt un plus grand & un plus essentiel. Le Comte n'avoit encore que des  
 partisans, & même des partisans qui le chérissoient sans être instruits de ses  
 desseins & sur lesquels la prudence ne lui permettoit pas de compter absolu-  
 ment pour la réussite de ses projets. Il avoit à la vérité une grande ressource  
 dans ses nombreux vassaux, dans les habitans de ses terres; mais comment  
 faire des levées, les armer, les discipliner, les exercer? Comment les faire  
 entrer dans Gènes, les y cacher, les rassembler? C'eût été non donner des  
 indices, des soupçons, mais éclater, arracher le voile épais qui couvroit son  
 entreprise & vouloir la faire avorter. Tel étoit l'embarras où se trouvoit ce  
 conspirateur habile, mais la fortune qui sembloit si bien le servir & le secon-  
 der, (peut-être pour mieux le perdre) l'en délivra bien-tôt & lui fournit une  
 occasion plus belle qu'il n'eût osé la désirer ni l'espérer, & dont cependant le  
 principal mérite ne fut que dans l'adresse avec laquelle il fût la tourner à son  
 avantage, & s'en servir pour remplir ses vues.

Il y eut quelques apparences d'hostilités entre le nouveau Duc de Parme  
 (Pierre-Louis Farnèse) & les Palavicini, maison puissante alors, rivale de celle  
 du Duc, & secrettement excitée & soutenue par ses puissants ennemis. Le  
 petit théâtre de cette guerre, étant dans le voisinage des terres du Comte de  
 Fiesque, qui n'étoient séparées de celles du Duc que par un torrent, Fiesque  
 feignit de craindre que les éclats de cette guerre qui au fond n'étoit pas bien  
 redoutable, ne vinssent à réjaillir sur son domaine. En conséquence il se hâta  
 de se rendre à Lavagna, couvrant sa précipitation du prétexte plausible de la  
 nécessité indispensable de sa présence dans cette terre, pour pourvoir à sa dé-  
 fense, & se mettre à l'abri de toute insulte de la part de ses deux voisins. A  
 peine fut-il arrivé dans les terres de sa dépendance, qu'il y fit sans perte de  
 tems des levées nombreuses de gens de guerre, qu'il s'appliqua à les exercer  
 & discipliner, à les faire manœuvrer, camper, & à les accoutumer & endur-  
 cir aux travaux militaires, ainsi que s'il eût été en face d'un ennemi dange-  
 reux, ou à la veille de quelque surprise, toutes choses qui dans les circon-  
 stances ne pouvoient donner matiere à aucuns soupçons contre lui; sur-tout il  
 se fit un point important de bien étudier le génie & les forces de ses vassaux,  
 ce qu'ils étoient capables de faire & d'entreprendre; & de remarquer avec  
 soin ceux d'entr'eux qui avoient le plus de dispositions pour le métier des ar-  
 mes, & qui par leur bravoure & leur intrépidité pouvoient un jour être utiles  
 à leur maître (a).

*Il fait des  
 levées dans  
 ses terres : à  
 quelle occa-  
 sion.*

Le Comte eut tout lieu de se louer de la diligence avec laquelle il avoit fai-  
 si, pour armer & exercer les siens, une occasion passagere, difficile à retrou-  
 ver & qui eût échappé à tout autre que lui. Il savoit que dans la balance po-  
 litique les grands intérêts l'emportent toujours sur les petits & il se doutoit  
 peut-être de ce qui arriva en effet peu de tems après. L'Empereur, dont  
 alors le systême politique étoit de maintenir en Italie sa puissance par la paix,  
 craignant que cette petite querelle particuliere, qui méritoit à peine le nom

(a) Les précédens ibidem.

de guerre, ne fût comme une étincelle capable de rallumer le feu de la guerre dans cette partie de l'Europe & d'y causer un embrasement général & difficile à éteindre, se hâta d'étouffer ce feu dès sa naissance, & d'interposer son autorité avec menaces pour obliger les deux maisons ennemies à mettre les armes bas, & à remettre le jugement de leurs prétentions & de leurs droits entre les mains d'un arbitre. Elles obéirent à la loi du plus fort, & le bonheur de Fiesque voulut que le Duc de Parme le nommât pour arbitre. Fiesque ne négligea point un ami essentiel, sur lequel il n'avoit point compté, & qui pouvoit lui rendre les plus grands services, & l'appuyer plus efficacement dans son entreprise, qu'un allié plus puissant, mais plus éloigné. Fiesque prononça tout-à-fait en faveur du Duc, & mérita par là une place dans sa confiance & dans son amitié, dont la conformité de sentimens, d'intérêts, de projets, de haine & de desirs de vengeance, qui se trouva entre ces deux hommes ambitieux, acheva bientôt de resserrer les liens. Le Duc mit bientôt son nouvel ami dans sa plus intime confiance: il ne lui dissimula point les sujets de plainte & de ressentiment qu'il avoit, ainsi que sa maison, contre l'Empereur & le désir qu'il avoit de s'en venger. Ravi de cette ouverture & de trouver le Duc dans ces sentimens, le prudent Fiesque qui s'étoit toujours tenu jusqu'alors avec lui dans les bornes de la plus extrême réserve sentit bien que ce n'étoit plus ici le cas de se conduire avec un ami de cette importance, par le même système de dissimulation qu'il avoit suivi à l'égard de ses concitoyens dont il se méfioit. Il lui rendit confiance pour confiance & lui fit part de ses grands desseins. Fiesque haïssoit les Doria qui tenoient pour l'Empereur qui les protégeoit & en étoit réciproquement servi: Le Duc haïssoit l'Empereur & aspirait à s'en venger; renverser la puissance des Doria, c'étoit abaisser l'Empereur, il n'en fallut pas davantage dès-lors leur cause devint commune ainsi que leur inimitié & ils résolurent de s'unir & de s'entr'aider pour servir leur vengeance (a). Le Duc applaudit avec transport à la noble entreprise de Fiesque & lui promit de l'appuyer de toutes ses forces, de l'aider à se rendre maître de Gènes, & de le faire reconnoître pour Souverain légitime de cet Etat, tant par la Cour de Rome, que par tous les autres Princes de l'Italie & de l'Europe, qui ne voyoient qu'avec un œil d'indignation & de courroux le colosse monstrueux de la puissance autrichienne, qui s'élevant & planant insolemment sur leurs têtes, sembloit vouloir tout envahir, tout écraser, tout asservir. Ainsi tandis qu'une partie de la terre souffroit en frémissant ce jôux odieux & que de grandes puissances jalouses se contentoient d'en murmurer en secret, sans oser s'opposer aux progrès de ce torrent, deux hommes courageux mais presque ignorés, impuissans & débiles (en comparaison de Charles-Quint) formoient dans un coin de l'Italie le projet de lui tenir tête, de renverser ses vastes desseins & de briser les fers du monde.

Au reste s'ils s'égaroient dans le vain délire de leur haine & de leur ambition, il y a toute apparence que les promesses du Duc de Parme étoient sincères & qu'il les auroit tenues de tout son pouvoir, qu'il auroit rendu les plus grands services au Comte de Fiesque, si sa téméraire entreprise n'eût pas fait un triste naufrage avec lui, presqu'au moment où il sembloit toucher au port.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 269—273.

*Sect. IX.* Après avoir parlé de la conformité des sentimens & des projets de ces deux hommes célèbres, il ne sera pas inutile de dire ici un mot en passant de celle de leurs malheurs & de leur triste destinée. Par l'espece d'ascendant que la fortune donna sur eux à leurs ennemis, leurs complots ne furent funestes qu'à eux-mêmes, & ces deux malheureux amis firent tous deux une fin tragique. La suite apprendra celle du Comte, quant à l'infortuné Duc de Parme, il ne lui survécut pas long-tems & fut assassiné (par les ordres à ce qu'on prétend, de ce même ennemi redoutable, dont il aspirait à se venger) au mois de Septembre de la même année (1547) si fatale à son ami (a).

*Le Comte prend des troupes à sa solde.*

Mais c'est trop tôt annoncer un dénouement qui fut plus tardif: revenons-  
en à l'entreprise du Comte, qui vers l'époque où nous en sommes de son histoire, étoit encore plus que jamais dans le délire d'un présomptueux espoir. Il crut enfin qu'il pouvoit se promettre de voir bientôt Gênes à ses pieds, & se flatter d'un succès indubitable à ses yeux, par les arrangemens qu'il avoit pris avec le Duc, pour engager & retenir à son propre service deux mille hommes des troupes, que les deux susdites parties belligérentes (le Duc & les Palavicini) s'étoient vues obligées de réformer en conséquence de leur traité; corps de troupes que Fiesque fit placer & disperser en attendant dans ses terres, afin de l'avoir à sa disposition & de pouvoir le faire marcher & entrer dans Gênes, quand il en seroit tems.

*Il revient à Gênes.*

De retour à Gênes, bien loin que cette apparence flatteuse de succès éblouit le Comte au point qu'il se dementit ou laissât transpirer en la moindre chose la grande entreprise qu'il méditoit & couvoit dans son sein, il redoubla encore, s'il se peut, de prudence & de dissimulation, de popularité & de libéralité envers le peuple; de déférence, d'égard & d'attention envers les Doria & leurs partisans. Sa conduite fut toujours invariable, toujours à l'abri de tous soupçons. Il n'en étoit cependant en secret pas moins actif. D'un côté trois de ses plus fidèles amis, ceux qui étoient le plus avant dans sa confiance, les seuls en quelque façon qui eussent le droit de lire dans cette ame impénétrable, le secondoient avec la plus grande intelligence & le plus grand zele.

*Il fait entrer des gens de guerre dans la ville.*

Ils faisoient entrer insensiblement dans la ville les vassaux & les soldats du Comte; ainsi que ceux qu'il recevoit du Duc de Parme, qui passaient les uns pour aventuriers, gens de la campagne, ouvriers cherchant de l'ouvrage; les autres pour déserteurs ou soldats licentiés & cherchant du service; ils en plaçoient partie dans la marine comme matelots, partie sur les galeres comme volontaires, & avoient soin d'en remplir les différens corps de la garnison de la ville, afin qu'ils pussent l'affoiblir par leur désertion, & débaucher encore leurs camarades. Cette troupe nombreuse, courageuse, entreprenante, étoit prête à se rassembler au premier ordre, à frapper, à porter aveuglément les plus grands coups sans savoir où elle devoit agir, quand & pour qui elle devoit combattre, & enfin sans connoître son Chef (b). Le Comte voyoit par les yeux de ses amis, ils le reproduisoient par leurs soins vigilans; ils étoient comme les bras droits de son entreprise; pour lui il en étoit la tête, le grand ressort,

(a) Ub. Foglietta de Cæde Petri Ludov. Farnesii Plac. Ducis. p. 93c.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 97—102—105 & suiv.

ressort, l'ame invisible & caché derrière un voile épais, il faisoit agir & mou-  
voir à son gré tout ce grand corps. Il s'assuroit de la bienveillance & du se-  
cours de ceux qui lui étoient les plus affectionnés parmi le peuple sans leur  
dire de quoi il s'agissoit & sous des prétextes vains auxquels il faisoit donner  
l'air de la vraisemblance.

D'un autre côté il avoit eu la prévoyance d'acheter sous le nom de son frè-  
re Jérôme quatre galeres appartenantes au Pape & destinées en apparence à le  
servir & à aller en course contre les Turcs; & il en avoit même fait venir  
une dans le port, prétextant vouloir l'envoyer dans le Levant. Par là il avoit  
sçu se ménager une entrée dans le port & les moyens de pouvoir s'en rendre  
maître, ainsi que des galeres de Doria, ce qui étoit un des points le plus im-  
portant pour le succès de son entreprise (a).

Il est incroyable avec combien d'art & de prudence toute cette trame fut  
rissuë & conduite, & sur-tout avec quel raffinement de politique & de dissimu-  
lation un jeune homme de l'âge du Comte (il n'avoit guere que 22 à 23 ans)  
que ses ennemis ne croyoient fait que pour les plaisirs & la frivolité, sçut se  
jouer de l'expérience & de la prudence consommée d'André Doria, homme  
octogénaire & qui dans cet âge avancé conservoit encore tout le feu, toute  
l'activité & toute la présence d'esprit de sa jeunesse. Jeannetin & lui jouissoient  
du plus grand calme, presque à la vue de la tempête qui s'amassoit de jour en  
jour & grondoit déjà sourdement sur leurs têtes, prête à fondre sur eux & à  
les accabler. Cette profonde sécurité de Doria, qui avoit passé à son parti  
qui, tranquille par la tranquillité de son Chef, n'avoit les yeux que sur lui,  
étoit peut-être l'effet d'une présomption assez ordinaire à un homme de son âge  
& de sa célébrité, qui se croit parvenu par sa longue expérience & par ses lu-  
mieres à un tel degré de supériorité, qu'il n'a plus rien à redouter des atteintes  
& des effets de ses ennemis; peut-être aussi étoit-ce l'assoupissement d'un  
vieillard endormi au soin d'une prospérité constante, qui avoit besoin d'être ré-  
veillée par un orage, & qui s'en reposoit avec indolence sur sa bonne fortune  
& une espece de bonheur, auquel les hommes même les plus éclairés se fient  
souvent aveuglément; confiance qui perdit enfin le Comte de Fiesque.

Cependant tout sembloit jusqu'ici le favoriser; toutes les apparences étoient  
pour lui. Ses ennemis même sembloient, en quelque façon, concourir au  
succès de son entreprise, par leur indolente sécurité, par leur inaction fondée  
sur leur orgueil, leur mépris pour Fiesque & pour tous les Nobles en gé-  
néral, enfin sur cette puissance presque absolue dont ils jouissoient, qu'un instant  
leur avoit donnée & pouvoit leur ôter de même, & contre laquelle ils ne  
souponnoient cependant pas même qu'il y eût alors dans Gènes un citoyen  
assez audacieux pour conjurer. Les Doria & leur parti croyoient même y  
dominer si tranquillement, ainsi que dans une ville conquise ou soumise par  
leurs armes, & y être si fort à l'abri de toute surprise & de toute révolution,  
qu'ils avoient réduit la garnison à deux cens cinquante hommes & fait désarmer  
les vingt galeres qu'ils avoient dans le port; toutes imprudences dont Fiesque  
se proposoit bien de profiter.

Ils avoient cependant reçu de plusieurs côtés des avis secrets & certains

(a) Les précédens *ibid.* Ub. Foglietta de Conjur. J. L. Flisci p. 887.

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Il achete  
quatre ga-  
leres & en  
fait entrer  
une dans le  
port de Gè-  
nes.

Sécurité  
des Doria.

Sect. IX.  
Histoire de  
Gênes ;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Les Doria  
reçoivent  
plusieurs  
avis au su-  
jet de Fies-  
que.

1546  
1547

Les Doria  
méprisent  
ses avis.

qu'il se machinoit sourdement, dans le sein même de Gênes, quelque conspiration qui étoit prête à éclater; on en nommoit même le Chef. Malgré toute la prudence de Fiesque & de ses amis, parmi tant de menées, de pratiques, d'introductions d'étrangers & d'armes dans la ville il étoit presque impossible qu'il n'eût transpiré quelque chose de ses complots; & les Espagnols qui entretenoient nombre d'espions & d'émissaires dans Gênes & au dehors, & avoient quantité d'yeux toujours ouverts sur tout ce qui se passoit, en avoient eû quelque vent. Au fond ce n'étoit que des suspensions destituées de preuves; & heureusement pour Fiesque dans cette soule prête à s'armer pour lui, il n'y avoit & ne pouvoit y avoir aucun traître, aucun délateur, grace à son extrême discrétion. Mais il y a plus: le Gouverneur de Milan Ferdinand Gonzague envoya à Doria par son Secrétaire des avertissemens & indices qu'il avoit reçus accompagnés de deux mémoires plus clairs, plus précis & plus circonstanciés que tout le reste & qui méritoient la plus grande attention de sa part. L'un étoit une espece de liste de tous les partisans secrets que la France avoit dans Gênes: Fiesque étoit à leur tête, & l'on y ajoutoit en forme de note, que c'étoit le Seigneur Génois & même d'Italie le plus capable de seconder les desseins de la France & de renverser un jour la puissance des Doria (a). Ce papier important avoit été trouvé quelque tems auparavant dans la poche de César Frégose, le même dont il a été parlé précédemment, qui étant en chemin pour se rendre à Venise, où il alloit en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la France, avoit été indignement assassiné avec Rincone Ambassadeur de la même Cour à la Porte, par les ordres du Marquis du Guast alors Gouverneur du Milanés. L'autre mémoire encore plus fort que le premier, & qu'on disoit avoir été écrit de la main même de Langey, Ministre de France en Italie peu de tems avant sa mort, contenoit un détail de toutes les sommes que le Comte de Fiesque avoit reçues de la France pour l'exécution de son entreprise, & de tout ce qu'elle pouvoit attendre de ce jeune homme déterminé & entreprenant; qui ne manqueroit pas de faire éclater son dessein au premier jour &c. Rien de plus clair, de plus convainquant que ce mémoire; mais c'est pour cela même qu'il manqua son effet; à force d'en trop dire, il fut rejeté & méprisé par les Doria comme l'ouvrage suspect de quelque ennemi caché du Comte de Fiesque, qui vouloit lui nuire & détruire la bonne intelligence qui étoit entre eux; & par un effet de la bizarrerie de l'homme toujours sujet à se porter aux extrêmes, à être trop ou trop peu crédule, l'idée qu'ils conçurent de ce mémoire, s'étendit sur les autres avertissemens de la même nature, leur inspira les mêmes doutes sur leur authenticité & les leur fit regarder absolument du même œil. Ainsi loin de soupçonner Fiesque, ce qui devoit lui nuire dans leur esprit, tourna encore à son avantage & augmenta encore leur sécurité & leur confiance à son égard. Il est vrai qu'il avoit singulièrement l'adresse de les y entretenir & de fortifier des sentimens si favorables pour lui, ou plutôt à ses projets, (car au fond c'étoit le mépris aveugle & injuste qu'ils faisoient de son mérite & de ses grandes qualités qu'ils con-

(a) Hist. du Gênes par le Chev. de M. 108. Jacob Bonfidii Annal. Genuenf. Lib. Tom. II. Liv. X. p. 265—268. Hist. des IV. p. 1391. & seq. Ub. Foglietta de Con- Révol. de Gênes Tom. II. L. IV. p. 107— jur. J. L. Fliscî, p. 893.

noissoient mal qui le faisoit paroître si peu redoutable à leurs yeux & si peu capable de ce qu'on lui imputoit) par la façon d'agir franche & ouverte, pleine de confiance & de sincérité avec laquelle il se conduisoit avec eux. Le plus dissimulé des hommes, en paroissoit le plus simple & le plus uni. Toujours maître de lui-même, il leur témoignoit tous les égards, il avoit pour eux tous les ménagemens possibles, ne se mêlant en rien du gouvernement ni de leur conduite que pour la louer, montrant sur-tout pour le vieux Doria, dans toutes les occasions, la plus grande vénération, tout le respect d'un jeune homme admirateur de ses vertus. Il sût même pousser la dissimulation si loin, que se faisant violence à lui-même, forçant son caractère naturellement fier & impérieux, à devenir humble, souple & modeste, il gagna sur lui de fléchir devant ce même Jeannetin qu'il méprisoit, qu'il abhorroit dans son cœur, dont il avoit été outragé, dont il brûloit de se venger, & contre lequel il n'avoit pu même retenir son ressentiment impétueux, qu'il s'étudia à lui faire oublier le passé, à le gagner, à s'attirer sa confiance & son amitié (a). Il lui faisoit assidument sa cour, il étoit presque toujours dans sa maison; il le flattoit, il caressoit ses enfans, & le soir même avant la nuit où éclata son entreprise, il les tenoit encore entre ses bras. Enfin le Comte eut si bien l'art d'abuser les Doria, qu'il sembloit les avoir aveuglés sur l'abyme au bord duquel il les avoit conduits pas-à-pas; qu'ils ne croyoient, qu'ils ne voyoient plus rien, plongés dans une profonde léthargie, dont ni soupçons, ni indices, ni avis secrets ne pouvoient les retirer. Il est vrai que Doria plus méfiant plus capable de réflexions que son neveu, lui fit sentir que ces avertissemens n'étoient pas à négliger; qu'ils devoient se mettre sur leurs gardes, faire veiller sur la conduite de Fiesque & enfin prendre des mesures pour se mettre à l'abri de tout événement. Mais Jeannetin le plus présomptueux de tous les hommes; brave mais plein de défauts, que la tendresse aveugle de son oncle ne lui avoit pas permis d'appercevoir en lui en l'adoptant, & qu'elle s'efforçoit sans doute encore de se dissimuler; Jeannetin trop ébloui de l'éclat d'une puissance, qu'il ne croyoit pas même éversible, sçut encore abuser de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de cet oncle, foible en ce seul point, il traita ses terreurs de paniques, lui fit entendre, „ que sa méfiance & ses inquiétudes „ étoient mal placées & toutes les précautions de sa prudence vaines & superflues; qu'ils n'avoient rien à craindre de semblable de Fiesque, jeune „ homme aimable, sans ambition, entièrement livré à ses plaisirs, & plus capable de conduire une intrigue galante que de tramer une conspiration, & „ de vouloir changer la face du gouvernement”. Doria se rendit, & ainsi l'inexpérience, la sécurité aveugle & présomptueuse du neveu l'emporta & endormit la vigilance ordinaire de l'oncle.

Cependant comme la fortune est femme, Fiesque jugea qu'il ne devoit pas se fier plus long-tems à ses faveurs inconstantes ni risquer d'être trahi ou découvert, en différant trop l'exécution de ses projets; qu'il étoit tems enfin de porter le grand coup qu'il préparoit depuis long-tems, & de profiter du sommeil où il avoit plongé les Doria, pour les frapper & ne les réveiller qu'en

Suèt. IX.  
Histoire de  
Gênes;  
Conjuration  
de Fiesque  
1546-  
1547.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 104, 105—110. Jacob. Bonfadii Annal. Genuenf. Lib. IV. p. 1390—1392.

*Sect. IX. Histoire de Gênes; Conjurati-  
on de Fiesque 1546.  
1547.*

faisant crever la nue & fondre la foudre sur eux. Se croyant assez fort par lui-même, par le nombre de ses partisans, les troupes qu'il avoit fait entrer dans Gênes, celles qu'il devoit recevoir du Duc de Parme, & enfin toutes les sages précautions qu'il avoit prises & pensoit suffisantes pour pouvoir lever sûrement le masque, écraser ses ennemis & se rendre maître de Gênes, sans attendre les secours que la France lui avoit promis; Fiesque ne consulta plus que l'impétuosité de son esprit, que l'ardeur de son ambition trop long-tems étouffée, & résolut de tout hazarder, de tout précipiter sans plus de délais. Il voulut cependant entendre auparavant sur ce sujet les sentimens de ses deux amis les plus affidés de ceux qui avoient contribué le plus à l'avancement de ce grand ouvrage, moins sans doute dans le dessein de suivre leurs avis, que dans celui de les pénétrer, & peut-être dans l'espoir d'être encore confirmé par eux dans les siens. Ainsi que d'âge ces deux confidens différoient beaucoup d'humeur & de caractère, & leurs conseils se ressentirent naturellement de cette diversité. L'un, ancien serviteur de la maison de Fiesque, qui faisoit les affaires du Comte, & n'étoit entré dans ses projets que par l'attachement qu'il avoit pour la personne de son maître, qu'il ne chérissoit que pour lui-même, Raphaël Sacco, Vieillard prudent, (\*) lui représenta „ qu'il ne „ devoit pas s'exposer inconsidérément, & prendre sur lui par trop de préci- „ pitation tout le danger d'une entreprise aussi périlleuse, mais plutôt le faire „ tomber sur les puissans amis qui l'appuyoient & n'en garder pour lui que „ les fruits; que par conséquent la prudence demandoit qu'il attendit, pour „ agir, les secours que la France lui avoit promis; secours sans lesquels il „ ne pourroit tout au plus que faire un coup de main, ou opérer une révolu- „ tion momentanée, après laquelle il couroit infailliblement risque d'être écri- „ sé. Verrina, dont l'âge & l'esprit violent & impétueux cadroit mieux avec celui du Comte; Verrina homme entreprenant, audacieux, emporté, secrètement pressé par l'ambition, par sa haine pour les Doria, & sur-tout par l'ardeur qu'il avoit de s'enrichir de leurs dépouilles & de celles de ses concitoyens, dans le pillage inséparable d'une pareille révolution; Verrina qui aimoit son Chef, mais qui avoit aussi ses vues particulières, rejeta avec indignation le conseil pusillanime du vieux Sacco, & fit entendre à son ami; „ qu'il „ ne pouvoit plus même reculer sans danger; qu'il étoit tems de recueillir le „ fruit de leurs travaux; que la ville sans forces, sans garnison, le port en „ sa disposition, les galeres désarmées, la confiance aveugle des Doria, l'a- „ mour du peuple pour Fiesque, sa prudence, son bonheur, son courage, „ celui d'un monde nombreux de soldats prêts à s'armer pour lui, à se ras- „ sembler au moindre signal, tout l'assuroit du succès, tout livroit Gênes à „ son pouvoir; que le plus fort fait, le premier coup une fois frappé, il lui „ seroit fort aisé de se maintenir par ses propres forces, vû que dès qu'il au- „ roit levé l'étendart, qu'à l'instant où le peuple entendroit retentir par tout „ le nom chéri de Fiesque, il verroit encore son parti se grossir & se fortifier

*Fiesque  
consulte  
deux de ses  
amis: leur  
réponse.*

(\*) On met ici dans la bouche de Raphaël Sacco, tout ce que le troisième ami du Comte, Vincent Calcagno, qu'il consulta, lui dit au sujet de son entreprise; mais comme son avis étoit à peu près le même que celui de Sacco, on a mieux aimé réduire le nombre de ces acteurs à deux, puisque le troisième joue un rôle inutile & ne montre Fiesque indécis qu'entre deux avis différens.

„ considérablement par la jonction de tous ceux qui lui étoient secrettement  
 „ attachés, ou qui haïssent secrettement les Doria”. Après avoir flatté ainsi  
 „ son amour propre, Verrina fit encore adroitement envisager à son ambition  
 „ (dont il connoissoit bien le foible, l'endroit sensible,) „ le danger réel qu'il  
 „ y auroit pour lui dans des conjonctures si favorables, d'attendre peut-être  
 „ encore longtems ou même inutilement les secours incertains, éloignés &  
 „ tardifs d'une puissance étrangère, dont il pouvoit évidemment se passer;  
 „ dans la dépendance de laquelle il se verroit infailliblement réduit; qui lui  
 „ reprocheroit orgueilleusement ses services, peut-être vendus bien cher, &  
 „ pour prix desquels elle finiroit peut-être par s'emparer de toute l'autorité,  
 „ en ne lui laissant pour son partage, que la honte, les remords & la douleur  
 „ d'avoir travaillé & conquis pour un autre; au lieu que le point important,  
 „ le motif de son entreprise, étoit d'assujettir Gènes, mais de l'assujettir uni-  
 „ quement à ses loix, & de s'en rendre le Souverain; entreprise qui étant  
 „ exécutée par lui seul, avec moins de ressource seroit peut-être plus péril-  
 „ leuse, mais dont aussi le succès seroit tout à lui seul & le couvrirait d'une  
 „ gloire immortelle”. (a) On croit bien qu'un pareil discours fut plus du  
 „ goût du Comte que celui du timide Sacco, & qu'il n'eut pas de peine à ap-  
 „ plaudir & à suivre avec transport un conseil qui flattoit si agréablement sa  
 „ passion qui attisoit encore le feu de l'ambition dont il étoit dévoré.

Ainsi sans rien examiner ni considérer davantage, le sort en fut jeté & il ne  
 fut plus question que de choisir un jour pour exécuter au plutôt ce grand pro-  
 jet. C'est surquoi Fiesque se trouva fort embarrassé & fort indécis. Verrina  
 toujours porté aux partis violents, & plein d'audace pour les forfaits conseilla  
 au Comte de se servir de l'occasion d'une premiere messe que devoit dire un  
 ecclésiastique de qualité & ami de la famille des Doria, cérémonie où les Do-  
 ria, Adam Centurione, & les autres nobles de leur parti devoient se trouver,  
 & qui facilitoit au Comte les moyens de se défaire de tous ses ennemis à la  
 fois, infailliblement & sans danger. Mais, façon de penser bien admirable  
 & bien extraordinaire dans un Chef de conjurés! l'ame noble & généreuse du  
 Comte eut horreur d'une pareille proposition: moins atroce que Verrina, il  
 frémit & ne balança pas pour cette fois, à rejeter un si odieux conseil. Soit  
 que Fiesque eût trop de vertu, ou encore trop de scrupules pour l'entreprise  
 qu'il formoit ou au moins pour y réussir par de si coupables voyes, ainsi que  
 tout autre l'eût sans doute fait à sa place; ou que quelque forte que fût son  
 ambition, elle ne fut pas encore venue à bout d'étouffer en lui les semences de  
 l'honneur & de faire taire sa voix dans son cœur, il ne pût soutenir sans hor-  
 reur l'idée de profaner ainsi la Majesté d'un temple, d'un asyle consacré à la  
 Divinité; de le remplir de sang & de carnage, & de fouiller & d'outrager à  
 la fois ce que les hommes ont de plus saint & de plus sacré. Peut-être avoit-  
 il devant les yeux l'exemple frappant & encore récent dans les fastes de l'Ita-  
 lie, de l'assassinat commis en pareil lieu par les Pazzi en la personne de Julien  
 de Médicis, assassinat qui, quoique couvert du nom spécieux de l'amour de

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. Tom. II. Liv. X. p. 261—263. Jacob. IV. p. 99—102. Ub. Foglietta de Conj. Bonfadii Annal. Genuenf. Lib. IV. p. 1389. J. L. Flisci p. 887—891.

SECT. IX.  
*Histoire de*  
 Gênes;  
*Conspira-*  
*tion de Fief-*  
*que 1546-*  
 1547.

la liberté, & paré du plus beau des motifs, celui de délivrer la patrie d'un tyran, n'en étoit pas moins, ainsi que le meurtre du Duc de Milan (Jean Galeas) & tant d'autres commis dans des Eglises sous pareils prétextes, exécrationnable dans la mémoire des hommes, & consigné dans les annales de l'Histoire comme un forfait affreux. C'est ce que le Comte ne put se dissimuler à lui-même; & dans un esprit aussi éclairé que le sien, ce fut sûrement plutôt un mouvement d'honneur & de générosité, qu'un effet de superstition. En vain Verrina transporté de l'ardeur de servir l'ambition de son chef & la sienne à quelque prix que ce fût, pressa, revint plusieurs fois à la charge, & lui proposa même de prendre sur lui seul ces assassinats ainsi que toute l'atrocité d'une action, à laquelle il voyoit avec peine combien répugnoient les sentimens du Comte, lui représentant qu'il retrouveroit difficilement une occasion aussi avantageuse pour ses desseins, offerte par la fortune dont les faveurs sont passagères & enfin qu'il ne falloit pas laisser échapper par un scrupule mal placé. Le Comte fut inébranlable, & refusa constamment les offres de Verrina: il aimoit mieux hazarder le succès de son entreprise, en remettant l'exécution à une autre occasion; ou plutôt il se flatta de réussir sans charger sa mémoire d'un crime abominable & inutile (a).

Peu de tems après il se présenta encore une occasion d'une autre nature, mais aussi révoltante pour la délicatesse du Comte, à qui son confidant en fit valoir toute l'importance, sans pouvoir gagner d'avantage sur son esprit. Le frere de la femme de Fiesque, Jules Cibo, Marquis de Massa-Malespina, (celui dont on verra aussi ci-après la fin tragique & semblable à celle du Comte) venoit d'épouser la sœur de Jeannetin: Fiesque devoit, suivant l'usage, donner dans son palais un repas splendide aux nouveaux époux & à toute la famille, celle de Doria devoit naturellement en être; ses ennemis se livroient ainsi eux mêmes à ses coups; rien de plus facile, de plus sûr que de les faire tomber dans le piège, & de s'en défaire sans risque par le poison ou par le fer des assassins. Mais la même façon de penser, sur laquelle avoit été fondée la répugnance du Comte à faire d'un lieu saint dans l'idée des hommes le théâtre de ses vengeances, lui fit encore rejeter bien loin ce nouveau moyen de se défaire de ses ennemis, comme trop indigne de lui. Il ne vouloit point qu'il fut dit qu'un hymen servit de voile à tant d'horreurs, de prétexte pour attirer ses ennemis dans son palais & se baigner à loisir dans le sang de ses hôtes, dans le tems même qu'ils venoient sans méfiance mettre leurs jours entre ses mains. Ce moyen lui parut trop atroce & il refusa absolument d'ensanglanter ainsi ces noces & ces fêtes, & de faire ruisseler le sang dans sa propre maison & au sein de sa famille (\*).

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 277—278.

(\*) D'autres rapportent que le Comte avoit approuvé ce dessein, mais que l'absence de Jeannetin, que quelques affaires obligèrent de s'éloigner de Gênes dans le même tems & empêchèrent de se trouver à ce repas & que la goutte qui survint au vieux Doria & le força de refuser, furent seules cause que ce festin sanglant n'eut pas lieu; mais soit que le fait soit vrai ou non, il est très-possible que la magnanimité seule du Comte l'eût détourné de prêter les mains à l'exécution de ce complot affreux; les circonstances aggravent encore l'horreur du crime.

Il fallut donc attendre & chercher une autre occasion plus favorable, c'est-à-dire moins révoltante pour l'humeur du Comte qui, quoiqu'il eût juré la mort des deux Doria, n'étoit point sanguinaire, ni porté aux grands forfaits. On n'entreprend point de justifier ici ce chef de conjurés, très-coupable sans doute envers sa patrie, mais auquel on ne sauroit refuser de grandes vertus, de grandes qualités, que l'ambition seule qui l'égara, rendit dangereuses & criminelles. Mais on peut dire, pour justifier ce qu'on vient d'avancer ci-dessus, qu'il ne se montra cruel qu'à l'égard des Doria. Peut-être ne regardoit-il ces redoutables ennemis de sa famille & de son élévation dont-il avoit reçu des outrages, dont-il avoit à se venger, enfin les seuls qu'il eût proscrits; (& qui devoient périr, non par un assassinat odieux dans le sein de la paix, mais dans le trouble & le premier mouvement d'une révolution, dans les horreurs d'une guerre civile) que comme deux victimes d'état qu'il falloit nécessairement immoler à son ambition, à sa sûreté & au projet qu'il avoit de se rendre maître paisible de Gènes. Puisqu'il supposa lui-même aux Doria ainsi qu'on le verra par la suite, les mêmes desseins sur sa personne & sur Gènes; desseins peu avérés, dont l'histoire ne donne aucunes preuves, & dont ainsi nous nous garderons bien d'adopter & de supposer un instant la réalité, qui seroit trop à l'avantage de Fiesque, peut-être cherchoit-il lui-même à se tranquilliser sur les siens, à les légitimer, peut-être ne se résolvoit-il encore qu'à regret, qu'avec peine à leur perte, toujours un crime à ses yeux, mais crime en quelque façon inévitable par les circonstances & la nécessité. Enfin tout ce qu'on peut alléguer en faveur de ce fameux conspirateur, à l'appui de ce qui a été dit plus haut, c'est qu'il n'avoit formé aucun projet de proscription. Qu'on lise toutes les conspirations fameuses qui ont eû lieu dans différens états, depuis celle de Catilina jusqu'à celle de Venise, & on verra que dans toutes, la haine des chefs avoit dressé une liste de proscrits, de victimes qu'elle vouloit s'immoler; que tous avoient formé l'odieux dessein de massacrer le Sénat ou les magistrats & les Nobles, de mettre la capitale à feu & à sang, leur patrie au pillage, & de régner sur ses débris fumans & sur les monceaux de cadavres de leurs concitoyens; & qu'il n'y en a eû aucune, où l'on ait voulu opérer un si grand bouleversement dans une République, en répandant si peu de sang & en faisant si peu de mal, que le Comte de Fiesque se l'étoit proposé.

Mais il est tems de revenir à la sienne, & de dire le jour qu'il prit pour la faire éclater. Après bien des irrésolutions, il choisit enfin la nuit du premier au deux Janvier (1547) (a) tems où se faisoit ordinairement l'élection du nouveau Doge fixée au 4 Janvier par les nouveaux réglemens & qu'il choisit expressément parceque la ville étoit alors sans chef (b) pour profiter du trouble & de la confusion que cette élection y causoit ordinairement & que son entreprise, venant à éclater dans de pareilles circonstances, devoit encore considérablement augmenter. Jean-Baptiste Tornari Doge alors, sortit de charge ce jour. Le soir même qui précéda cette nuit fatale, Fiesque fut aussi tranquille, il agit encore avec autant de sang froid, de prudence de dissimulation & de présence

SECT. IX;  
Histoire de  
Gènes;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.  
Fiesque peu  
sanguinai-  
re.

Fiesque  
prend jour  
pour éclater.

(a) Hist. de Gènes Tom. II. Liv. X. p. 278. Anecd. Gén. & Corfès ann. 1547.

(b) Le Doge sortoit de Charge le premier de Janvier & étoit remplacé le 4.

SECT. IX. d'esprit que si l'exécution d'une entreprise si périlleuse & si décisive pour lui, eût été encore lointaine & reculée, ou que si le succès en eût été indubitable. A l'aide de ses freres & de ses trois principaux amis, il fit secrettement assembler & placer son monde en divers lieux, il fit porter chez lui toutes les armes nécessaires, & cacher dans son palais quantité de soldats déguifés, ceux qu'il connoissoit les plus intrépides & les plus entreprenans; & parmi tant de soins importants qui l'occupoient, tant d'ordres qu'il avoit à donner, tant de dispositions à faire, toujours libre, toujours maître de lui-même jusqu'au dernier moment, il trouva encore assez de tems pour faire quantité de visites, même indifférentes & de pure civilité; & la dernière qu'il rendit fut à Jeannetin Doria. L'essentiel pour lui étoit d'avoir un prétexte pour se rendre maître du port & d'en faire sortir sa galere. Le soir même de ce jour aux approches de cette nuit où cet homme ambitieux se proposoit de changer le sort de Gènes & de s'élever sur la ruine des Doria, il s'en fut tranquillement chez Jeannetin lui demander d'un air libre & aisé la permission de faire sortir sa galere, prétextant qu'il vouloit la faire partir dans quelques heures pour aller en course contre les Infidelles (a). Il le pria même de donner ses ordres aux Officiers de ses galeres, pour qu'ils la laissassent sortir du port avant le coucher du soleil. Pour mieux surprendre sa crédulité & avoir l'occasion de faire entrer plus facilement dans la ville, sans donner aucun soupçon les gens de guerre qui lui arrivoient de ses terres, ainsi que ceux qu'il recevoit du Duc de Parme, & qui devoient naturellement passer pour l'équipage de sa galere, le Comte ajouta qu'il craignoit que son oncle comme Amiral de l'Empereur, ne défendit le départ d'une galere destinée à croiser contre les Turcs, craignant que cela n'occasionnât une rupture, & ne parût une violation de la treve que l'Empereur avoit conclue avec eux, cette confiance excessive du Comte redoubla celle du présomptueux Jeannetin qui, charmé de se voir rechercher par un homme comme Fiesque & de pouvoir lui être utile par son crédit, le rassura à l'égard de son oncle, disant qu'il prenoit cela sur son compte vis-à-vis de lui, & accorda avec empressement au Comte ce qu'il demandoit. Il sçût user, ou pour mieux dire amplement méfuser de la permission illimitée qu'il avoit reçue du crédule Jeannetin; il fit successivement entrer dans la ville une si grande quantité d'étrangers & des gens à ses ordres, que leur nombre l'auroit trahi, sans la sécurité où étoient plongés les Doria & leurs partisans & sans les précautions que le Comte & ses amis prirent pour empêcher que les différens avis qu'on en donna aux Doria ne parvinssent jusqu'à eux & ne les tirassent de leur profond sommeil. Cependant qui l'eût pensé? tandis que tout sembloit concourir à leur perte & livrer Gènes au pouvoir de leur ennemi, tandis que tout dormoit autour d'eux, un de ceux que les Génois ont toujours regardés comme leurs ennemis mortels, un Officier de cette nation toujours malheureuse & toujours opprimée, un Corse enfin veilloit à la sûreté de Gènes, un Corse voyoit le danger éminent dont la patrie étoit menacée & résolut de le prévenir. Le Colonel Gigante, c'étoit son nom, avoit observé avec inquiétude tous les mouvemens qui se faisoient dans la quartier

*Le Comte fait entrer des troupes dans la ville.*

(a) Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 472.

rier du Palais de Fiesque, l'introduction nombreuse des gens de guerre, la défection considérable des siens, dont le corps, ainsi que tous ceux de la Gar-nison & des troupes de la ville, étoit, comme on l'a vû plus haut, en partie composé de gens au service du Comte. Il courut promptement en avertir les Doria; mais sans presque lui donner le tems d'achever, Jeannetin méprisa ses avis & ne fit que s'en moquer; il lui ferma la bouche en disant qu'il favoit mieux que lui de quoi il s'agissoit. En vain son oncle voulut éclaircir les choses & prendre quelques mesures; son trop crédule neveu vint encore à bout de le tranquilliser en lui racontant la conversation qu'il venoit d'avoir avec Fiesque & de faire taire sa prudence. Il sembloit qu'il fut dit que le malheureux Jeannetin, entraîné à sa perte par sa présomption & par sa mauvaise destinée, en dépit de tous les avis salutaires qui lui venoient de toutes parts, seroit enfin la victime de son aveugle obstination (a).

Ayant passé de la maison de Jeannetin dans celle de Thomas Asseretto l'un des conjurés, le Comte y trouva vingt trois des principaux d'entre les populaires, qui s'y étoient rendus à l'instigation de Verrina sous différens prétextes (b). Le Comte les invite à souper, s'entretient avec eux d'un air aisé sur diverses matieres du tems, les prie de l'excuser s'il sort un instant pour donner quelques ordres, envoie Verrina visiter promptement les principaux postés & voir dans quel état sont les choses, apprend par son rapport que tout est calme & tranquille, que les Doria sont renfermés dans leur palais & plongés dans la sécurité; enfin que tout semble répondre à ses desirs; Fiesque fait fermer les portes de son Palais & va rejoindre comme si de rien n'étoit, la Compagnie qu'il avoit quittée. Voyant l'étonnement de ses hôtes de toutes ses allées & venues mystérieuses, & de tous les objets inattendus qui frappoient leurs yeux, il croit devoir en profiter & ne pas leur donner le tems de réfléchir & de revenir de cette surprise. Il leur fait part en peu de mots de son entreprise, „ du dessein où il est de délivrer sa patrie de la tyrannie des „ Doria; que tout est prêt pour l'exécuter qu'il est au moment d'éclater & „ qu'ainsi il attend de leur zele pour la patrie, & de leur amitié pour lui, qu'ils „ ne balanceront pas à seconder ses projets”. Interdits à ce discours imprévu, la plupart ne savent que répondre, mais le tems est court pour délibérer, le tems pressé, ils lisent dans les yeux menaçants de Fiesque l'impatience avec laquelle il attend leur décision; les uns, intérieurement mécontents des Doria & comptant sur les libéralités de Fiesque, n'hésitent pas long-tems à se prêter de bonne grace à ce qu'il demande d'eux; ils applaudissent avec transport à son dessein; ils s'empressent de lui témoigner l'ardeur qu'ils ont d'y entrer. Les autres, craignant de se voir immolés à sa vengeance, s'ils osent rejeter ou même combattre ses propositions, se joignent en tremblant aux premiers; de sorte que soit crainte, amitié, ou intérêt, ou politique, toute l'assemblée se range du parti de Fiesque & jure de le seconder. On rapporte cependant que deux ou trois des assistans eurent la généreuse hardiesse de refuser absolument de se joindre à lui pour la ruine des Doria & de leur patrie; & que le Comte, malgré les sollicitations de tous ses autres nouveaux amis qui le

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Jeannetin  
Doria mé-  
prise un  
nouvel avis  
qu'on lui  
donne &  
endort son  
oncle.

Fiesque as-  
semble  
quantité de  
Citadins  
chez lui &  
les force  
d'entrer  
dans ses  
desseins.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II.  
Liv. IV. p. 109—111.

(b) Ub. Foglietta de Conjur. J. L. Flisc.  
p. 892 & seq.

SECT. IX. pressoient de les immoler à son ressentiment, eût la magnanimité d'empêcher qu'on attentât à leur vie & de se contenter de les faire mettre en lieu sûr, afin que, s'ils ne vouloient pas seconder ses projets, ils ne pussent du moins les trahir ni leur nuire (a).

*Histoire de Gènes; Conjurati-  
on de Fies-  
que 1546-  
1547.*

*Artifices  
du Comte  
de Fiesque.*

Il en est de tout chef de conjuration comme d'une puissance qui entreprend une guerre injuste: de même que celle-ci recourus toujours à coup sûr aux manifestes, où elle fait un pompeux étalage de ses raisons légitimes, au moins en apparence, ainsi que du bon droit de ses armes; de même tout chef de conjuration a toujours des prétextes plausibles & fait parer son entreprise, couvrir son ambition des motifs les plus beaux & les plus spécieux; & l'événement seul justifie ou condamne l'un & l'autre aux yeux du stupide vulgaire qui ne jugeant que par le succès, adore tous ceux qui réussissent, met avec vénération au rang des grands Princes & des demi-dieux de la terre, un factieux ou un usurpateur fortuné qui parvient à fonder un Empire, tandis qu'il insulte sans pitié, qu'il donne les noms les plus vils & les plus infames au conspirateur malheureux qu'il voit périr sur l'échafaud. Fiesque comoissoit les hommes. Non content d'avoir fait entrer ses auditeurs dans ses complots, moitié de gré, moitié de force; jaloux encore de se ménager les apparences en cas d'un succès, (qu'il croyoit indubitable) ou peut-être même d'un funeste revers, chose non moins possible, il voulut aussi mettre entièrement l'équité & le droit de son côté & convaincre ses nouveaux amis, qu'il étoit nécessairement entraîné & forcé par les circonstances, d'en venir à ce coup d'éclat. A cet effet après avoir fait valoir adroitement, en ne faisant cependant qu'effleurer, les mêmes motifs dont il s'étoit servi avec succès pour enflammer la haine & l'ardeur du commun des citoyens & des Plébéiens (motifs plus faits pour le peuple & sur lesquels il s'étoit plus appesanti vis-à-vis de lui) c'est-à-dire ces lieux communs tant rebattus d'amour pour la patrie, de zèle pour sa délivrance; d'horreur pour la tyrannie &c; après avoir éloquemment décrit & exagéré celle des Doria, la servitude où ils tenoient les Nobles, les fers qu'ils préparoient au peuple, l'oppression totale que Gènes avoit à craindre de leur excessive autorité, ainsi que du puissant appui qu'ils avoient dans l'Empereur, qui devoit les seconder dans le dessein où ils étoient de se rendre souverains héréditaires de Gènes, qu'ils n'avoient délivrée du joug de la France, que pour lui imposer le leur; (Il se garda bien de leur dire que c'étoit aussi le sien,) il leur fit part des injures personnelles qu'il avoit reçues de cette insolente maison, injures qu'il pouvoit d'autant moins dissimuler qu'ils en vouloient ouvertement à sa vie, & qu'ils n'aspiroient qu'à se défaire de lui, comme de leur plus dangereux ennemi, de celui seul qu'ils craignoient, qui étoit en état de s'opposer à l'avilissement de la noblesse & à la ruine de sa patrie. Pour leur prouver ces complots réels ou prétendus, il leur fit voir des papiers, dont les moins importans étoient des dépositions de gens connus de la lie du peuple, qui s'avoient coupables d'avoir fait plusieurs tentatives pour empoisonner Fiesque à l'instigation des Doria. D'autres étoient des copies d'un Traité de l'Empereur avec eux, par lequel ce Prince s'engageoit de les rendre maîtres de Gènes; & enfin il y avoit jusqu'à des ordres précis, écrits & adres-

(a) Jacobi Bonfaldii Annal. Genuenf. Lib. IV. p. 1392 & seq.

sés de la main de Jeannetin, au commandant de la garnison de la ville, par lesquels il lui étoit enjoint de passer toute la maison de Fiesque au fil de l'épée, aussitôt qu'André Doria auroit rendu le dernier soupir (a).

Ces preuves bien fortes de la haine & des desseins des Doria, étoient-elles réelles ou supposées, c'est une énigme qu'il seroit difficile d'expliquer. Il est impossible de sonder tous les replis du cœur humain; l'homme ne peut juger que par les apparences, & ces apparences sont contre Fiesque, & contre Fiesque malheureux: en le condamnant la fortune a dévoilé l'énigme & décidé le degré de croyance qu'on doit à ces preuves; peut-être que s'il eût réussi, ou ne les revoqueroit point en doute: en admettre ici la réalité, ce seroit vouloir légitimer son entreprise. Au fond il étoit trop intéressé à prouver la vérité des faits qu'il avançoit, & ses preuves rentrent dans l'ordre de celles dont-il a été parlé plus haut (\*); c'est-à-dire, que pour vouloir trop prouver, elles ne pouvoient rien. Tout ce qu'on peut alléguer en faveur du Comte & sans préjugé, c'est que l'écriture de l'ordre qu'il attribuoit à Jeannetin, étoit si semblable à celle de son ennemi ou si bien contrefaite qu'il étoit impossible de distinguer la vérité, & que la plupart des assistans y furent pris. Toute l'assemblée se rendit, ou, n'ayant pas l'alternative de les contester, fut forcée de se rendre à l'évidence de ces preuves, enflammée par-tout ce qu'elle avoit vu & entendu, elle approuva d'une commune voix le ressentiment de Fiesque, & jura de l'appuyer dans sa vengeance & dans le glorieux projet qu'il avoit formé pour la délivrance de sa patrie & la ruine des tyrans.

Fiesque se trouva ainsi bientôt au point où il desiroit, tout étoit préparé, ordonné: Ce moment étoit venu le moment où il falloit recueillir le fruit de tant de travaux, de tant de semences de haine & de vengeance, que son ambition avoit si adroitement semées. Il étoit décidé à réussir ou à périr. Mais Fiesque n'avoit pas tout fait, tout prévu, tout considéré, il lui restoit encore un assaut bien rude à soutenir, bien capable d'épouvanter tout autre que lui, & dont il ne sentit lui-même tout le péril qu'au moment où il en falloit venir là. Il avoit épousé une femme de l'illustre maison de Cibo-Malespina. Encore à la fleur de son âge elle joignoit toutes les graces & tous les agrémens de la figure la plus séduisante, à ceux de l'esprit le plus solide. Ses grandes qualités, son mérite & sa vertu égaloient sa beauté. Elle étoit tendrement chérie de son jeune époux qui en étoit réciproquement aimé. Quelles circonstances! Il fallut faire ses adieux à cette femme adorable, s'en séparer peut-être pour jamais (b). Fiesque frémit, trembla pour la première fois, mais bientôt la voix impérieuse de l'ambition vint le rassurer & raffermir son courage trop prompt à s'ébranler. „ Je pars, lui dit-il, Madame, & je vais mettre Gènes à vos pieds: vous ne reverrez votre époux que vainqueur”: (†)

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Anecd. Gén. & Corfes ann. 1547. p. Tom. II. Liv. X. p. 281—286. 1392.

(b) Jacob. Bonfadii Annal. Genuenf.

(\*) Au sujet des Mémoires que le Gouverneur de Milan avoit envoyés aux Doria sur Fiesque & sur ses menées secretes.

(†) On fait bien que quantité d'historiens rapportent cette scene touchante différemment, mais on n'a point voulu l'affoiblir en multipliant mal à propos les acteurs &

SECT. IX.  
HISTOIRE de  
Gènes ;  
CONSPIRA-  
TION de Fies-  
que 1546-  
1547.

à ces mots Eléonore tomba à ses genoux, presque sans connoissance, les serrant de ses mains, & versant un torrent de larmes qui la rendoient encore plus belle; elle pria, pressa, conjura & s'efforça en vain d'émuouvoir son époux & de le faire renoncer à un si dangereux dessein. Fiesque fut inflexible, ou s'efforça de l'être; & connoissant le grand cœur & le courage de l'épouse à qui son sort étoit lié, il lui fit part en peu de mots de tous ses projets, des moyens qu'il avoit pour y réussir, & lui alléguant toutes les raisons qui lui faisoient un devoir de persister dans une entreprise, „ qu'il ne pouvoit, di-  
„ soit-il, abandonner sans trahir lâchement ses amis, tant de braves gens qui  
„ s'étoient mis dans un péril évident pour lui; que son honneur, sa gloire  
„ & même sa sûreté, sa vie étoient intéressés à ce qu'il achevât son ouvrage,  
„ puisqu'il s'étoit trop avancé pour pouvoir reculer sans honte & sans dan-  
„ ger”; enfin il seut lui parler avec tant d'éloquence, de raison & de grandeur d'ame, que cette femme généreuse & digne d'un époux aussi intrépide, fut réduite au silence, & quoi qu'en gémissant, en versant encore des larmes sur cette nécessité cruelle, se rendit aux motifs pressants de son époux, & lui fit les plus tendres adieux. Cependant quand il fallut se séparer, malgré toute la fermeté dont elle s'étoit armée, elle tomba évanouie & pendant qu'on la portoit sur son lit, Fiesque craignant de succomber à la foiblesse renaissante, si ce funeste entretien, ce pénible combat duroit plus long-tems, saisit ce moment pour s'arracher avec violence des bras de son épouse, & courut rejoindre la Compagnie qui l'attendoit, en se félicitant de la victoire cruelle qu'il venoit de remporter sur lui-même & sur son amour (a). Les discours de ses amis & les divers objets dont il fallut s'occuper dans des instans si courts & si précieux, vinrent bientôt à bout de bannir ces tristes impressions de sensibilité passagere, en un cœur comme le sien, & acheverent de le rendre tout entier aux projets de l'ambition, son véritable élément, & pour laquelle il étoit né.

Il fait ses  
dispositions  
qui sont sui-  
vies de l'at-  
taque.

Après avoir pris de bout un léger repas avec ses amis, après avoir encore animé leur courage & leur zèle par un discours bref & relatif aux circonstances, il fit les dispositions nécessaires pour l'attaque de cette nuit, qui alloit décider du sort de Gènes & du sien. Verrina, son lieutenant, son bras droit, fut chargé de se rendre maître du port, d'en fermer l'entrée, de s'emparer des vingt galeres de Doria qui étoient désarmées, & de faire révolter les forçats en leur promettant la liberté & des armes. Au signal d'un coup de Canon, que Verrina devoit faire tirer de la galere du Comte, Jérôme & Otton ses freres devoient marcher vers la porte de St. Thomas qui lui étoit absolument nécessaire pour entretenir la communication avec le port, il prit encore d'autres précautions pour s'assurer de cette porte, & fit encore marcher d'autres troupes sous divers chefs, pour soutenir ses freres dans leur attaque.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. IV. p. 113 & suiv.

en y faisant intervenir Paul Panfa, vieillard éclairé & attaché depuis long-tems à la maison de Fiesque. Il se trouva présent à ces tristes adieux & se servit vainement de toute son éloquence pour faire abjurer au Comte son périlleux dessein. L'intérêt trop divisé, ne subsiste plus; d'ailleurs une jeune femme, aimable & adorée a bien plus de pouvoir & d'ascendant sur un homme que son ami; ainsi le rôle de Panfa devient totalement inutile.

Corneille, son frere naturel, devoit marcher vers une partie de la ville, nommée le bourg, avec cent cinquante hommes d'élite, & au même signal donné par Verrina des'emparer de la porte de Laré (a). Quant au Comte il se réferroit de se porter du côté du bourg avec le corps de conjurés qui l'accompagnoit, ou plutôt de se transporter successivement au port, au palais, dans la ville, aux principaux postes, de se montrer par-tout où la présence du chef seroit nécessaire pour animer les siens, pour faire voir au peuple pour qui on combattoit, & pour le gagner par sa présence. Les conjurés avoient ordre de faire retentir par-tout le nom de *Fiesque*, afin qu'à ce nom chéri tous ceux qui lui étoient affectionnés, les plus ardens de ses partisans secrets, vinsent se ranger sous ses étendards; que ceux qui l'aimoient, mais, plus timides & n'osoient se joindre à lui, se contentassent au moins de rester spectateurs oisifs & tranquilles de ce qui se passoit sans lui nuire; & enfin qu'à ce nom redoutable, les partisans des Doria, ses ennemis, troublés, déconcertés, voyant son parti nombreux s'accroître à chaque instant, n'osassent remuer, ne fissent aucune résistance, & livrassent la ville sans combat entre ses mains. Le nom de *Fiesque* devoit être le signal des attaques, le mot de ralliement des conjurés; les guider, les animer, les soutenir, les enflammer de l'ardeur de seconder dignement les vues de leur chef intrépide, & les rendre victorieux de leurs ennemis.

Tout fut exécuté ainsi que Fiesque l'avoit ordonné, les conjurés réussirent par-tout; mais la porte de St. Thomas leur coûta plus de tems & de peines à forcer qu'il ne l'avoit prévu. Elle étoit défendue par deux vaillans capitaines, deux freres attachés par la reconnoissance à la maison des Doria, qui jugeant parce qu'ils entendoient, de quels périls leurs bienfaiteurs étoient menacés & de quelle importance étoit pour eux la conservation de ce poste ainsi que leur résistance, firent la plus vigoureuse défense, & soutinrent courageusement tous les efforts des assaillans, jusqu'à ce que l'un d'eux ayant été tué en combattant vaillamment, l'autre, ayant perdu la plus grande partie de son monde & se voyant tout seul par la désertion du reste, fut enfin contraint de céder au nombre & de se rendre prisonnier. Maîtres de ce poste important, les conjurés marcherent vers le palais des Doria sous la conduite de Jérôme, Ottobon étant allé joindre Fiesque sur le port, pour lui faire part de ce succès. Mais comme la longue résistance qu'ils avoient trouvée à cette porte, & le combat qu'ils avoient été obligés de livrer pour la forcer, avoient causé beaucoup de rumeur dans le quartier, Jeannetin réveillé en sursaut par ce bruit, se hâta de se lever & de descendre de son appartement. Voulant éclaircir ce que ce pouvoit être, il sortit, se faisant éclairer par un page qui portoit un flambeau devant lui, & vint justement au devant de la troupe qui en vouloit à ses jours. Ainsi le malheureux Jeannetin, se précipitant lui-même dans le fer de ses ennemis, fut la seule victime de son imprudence & de sa présomptueuse crédulité; & cette conspiration qui ne fut funeste qu'à lui, servit à délivrer Doria d'un héritier indigne de lui, & Gènes du juste sujet de crainte qu'elle avoit de se voir un jour soumise au pouvoir de ce jeune homme vicieux. Il fut re-

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Détail de  
l'exécution.

Mort de  
Jeannetin:  
faute de Jé-  
rôme Fies-  
que.

(a) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 473. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II, Liv. X. p. 287.

SECT. IX. connu sans peine à la lueur du flambeau qui le précédoit & percé de mille coups (a). Jeannetin mort, Jérôme n'avoit suivant les instructions de son frere qui s'étoit entièrement reposé sur lui de ce soin, qu'à s'emparer promptement du palais des Doria & qu'à joindre l'oncle au neveu; & si, profitant de son bonheur & d'un moment favorable, il eût frappé sa seconde victime, il se fût défait du vieux Doria qui ne lui auroit pas opposé une grande résistance, c'en eût été fait, Fiesque se seroit vu délivré sans peine de ses deux redoutables ennemis & maître de Gênes par leur mort. Mais soit que la fortune déjà lassé de seconder sa conspiration, voulut commencer à lui donner des preuves de son inconstance ordinaire; soit que le bonheur ordinaire d'André Doria, bonheur qui l'avoit toujours accompagné jusqu'alors dans toutes les occasions, ne permit pas que ce grand homme eut une fin si funeste & que le libérateur de Gênes tombât sous le fer des assassins, au lieu d'achever ce qu'il avoit si heureusement ébauché, Jérôme croyant que la perte d'un vieillard octogénaire & tout près de sa tombe n'importoit pas beaucoup au succès de l'entreprise de son frere, négligea ses ordres à ce sujet, & ne songea qu'à préserver le palais des Doria du pillage, & à se conserver pour lui-même les richesses immenses dont-il étoit rempli, richesses que son avidité convoitoit & ne vouloit pas laisser devenir la proie des conjurés. Ce fut une faute essentielle & la première qui déranga l'habile plan de Fiesque. Jérôme s'abusa grossièrement, Jeannetin n'étoit rien que par son oncle, & Doria étoit tout; il étoit seul chéri & considéré de la Noblesse, seul possesseur de l'autorité, le seul obstacle aux desseins de Fiesque; tous les préjugés parloient pour lui & malgré son grand âge, n'eût-il été qu'une ombre, son nom seul étoit redoutable. Jérôme eût bien lieu par la suite de se repentir de sa faute & de reconnoître son erreur (\*). Tandis qu'il perdoit le tems à garder le palais, Doria qui s'étoit cru perdu, profita en homme habile de la faute de ses ennemis du tems & du moyen qu'ils lui donnoient eux-mêmes pour échapper à ce danger. A la faveur de l'obscurité, & au milieu du trouble & de la confusion ordinaire en pareil cas, il fut assez heureux pour pouvoir sortir du palais sans être connu; & pour avoir le tems de se sauver sur un cheval où il fut mis par ses domestiques, ses infirmités & son grand âge ne lui permettant pas d'y monter tout seul. Il se hâta de gagner Mazono château à dix milles de Gênes; retraite assurée pour lui, & où il pouvoit attendre tranquillement l'événement d'une révolution dont le chef ne lui étoit pas encore bien connu, & que le jour lui apprit sur quel ennemi sa vengeance devoit tomber. Ainsi Fiesque se vit trahi pour la première fois par la fortune, & cette importante victime échappa à ses coups, dès lors la scene commença à changer de face, & l'ascendant puissant de Doria reprit peu-à-peu le dessus (b).

*André Doria vient à bout de se sauver.*

(a) Ub. Foglietta Conjur. G. L. Flisci (b) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. p. 897 & suiv. Jacob. Bonfadii Annal. Liv. II. Chap. VI. p. 473. Genuenf. Lib. IV. p. 1393—1395.

(\*) Doria vint à bout par son crédit d'engager le Sénat à le faire décapiter, ainsi que tous les autres chefs de la conjuration malgré la capitulation qui avoit été faite avec eux, & par laquelle on leur avoit promis la vie sauve. Des Jurisconsultes Génois consultés sur ce point, leverent d'abord le scrupule de la République & déclarerent qu'elle n'étoit point tenue à l'observation des sermens forcés envers des traîtres & des Rebelles.

Cependant les autres chefs avoient rempli les ordres du Comte avec succès: les principaux postés étoient en son pouvoir, tout sembloit répondre à ses vœux, le peuple étoit pour lui & joignoit ses acclamations à celles de son parti; celui des Doria, le Sénat, la noblesse étoient épouvantés, & n'opposoient qu'une foible résistance. Tout retentissoit du nom de *Fiesque*; tout cédoit aux efforts de ses gens: mais on ne trouvoit point Fiesque, on étoit étonné de ne point le voir paroître; il sembloit que ce chef de conjurés, si brave, si généreux, si intrépide, devenu insensible à tout ce qui se faisoit pour lui, craignit de montrer l'auteur de cette grande entreprise; & qu'abandonnant indignement tant de braves amis qui se sacrifioient pour son ambition, attendant tranquillement & dans une lâche indolence le succès de tant de combats, il voulût en éviter le danger & ne reparoître que pour en recueillir les fruits. Ottobon son frere & les autres chefs le cherchoient inutilement de tous côtés, l'appelloient vainement à grands cris. Fiesque ne donnoit aucun signe de vie. Verrina, le fidelle Verrina, qui avoit exécuté ses ordres avec le plus grand zèle n'étoit pas moins ardent à la recherche de son chef; il marchoit en tous lieux sur ses pas, dans tous les endroits où on l'avoit vu; il le demandoit, il le faisoit chercher par tout avec empressement; il vouloit l'instruire de ses heureux succès, & prendre ses nouveaux ordres. Mais quand on lui eût dit qu'on ne le trouvoit nulle part, qu'on n'entendoit pas même parler de lui, ce silence extraordinaire de toute la nature sur Fiesque glaça d'effroi le cœur de Verrina: connoissant le Comte & sa valeur téméraire, un triste pressentiment lui dit qu'il falloit que son malheureux ami eût péri par quelque catastrophe; que puisqu'on ne voyoit point Fiesque, Fiesque n'étoit plus. En ce moment il s'aperçut que la planche qui servoit à passer sur sa galere, étoit rompue; cette vue le fit frémir, & lui confirma le malheur qu'il craignoit; il fit sonder secrètement dans cet endroit, on en retira bientôt un corps, & ce corps étoit celui du malheureux Comte de Fiesque. Que devint Verrina à ce funeste aspect? malgré son intrépidité naturelle, il fut si saisi, que la douleur lui ôta la voix, confondit toutes ses pensées, & qu'il demeura immobile & sans savoir ce qu'il avoit à faire en un si grand malheur.

Quel indigne sort pour le Comte de Fiesque! Par quel événement avoit il trouvé la mort dans les eaux? (a) Autant qu'il est possible d'en juger par les apparences, autant que Verrina lui-même put le conjecturer par la circonstance de la planche rompue dans le même endroit où on trouva son corps il y a tout lieu de présumer, qu'après avoir rempli dignement ce qu'il avoit promis à ses amis & l'attente qu'on avoit d'un chef tel que lui, après avoir réussi dans son entreprise sur le bourg & la porte de Laré, le Comte étoit venu voir aussi ce qui se passoit sur le port, & si les galeres étoient déjà soumises à son pouvoir; & qu'ayant voulu passer pour cet effet dans sa galere, la planche s'étoit rompue sous ses pieds & il étoit tombé dans l'eau, où entraîné d'abord à fond par le poids de ses armes il s'étoit noyé sans pouvoir demander du secours. (\*)

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1547. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 296 & suiv.

(\*) D'autres rapportent cet accident différemment: ils prétendent que le Comte ayant entendu du bruit dans la capitane (bruit qui provenoit des acclamations des forçats aux

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conspira-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Succès de  
Fiesque.

Fin tragé-  
dique de Fies-  
que.

SECT. IX.  
Histoire de  
Gênes ;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

Ce qu'il y a encore de plus affreux pour lui, ce qui marque en quelque façon une bien plus cruelle fatalité, c'est que dans le tems même qu'il périffoit, Verrina étoit sur sa galere, c'est qu'il périffoit sous les yeux de son ami, dans l'obscurité de la nuit ; c'est que l'eau n'étoit pas profonde dans l'endroit où il tomba, & que si on eût entendu le bruit de sa chute, ou qu'il eût pû appeler à son aide, il eût été très-facile de l'en retirer. Gênes combattoit encore de toutes parts, ou pour mieux dire, Gênes plus qu'à moitié réduite, demandoit à voir son maître, son vainqueur : Fiesque triomphoit, Fiesque gisoit sans honneur enseveli dans les flots, Fiesque savoit qu'on combattoit pour lui, & il s'étoit vu périr au moment où il s'y attendoit le moins par la mort la plus horrible, en proie au désespoir, sans être même instruit de ce qui se passoit à son avantage. Ainsi un seul instant lui ravit le fruit de tant de soins, de travaux, de menées, d'intrigues ; de tant d'adresse, de dissimulation & de politique ; un seul instant fit évanouir tous les projets de cet ambitieux, qui ne se proposoit pas moins que d'affervir sa patrie ; un seul instant rendit à Gênes sa liberté. Etrange jeu de la fortune à l'égard du Comte ! après l'avoir constamment secondé dans son entreprise, l'avoir bercé jusqu'au dernier moment de l'espoir du succès, lui avoir fait comme entrevoir de loin le but où tendoient ses desirs, elle sembla ne l'avoir porté si haut, que pour rendre sa chute plus affreuse, que pour lui faire rétrograder plus rapidement les mêmes degrés par lesquels elle l'avait élevé & le faire rouler en un instant au fond du précipice. Bien plus : on diroit que, pour punir plus cruellement cet homme téméraire & avide de gloire, elle eût voulu lui ravir jusqu'à l'honneur d'une belle mort, d'une mort éclatante & digne de lui, à la tête de son parti & les armes à la main, pour le faire disparaître & périr indignement, loin des siens, sans témoins & sans gloire, dans l'obscurité, dans l'horreur des ténèbres, sans même lui donner la consolation d'être instruit de ses stériles succès ; pour couvrir sa fin d'une nuit profonde, dérober à sa patrie & aux siens la connoissance de son horrible destin, & ensevelir tout entier dans les flots, loin des regards des hommes, celui qui étoit si jaloux de les attirer tous sur lui. Grande leçon pour les ambitieux !

Révolution  
subite cau-  
sée par la  
mort de  
Fiesque.

Fiesque n'est plus : son entreprise échoue avec lui ; nous passerons rapidement sur tout le reste. Verrina étant revenu de l'abattement où le jetoit la mort de son ami, sentit qu'il étoit essentiel de la tenir cachée pour ne point refroidir l'ardeur de son parti dont ses freres pouvoient profiter. A cet effet il laissa le corps du Comte dans l'endroit où il avoit été trouvé, & se contenta de faire secrètement donner avis de ce triste événement à Jérôme, l'ainé des freres de Fiesque, par le même homme assidé dont il s'étoit servi pour découvrir son corps. Il le chargea de presser Jérôme de poursuivre l'entreprise sans être déconcerté par cet accident, & de lui faire passer ses ordres. Jérôme venoit de repousser & de dissiper un corps d'ennemis qui l'avoit attaqué & avoit poussé

quels Verrina venoit de promettre la liberté) & craignant que la chiourme ne se fût révoltée, il voulut passer dans la galere pour apaiser ce tumulte, lorsque la planche venant à se briser, il tomba dans cette eau bourbeuse où il périt de la façon que nous venons de dire ; ce qui revient toujours au même. Voyez Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. pag. 117.

pouffé fi loin ses avantages que le Sénat effrayé avoit résolu de recourir à la négociation, & lui avoit envoyé des députés, qui demandoient son frere, comme le chef de la conspiration pour capituler avec lui quand Jérôme reçut cette triste nouvelle. Il en fut frappé comme d'un coup de foudre & si troublé, qu'il ne sçut quelle réponse faire à l'envoyé de Verrina, ni aux députés du Sénat, auxquels il apprit lui-même par le désespoir & le désordre qui paroissoient trop dans son air & dans ses discours égarés, ce qu'il avoit tant d'intérêt de leur cacher. Ce fut la seconde faute essentielle que fit Jérôme dans cette nuit fatale, faute qui le perdit & lui enleva en un instant tout le fruit des avantages qu'il avoit remportés jusqu'alors & de ceux même qu'il pouvoit encore retirer personnellement de la mort de son frere. Le bruit de cette mort fut bientôt universellement répandu. Fiesque étoit seul aimé, seul redouté. Le Sénat & la noblesse du parti des Doria commencerent à respirer comme délivrés d'un pesant fardeau; l'ardeur du peuple se refroidit tout-à-coup; les conjurés apprenant qu'ils n'avoient plus de Chef, perdirent cœur & laissèrent tomber leurs armes; le désespoir le découragement s'empara de son parti qui n'avoit de confiance qu'en Fiesque, & qui ne s'étoit armé que pour lui. On vit alors par cette révolution surprenante & subite ce que peut souvent un seul homme, & le seul nom d'un homme; en peu d'heures il ne resta presque plus de traces de cette conspiration ci-devant si formidable. Bientôt ses freres & les autres chefs des conjurés, ceux qui un moment auparavant étoient prêts de prescrire des loix au Sénat, se crurent trop heureux de pouvoir capituler avec lui & sortir de Gènes à des conditions honorables, qu'on leur offrit pour les amuser & leur faire mettre bas les armes, & qu'on n'eut garde de leur tenir (a). Peu de tems après la cruelle raison d'Etat & le ressentiment des Doria empêcha le Sénat d'observer l'amnistie qu'il leur avoit accordée; attaqués & forcés dans Montobio, leur retraite, obligés de se rendre à discrétion ils payerent de leurs têtes leurs coupables projets, & sur-tout la faute qu'ils avoient faite de n'y avoir pas réussi, & de s'être fié aux promesses d'une patrie outragée qui ne pardonne jamais (\*). On eut dit que le Comte de Fiesque eût tenu le fort de Gènes & celui de tous ses proches dans ses mains; ou que son destin & celui de la conjuration eût été attaché au sien; il périt: en un moment tout change de face, son entreprise tombe, Doria triomphe, Gènes est libre, sa famille est proscrite, ses freres & ses amis sont sur l'échafaud. Ottobon qui s'étoit hâté de passer en France où il sollicitoit inutilement des secours, échappa à la vérité pour lors au funeste sort de sa famille; mais il n'en fut pas plus heureux par la suite; car ayant été fait quelques années après (en 1555) prisonnier de guerre par Doria, cet homme sa-

SECT. IX.  
Histoire de  
Gènes;  
Conjuration de Fies-  
que 1546-  
1547.

Réduction  
& punition  
des princ-  
paux con-  
jurés.

(a) Hist. des Révol. de Gènes, Tom. II. Liv. IV. p. 118—127. Jacob. Bonfadii Annal. Genuenf. Lib. IV. p. 1397—1401.

(\*) Jérôme de Fiesque se retira d'abord dans le château de Montobio appartenant à sa maison. Ottobon son frere, Verrina & les autres chefs des conjurés firent voile pour la France sur la galere du Comte. N'ayant pu y trouver les secours qu'ils y avoient esperés, ils revinrent en Italie à la réserve d'Ottobon & se renfermerent avec Jérôme. Ils furent assiégés, obligés de se rendre à discrétion & enfin punis de mort à Montobio le 23 Juillet de la même année. Ce château fut ensuite rasé.

meux démentit en cette occasion la grandeur d'ame par laquelle il s'étoit toujours signalé. Devenu peut-être plus vindicatif & plus sanguinaire avec l'âge, sans pitié pour un ennemi malheureux livré sans défense entre ses mains par le sort des armes, errant de tous côtés, sans azile & assés puni par les malheurs de sa famille, il le fit inhumainement périr. Quelques historiens rapportent que par un raffinement de vengeance & de cruauté bien indigne de lui & qui montre que l'homme essentiellement inégal & dissemblable à lui-même, n'est pas tous les jours vertueux, généreux & magnanime, l'Amiral Génois pour rendre en quelque façon sa mort semblable à celle de son malheureux frere, (le Comte de Fiesque) fit jeter Octobon dans la mer enfermé dans un Sac (a).

Cruauté  
d'André  
Doria.

Retour  
d'André  
Doria:  
proscription  
des Fiesques.

Proscrip-  
tion de la  
maison de  
Fiesque.

Quand tout fut apaisé on procéda deux jours après à l'élection d'un nouveau Doge. Le choix tomba sur Benedetto Gentile. Doria ne tarda pas à revenir à Gênes il y rentra accompagné d'un nombreux cortège & au milieu des acclamations des inconstants Génois. Le lendemain de son retour il signala sa haine & son crédit, en faisant rendre par le Sénat un décret dissimant & solennel contre toute la maison de Fiesque. La mémoire du Comte fut flétrie, il fut déclaré, ainsi que ses freres & tous ses adhérens, traître à la patrie & criminel de Leze-Majesté au premier Chef; son palais fut détruit & rasé jusqu'aux fondemens, tous les biens de sa maison furent confisqués; tous les Fiesques furent pros crits & bannis de la République jusqu'à la cinquieme génération. Le plus jeune de ses freres, Scipion, âgé seulement de dix ans, eut seul le bonheur d'échapper à cette proscription, & obtint avec peine la liberté de se retirer en France, où il trouva un azile honorable & fut par la suite le restaurateur de sa famille (b). La souche d'une nouvelle branche de la maison de Fiesque qui s'établit en France & entra au service de cette couronne (\*). Quant au malheureux Comte, il ne fera pas inutile d'observer le singulier des tin qu'il eut après sa mort: son corps, triste objet d'horreur & de pitié, demeura long-tems caché, ignoré & comme oublié dans l'endroit où il avoit péri; la politique sage & habile du Sénat ne voulut prendre aucune vengeance lâche & méprisable, ainsi qu'on l'eût fait en bien d'autres Etats sur ces restes inanimés; mais elle le laissa à dessein pendant quelque tems au fond de l'eau de peur qu'en l'en faisant tirer, la vue de ce corps ne rallumât l'ardeur des factieux, & la douleur de ceux qui avoient été affectionnés à son parti. Ce ne fut que bien long-tems après, quand tout fut calme & tranquille, qu'on le fit secrètement retirer de cet endroit, avec ordre de le précipiter bien avant en pleine mer, pour dérober en quelque façon ses coupables restes aux regards de la postérité & ensevelir avec lui dans un éternel oubli l'horreur de son entreprise (c).

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1555.

(c) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1547.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 123.

Jacob. Bonfadii Annal. Genuenf. Lib. IV. p. 1398.

(\*) On a vu par la suite un Comte de Fiesque Jean Louis Marie, arriere petit fils de Scipion qui fut long-tems dans la plus grande faveur auprès de Louis XIV. Ce fut à lui que ce Prince obligea les Génois (en 1684) de payer cent mille écus à compte des prétentions qu'il formoit à leur charge pour les biens qu'ils avoient confisqués & enlevés à sa maison.

La même année, comme si le destin de tout ce qui tenoit à la maison de Fiesque, eût été d'être ambitieux & de conspirer contre la liberté de Gênes. Jules Cibo, frere d'Eleonore (\*) Veuve du Comte de Fiesque, également mécontent d'André Doria & de l'Empereur, trama aussi un complot semblable à celui de son beau frere; mais il n'eut pas le tems de parvenir à sa maturité, il n'étoit probablement pas aussi bien conduit. Doria & le Gouverneur de Milan Ferdinand Gonzague, furent avertis de cette nouvelle conspiration. Ils en firent arrêter le chef, qui fut pris à Pontrémoli, conduit & décapité à Milan vers la fin de la même année. Ses complices furent aussi punis de mort à Gênes; au moyen de quoi cette République recouvra totalement sa tranquillité, qui ne fut plus troublée que par quelques orages passagers & bien moins dangereux pour elle que celui qu'on vient de voir prêt à éclater pour sa ruine. En avançant dans l'Histoire de Gênes, nous allons trouver maintenant des plaines plus riantes, plus satisfaisantes pour le lecteur, un ciel plus serein & moins orageux; nous allons voir moins de guerres civiles, moins de crimes domestiques, & la vertu, le patriotisme renaitre à l'ombre de la liberté ainsi que par le digne exemple d'André Doria, que ses périls rendirent encore plus cher à ses concitoyens.

SECT. IX.  
Histoire de  
Gênes;  
Conjura-  
tion de Fies-  
que 1546-  
1547.

1547.  
Conspira-  
tion de Ju-  
les Cibo  
échoué: il  
est puni de  
mort.

## SECTION X.

*Depuis 1547 jusqu'à la paix que Gênes conclut en 1631 avec le Duc de Savoye, Victor-Amédée I.*

ON s'est appesanti à dessein sur les premiers tems de cette histoire sur le détail des faits les plus obscurs & les plus reculés, de ceux qui étant moins connus & plus spécialement relatifs à l'histoire intérieure & particulière de Gênes, (la seule que nous écrivions & qui puisse véritablement servir à faire connoître cette République en exposant le tableau des Révolutions de son gouvernement & du génie de ses citoyens) n'ont eu qu'un rapport très-éloigné avec l'histoire contemporaine universelle. Notre but étoit de jeter quelque clarté & quelque intérêt sur une matiere naturellement fastidieuse par la similitude des événemens. Cette histoire va maintenant se lier plus étroitement avec celle des principaux états voisins & avec celle de l'Europe en général; elle sera moins fertile en révolutions particulières & remarquables. Cette République n'aura plus qu'une foible influence sur les affaires & ses intérêts particuliers disparaîtront presque pour faire place à des scènes plus importantes, où sa foiblesse relative ne lui permettra plus de jouer qu'un rôle subal-

(\*) De toutes les personnes qui appartenoient ou touchoient de près au Comte, cette vertueuse & aimable Dame fut la seule qui ne fut point enveloppée dans la proscription de sa famille & sur laquelle le poids de ses disgrâces ne retombât point. Elle quitta dans la suite le nom funeste qu'elle portoit & épousa en secondes nocés sous des auspices plus heureux, le fameux Capitaine Jean Louis Vitellini, Marquis de Cétona. Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 127.

terne & toujours passif. Nous glisserons donc plus rapidement sur tous les évènements récents & connus qui se trouvent rapportés dans toutes les histoires modernes des autres Etats, comme celles d'Italie, d'Espagne, de France, &c. auxquelles nous nous contentons de renvoyer en général. D'ailleurs toutes les guerres où Gênes se trouva malheureusement mêlée avec la France & d'autres puissances, sont amplement détaillées dans les différentes parties de cette histoire universelle. C'est pourquoi dans le désir d'éviter une répétition inutile nous nous bornerons simplement à en rapporter brièvement les principaux évènements, tels que les batailles, les prises de villes, les conquêtes, les traités de paix &c. en un mot ce qui sera particulièrement relatif à cette République, & absolument nécessaire pour la connoissance de son histoire, pour en former un corps complet jusqu'à nos jours. Dans les mêmes vues, quoique les différentes guerres que Gênes eut à soutenir contre les Corfès, alors ses sujets, depuis l'époque de la révolte de cette Isle en 1553, sur laquelle nous nous étendrons un peu plus que sur les autres, paroissent intéresser plus directement cette République, & faire une partie essentielle de son histoire, nous renverrons également, pour éviter un double emploi à l'histoire particulière de la Corse, qui suivra immédiatement celle-ci, & où le détail de ces guerres & soulèvemens se trouvera d'autant mieux placé qu'on doit regarder l'histoire de cette Isle comme la suite ou plutôt comme la seconde partie de celle que nous écrivons. Nous nous contenterons seulement de faire une légère mention des principaux faits pour marquer la connexion que les deux histoires ont ensemble, & l'endroit où l'une doit suppléer à ce qui manque à l'autre.

1547.

1548.

*Origine  
des dissensions entre  
les anciens  
& les nouveaux Nobles.*

Au moyen des arrangemens pris lors de la réforme de 1528, on n'y connoissoit plus la distinction de Nobles & de Populaires: ces deux factions ne subsistoient plus; mais l'esprit de faction subsistoit encore, & il seut bientôt faire la distinction funeste d'anciens & de nouveaux Nobles, laquelle excita entre eux de nouvelles dissensions. L'on s'aperçut bientôt qu'il n'y avoit que les noms de changés, & que la jalousie, l'ambition, la haine héréditaires dans ces deux corps de citoyens, faisoient manquer le but de la dernière réforme qui les avoit réunis en un seul. Dans le premier moment de l'enthousiasme produit par le recouvrement de la liberté, par un effet du prestige dont tous les yeux étoient alors fascinés, le Règlement de 1528 avoit été adopté avec transport par les deux partis. Depuis il avoit acquis la force de Sanction & aucun des deux n'en étoit absolument content, parce qu'il donna matière à quantité de dissensions & d'interprétations. Nous ne parlerons point ici de quelques troubles qui s'éleverent entre eux à ce sujet la première de ces deux années, parce qu'il sera fait mention plus tard de ces mêmes troubles, qui éclatèrent de nouveau & plus fortement en 1570 (lors que les Génois ne furent plus retenus par la présence & les conseils pacifiques de leur libérateur, André Doria mort en 1560), & qui dégénérèrent enfin en une guerre civile; ainsi nous y renvoyons le lecteur: il y trouvera toute l'histoire de ces différends amplement détaillée. Nous nous contenterons seulement de rapporter un nouveau Règlement qui fut fait en 1547 en faveur des anciens Nobles; piece absolument essentielle pour l'intelligence de ces mêmes différends, dont elle indique la cause & la naissance; & d'autant plus remarquable que ce Ré-

gtement fut la source des troubles de 1570. Douze Commissaires furent chargés de pourvoir aux moyens d'affermir la tranquillité publique & d'étouffer ces nouvelles querelles dès leur origine conjointement avec le Prince André Doria (l'Empereur l'avoit fait Prince de Melfe, titre au dessous de celui de citoyen que Doria portoit plus volontiers) qui voyoit avec peine qu'en rendant la liberté à sa patrie, ses soins avoient été infructueux pour lui rendre la paix intérieure & prévenir les dissensions domestiques qui naissoient à chaque pas de la jalousie & de l'ambition incurable de ses concitoyens. „ Après plusieurs „ conférences le Doge, les Procurateurs, les Gouverneurs, les Réformateurs & le Prince Doria, firent une loi que les séditieux nommerent *Garibet*, qui fut publiée en 1547. Elle portoit qu'au lieu que tous ceux du conseil des quatre cens étoient tirés au sort, & que les vingt-huit électeurs du Doge & des Gouverneurs étoient nommés par les cinq qui avoient été tirés au sort, & qu'ensuite cette nomination étoit confirmée par les suffrages du conseil des quatre cens, tirés du grand conseil, on en tireroit à l'avenir trois cens au sort, & qu'on éliroit les cent autres par suffrages; que de ce grand corps on en tireroit cent par bulletins, dont seroit composé le petit conseil, pour régler les affaires importantes & les plus pressées; & ainsi des cent ajoutés au grand conseil par suffrages, & des cent du petit conseil, on seroit deux Collèges en y ajoutant huit directeurs de la maison de St. Georges, cinq syndics & sept tirés des Magistrats extraordinaires, ce qui seroit encore le nombre de vingt Sénateurs. Il étoit aussi ordonné par la même loi, que le petit conseil, qui devoit être élu tous les ans de la manière dont on vient de l'expliquer, nommeroit les vingt huit qui devroient élire le Doge & les Gouverneurs; à la charge néanmoins qu'ils ne seroient pas perpétuels, mais que chacun y viendroit à son tour” (a). Ce Règlement, qui contenta tout le monde alors, dura jusqu'en 1574 où les nouveaux nobles le firent abroger avec l'aide du peuple.

Ces dissensions domestiques & tant de conspirations accumulées en peu d'années, suggérèrent à l'Empereur le dessein de prendre des précautions pour les prévenir & pour assurer la tranquillité de Gènes. Au moins fut-ce le prétexte dont-il se servit pour proposer à ces citoyens, à différentes reprises, de faire bâtir une citadelle dans un des fauxbourgs de leur ville, à ses fraix & dépens, où il entretiendroit garnison & pourroit tenir par là les factieux en respect. Les Génois sentirent bien à quoi ce Prince en vouloit venir, & que l'architecte d'une forteresse construite pour retenir les mutins, étoit le soi-disant protecteur. Cette proposition de sa part fut amplement discutée dans le conseil, & rejetée d'une voix Commune. Celui dans lequel les ministres de l'Empereur trouverent le plus d'opposition à ses projets, fut, contre leur attente, ce même Doria, son amiral qui s'étoit montré jusqu'alors si fidèlement attaché à ses intérêts, mais qui ne les connoissoit plus dès qu'il s'agissoit de ceux de sa patrie; soit par zèle ou amour pour l'état qu'il avoit délivré; soit par le désir orgueilleux & assez naturel de défendre, de maintenir son ouvrage. Doria fut inébranlable. Il fit représenter à l'Empereur, qu'au moyen des sages mesures qu'on alloit prendre pour prévenir les troubles intérieurs & pour con-

SECT. X.  
*Histoire de Gènes depuis 1547 jusqu'en 1631.*

Règlement appelé *Garibet*, rendu en faveur des anciens Nobles.

L'Empereur propose aux Génois de faire bâtir une citadelle chez eux.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. X. p. 398—399.

Sect. X. tenter les mécontents, il ne seroit pas nécessaire d'en venir à un pareil remède, que de faire bâtir une citadelle dans Gênes, dont le courage & l'union de ses citoyens devoient être la principale forteresse. En effet cette démarche de l'Empereur engagea les Génois à se hâter de prendre de nouveaux arrangements pour affermir leur tranquillité sans son secours & fut cause que ceux qui s'y trouvoient lésés ne firent pas autant de difficulté de s'y soumettre qu'ils en auroient fait en d'autres circonstances. C'est ensuite de cela qu'on fit le nouveau Règlement de 1547 que nous venons de rapporter. L'Empereur feignit de se rendre aux raisons de Doria, & fut obligé de renoncer à son entreprise, sauf à revenir une autrefois à la charge (a).

*Ils le refusent à l'obligation de Doria, qui s'y oppose fortement.*

*Ce service redoutable l'amour des Génois pour lui.*

*Philippe d'Autriche vient à Gênes émeute populaire.*

*Elle engage ce Prince à précipiter son départ.*

La conduite d'André Doria dans cette occasion, le nouveau service qu'il rendit à sa patrie en résistant avec tant de fermeté aux desirs d'un Prince auquel il devoit tout, service qui monroit son véritable attachement pour Gênes, augmenta encore pour lui l'amour reconnoissant de ses concitoyens qui virent toujours avec plaisir dans le restaurateur de leur liberté, un de ses plus zélés défenseurs. Doria qui pouvoit tout sur eux par l'ascendant qu'il s'y étoit acquis pour faire leur bonheur, leur rendit deux fois cet important service, les empêcha deux fois d'acquiescer aux propositions de l'Empereur; ce qu'ils auroient peut-être fait à sa considération & pour complaire à leur libérateur, s'il avoit voulu abuser de leur entière déference pour lui. Se souvenant toujours qu'il étoit citoyen Génois avant que d'être Amiral de Charles-Quint, il opposa dans toutes les occasions la plus vigoureuse résistance aux prétentions du maître qu'il servoit, dès quelles lui parurent porter atteinte aux droits & à la liberté du pays où il avoit reçu naissance. Il eut encore l'année d'après (1548) une autre occasion de se signaler à ce sujet. Philippe d'Autriche (depuis Roi d'Espagne sous le nom de Philippe II) fils aîné de l'Empereur, allant le joindre dans les Pays-Bas, débarqua à Gênes & s'y arrêta pendant quelques jours. Il y logea chez Doria. Les Génois s'empresserent de le recevoir avec les plus grandes marques de distinction quoique la suite nombreuse qu'il avoit avec lui fut capable de leur donner beaucoup d'inquiétudes. En conséquence sous prétexte de vouloir faire honneur à ce Prince & pourvoir à sa sûreté, ils prirent la précaution de renforcer leurs principaux postes, & de mettre des corps de garde à tous les coins de rues, pour prévenir toute surprise. Le Prince d'Espagne les délivra bientôt de leurs craintes & de sa présence. Une émeute populaire causée tant par l'antipathie secrète qui étoit entre les Espagnols & les Génois que par l'emprisonnement que les gardes du jeune Prince firent, par ses ordres, d'un-homme espagnol réfugié à Gênes pour crime, degouta Philippe, peu accoutumé à ces sortes de troubles & habitué au contraire à voir tout ramper devant lui, de séjourner plus long-tems parmi un peuple aussi remuant & aussi peu respectueux pour les demi-dieux de la terre: cette aventure engagea le Prince d'Espagne à précipiter son départ, & à chercher ailleurs des adorateurs plus tranquilles & plus soumis. Il continua aussitôt sa route pour les Pays-bas par l'Italie & l'Allemagne. Mais pour en venir au point principal dont nous voulons parler relativement aux projets de l'Empereur & à la ferme résistance de Doria, pendant le court séjour que Philippe

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II, Liv. IV. p. 82—83—129.

d'Autriche fit à Gènes, croyant que ses citoyens & Doria, chez qui il logeoit, n'oseroient lui résister en face, il voulut, par le conseil du Duc d'Albe, ou probablement plutôt par l'ordre de son pere, revenir à la charge au sujet des offres que l'Empereur son pere, leur avoit fait faire ci-devant inutilement, & les engager à consentir qu'il fit bâtir à ses dépens une citadelle dans un des fauxbourgs de Gènes sous prétexte de pourvoir à sa sûreté, de prévenir les complots & les soulèvemens, & de défendre leur ville contre toute surprise de la part des mécontents ou de leurs ennemis du dehors: les Génois virent bien encore une fois où tout cela tendoit. La présence du jeune Prince n'empêcha pas qu'ils ne persistassent fermement dans leur première réponse & qu'ils ne rejetassent tout d'une voix une proposition aussi odieuse (a). Doria eut la générosité & le courage de s'opposer plus fortement que personne à ce qu'on l'acceptât & de refuser de servir en aucune façon l'Empereur dans un pareil dessein, sans se mettre en peine d'encourir le ressentiment de ce Prince. Charles-Quint étoit généreux ou du moins grand politique il feignit de l'estimer d'avantage: d'ailleurs un homme tel que Doria lui étoit trop nécessaire pour qu'il voulut l'aliéner de lui pour un pareil sujet, il ne lui en témoigna jamais aucun mécontentement, non plus que son successeur au Royaume d'Espagne, le Roi Philippe II, qui lui conserva la place d'Amiral de ses flottes, ainsi qu'à son petit Neveu Jean André Doria. Le libérateur de Gènes eut la même année besoin de toute son autorité sur ses concitoyens pour appaiser leurs murmures & leur mécontentemens de ce que l'Empereur s'étoit emparé de Piombino & de l'île d'Ilva pour les céder au grand Duc de Toscane, quoiqu'ils eussent offert de payer trois millions pour cette principauté & eussent déjà acheté les droits de Jacques six d'Appiani son légitime maître, moyennant quatre cens mille livres qu'ils avoient payées à Marguerite Salviati sa mere & tutrice. Ces troubles s'appaisèrent parceque les Génois furent obligés de céder au plus fort (b).

Les mauvais succès de la conjuration du Comte de Fiesque n'avoit point découragé les partisans de la France, toutes ces fréquentes conspirations faites la plupart en sa faveur, depuis vingt-ans faisoient voir qu'elle avoit toujours quantité de créatures dans Gènes & qu'il y avoit beaucoup de citoyens mal intentionnés qui n'aspiroient qu'à y rétablir la domination étrangere. On découvrit encore en 1549. un complot de cette nature, que les fréquens voyages d'un cordelier François (nommé Clément) de Gènes à Marseille, firent évanescer. Il fut arrêté en Piémont, mis à la question & forcé par la douleur des tortures d'avouer qu'il étoit chargé d'une négociation secrète avec la cour de France; & que Jean Baptiste Fornari qui avoit été Doge en 1545 & 1546 étoit celui qui l'employoit. Fornari fut arrêté & tâcha de se disculper sous différens prétextes, du crime de trahison qu'on lui imputoit. Soit qu'il n'y eut pas de preuves assez fortes contre lui, au qu'il fut venu à bout de corrompre ses juges & de faire taire les loix, qui ne punissent trop souvent que l'in-

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Les Génois  
& Doria  
refusent  
avec la même  
fermeté  
de consentir  
aux desirs  
de Philippe.

1549.

Complot en  
faveur de la  
France dé-  
couvert &  
puni.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. (b) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Tom. II. Liv. X. p. 304-307. Liv. XI. Liv. II. Chap. VI. p. 317-318. p. 323. Liv. XII. p. 396-398.

Sæc. X. nocent ou l'indigent, il en fut quitte pour un bannissement perpétuel & pour perdre sa charge de Sénateur & son titre de Citoyen Génois (a).

*Histoire de Gènes de puis 1547 jusqu'en 1631.* La mort de François I. qui arriva peu de tems après, fit bientôt changer de face aux affaires de l'Europe & réveilla les anciennes alarmes des Génois. La guerre se ralluma en Italie entre Henri II; successeur de la couronne, des

*Jean Baptiste Fornari est banni à perpétuité.*

1551  
Et suiv.

*Mort de François I. Renouveau de la guerre entre Henri II son successeur & l'Empereur.*

*Entreprise du Marquis de Therme sur l'Isle de Corse.*

projets & de la haine de son pere pour Charles-Quint, & ce dernier Prince. Gènes auroit bien voulu demeurer neutre dans cette guerre, mais elle s'attendoit bien à en voir réjaillir les éclats sur elle; elle craignoit d'en devenir en partie le Théâtre & ne se vit délivrée de ses craintes pour elle-même, que pour voir tomber l'orage sur l'Isle de Corse. Le ressentiment du Roi de France, tous les sujets de plainte que les Génois avoient donnés à son pere, la partialité manifeste qu'ils faisoient voir en toutes occasions pour l'Empereur, son ennemi déclaré, inspirerent au nouveau Roi le désir de se venger d'eux. Le Marquis de Therme commandoit les troupes Françoises en Toscane. Le voisinage de la Corse, l'esprit inconstant & remuant de ses habitans, leurs mécontentemens contre les Génois, la facilité qu'il trouva à se ménager des intelligences parmi eux & à les rendre favorables à ses vues, lui suggérèrent le dessein de s'emparer de cette Isle & de la soumettre au Roi son maître; la meilleur vengeance qu'il put tirer des Génois. Ce projet eut l'agrément de sa cour & il eut ordre de le mettre à exécution. L'Isle en question étoit fort à la bienséance des François; ils étoient aimés & appelés à leur secours par ces insulaires, dont il sembloit que le destin fut d'obéir un jour aux loix de la France & de voir leur liberté opprimée par cette même puissance qui les défendit long-tems contre la tyrannie de leurs premiers maîtres. Le Marquis de Therme s'étoit formé un parti considérable dans l'Isle; quantité de principaux de la nation, irrités contre les Génois, étoient venus auprès de lui pour l'exciter à faire la conquête de leur patrie, & à la soustraire à la domination des Génois. Entr'autres on y voyoit le fameux Sampietro de la Basilica, Seigneur d'Omano, homme de basse naissance, mais grand Capitaine, celui qui joua le plus grand rôle dans cette révolution & qui y rendit les plus importants services à la France. De tout tems il étoit attaché aux intérêts de cette couronne, & par là même suspect aux Génois qui le regardoient de mauvais œil & avoient voulu plusieurs fois le perdre, de sorte qu'il étoit devenu leur ennemi juré (b).

1553. Nous glislerons rapidement sur cette expédition & sur la guerre de Corse renvoyant pour le surplus à l'Histoire particuliere de cette Isle. On fait qu'elle étoit alors entre les mains de la maison de St. Georges, à qui la République de Gènes en avoit donné la propriété, & en avoit confié la garde & la défense, ne s'en réservant que la souveraineté pure & simple. A la réserve de Bonifacio & Calvi sortereselles importantes que les administrateurs de cette maison avoient fait approvisionner, ils avoient négligé de faire fortifier les autres places de l'Isle & de pourvoir à sa défense. Au moyen de quoi la flotte combinée

(a) Jacob Bonfadii Annal. Genuens. Lib. V. p. 1409 & seq. Anecd. Gén. & Cortes ann. 1550. p. 177.

(b) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 474.

née des François & des Turcs (a) montée par deux mille cinq cens hommes de débarquement y aborda sans aucun obstacle & débarqua son monde à Bastia. Elle étoit commandée par le Marquis de Thermes, auteur de l'entreprise. Les troupes furent puissamment secondées & accrues par les partisans de la France dans l'Isle, qui vinrent se ranger en foule sous ses étendarts & firent soulever la plus grande partie de l'Isle. En peu de tems les confédérés s'emparèrent de Bastia, de Corte, de San Fiorenzo, de Porto-Vecchio, d'Ajacio & de Bonifacio; c'est-à-dire des principales places de la Corse. Elles furent emportées successivement sans beaucoup de résistance; les capitulations furent souvent mal observées, & l'on rapporte que les Corfès, attachés à la France & les Turcs commirent les plus grandes cruautés contre les Génois (b). Il ne restoit plus à ceux-ci de place importante que Calvi qui étoit vivement pressée & sur le point de subir le sort des autres. Un secours que les Génois vinrent à bout d'y introduire, & sur-tout l'arrivée d'André Doria qui vola à la défense de l'Isle avec une flotte considérable & près de douze mille hommes de bonnes troupes, firent bientôt changer de face aux affaires. Le zele de ce grand homme le fit passer par dessus son grand âge, pour se vouer entièrement jusqu'à son dernier jour, au service de sa patrie (c). On eut dit que son ascendant victorieux le suivoit par-tout, & qu'il étoit né pour être le défenseur, comme le libérateur des siens. Il fit d'abord lever le siège de Calvi, & reprit en peu de tems presque toutes les places dont les François s'étoient emparés. Tant qu'il resta dans l'Isle, ils eurent le dessous. Mais le danger de l'Italie menacée par une flotte formidable des Turcs obligea l'Empereur de le rappeler promptement à son secours; son départ livra encore une fois l'Isle au pouvoir des François & leur rendit la fortune de nouveau favorable (d). Les brouilleries seules de leurs Officiers & la mauvaise intelligence du Marquis de Thermes & de Sampietro interrompirent le cours de leurs succès & nuisirent aux progrès de leurs armes. Sampietro fut obligé de quitter l'Isle & la quitta même très-mécontent de la France, qui en donna le gouvernement à Jourdain des Ursins, par préférence à lui; de sorte qu'il se feroit raccommo- dé avec les Génois, s'il avoit pu le faire sans danger & se fier à la parole d'ennemi qu'il avoit tant outragés. Depuis ce tems les affaires des François allerent presque toujours en décadence & ils n'agirent plus que foiblement en Corse: leur humeur ne pouvant compatir avec celle de ces insulaires, que leur inconstance naturelle fit de nouveau pencher pour les Génois. Ceux-ci firent encore leurs ennemis à deux différentes reprises de lever le siège de Calvi. Après une alternative continue de bons & de mauvais succès de part & d'autre, il se fit une trêve en 1556 entre l'Empereur & la France; dans laquelle, l'Isle de Corse n'ayant point été comprise, la guerre y continua encore pendant près de trois ans, mais toujours de plus en plus foiblement; jusqu'à ce qu'enfin les-deux puissances ayant signé la paix à Château-

Sect. X.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

André Do-  
ria est en-  
voyé en Cor-  
se avec une  
flotte.

Ses avant-  
ages sur les  
François.

Il est rap-  
pellé par  
l'Empereur  
pour defen-  
dre les côtes  
d'Italie  
contre les  
Turcs.

Brouilleries  
entre le  
Marquis de  
Thermes  
& Sampie-  
tro: ce der-  
nier part de  
l'Isle. Al-  
ternative de  
succès entre  
les deux  
partis.

(a) Henri II avoit fait une ligue contre l'Empereur avec Soliman II. Empereur des Turcs. Voyez Anecd. Gén. & Corfès ann. 1551-1553. p. 178-181 & suiv.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II.

Liv. IV. p. 134-135-139 & suiv.

(c) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1554. p. 186-187 & suiv.

(d) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv.

II. Chap. VI. p. 475.

SECT. X. *Histoire de Gênes depuis 1547 jusqu'en 1631.* Cambresis le 2 d'Avril 1559, les François convinrent par ce traité de rendre la Corse aux Génois. Ils l'évacuerent en effet peu de tems après, au grand regret des habitans de cette Isle qui craignoient de se voir exposés sans défense au ressentiment de leurs anciens maîtres. Ils en furent cependant traités avec douceur & tout leur fut pardonné; André Doria ayant persuadé à ses concitoyens que c'étoit le seul moyen de gagner le cœur de ces insulaires, & d'en faire des sujets fidelles (a). Peu de tems après la pacification de l'Isle, la maison de St. Georges ne se sentant pas en état de pourvoir à sa défense, la rendit à la République qui en reprit possession (b).

*Les François évacuent la Corse.*

*Amnistie accordée aux Corfès.*

*La maison de St. Georges rend la Corse à la République.*

*Mort d'André Doria: son éloge.*

La mort d'André Doria, libérateur de Gênes est un événement trop important dans ses Annales, pour qu'on n'en fasse point mention: il mourut en 1560 comblé d'honneurs & rassasié de gloire & d'années; il étoit âgé de quatre-vingt treize ans. Les regrets de ses concitoyens firent l'éloge de cet homme réellement grand, puisqu'il n'abusa jamais de son pouvoir ni du droit que ses services lui avoient acquis sur eux, ne s'en servant au contraire que pour leur gloire & leur bonheur. Il ne laissa douter qu'un moment s'il avoit été bon citoyen; & depuis il le fut constamment toute sa vie, & mérita d'être mis au rang des défenseurs & des héros de cette République. La barbarie avec laquelle il traita Ottobon de Fiesque (c) est la seule tache qu'il ait faite à sa gloire. Il porta sa famille au plus haut degré de gloire & de puissance; Outre la principauté de Melfe l'Empereur en récompense de ses services, lui avoit donné le collier de la toison d'or, & la survivance de sa charge d'Amiral des flottes d'Espagne pour Jean André Doria (fils de Jeannetin tué dans la Conjuración des Fiesques) qu'il fit son héritier universel. Il lui laissa aussi le Duché de Turcis dont il avoit fait l'acquisition dans le Royaume de Naples. Doria étoit si désintéressé que dès son vivant il avoit cédé à son jeune parent la principauté de Melfe, comme si ce grand homme eut dédaigné les bienfaits d'un monarque.

1561.

1564

*& suiv.*

*Nouveaux troubles excités en Corse par Sampietro.*

*La France refuse de lui fournir aucun secours.*

L'évacuation de la Corse par les François ne rendit qu'une tranquillité momentanée à cette Isle. Il y restoit encore quelques semences de révolte & de troubles, que Sampietro, ce dangereux ennemi des Génois vint à bout de faire germer quelque raison qu'il eût de se plaindre de la conduite des François à son égard, quoiqu'il ne pût leur pardonner de ne lui avoir pas donné dans la dernière guerre, le gouvernement de cette Isle qu'il croyoit avoir mérité par ses services, il les haïssoit encore moins que les Génois. Son oisiveté lui pesoit & il voyoit avec chagrin une paix qui lui ôtoit les occasions de signaler en même tems sa valeur & son ressentiment. Toujours plein du projet d'ôter la Corse aux Génois, il porta ses desirs de vengeance dans différentes contrées de l'Europe & chercha à y faire entrer plusieurs grandes puissances & sur-tout la France, qui, fidelle à ses engagements avec l'Empereur voulant observer inviolablement le dernier traité, refusa d'appuyer en aucune façon les Corfès. On se contenta de fournir secrètement quelques sommes d'argent à Sampietro, qui voyant qu'il n'avoit rien à espérer davantage de ce côté

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. L. IV. p. 156 & suiv.  
Tom. II. Liv. XI. p. 314—332. (c) Voyez ci-devant Section IX.

(b) Idem ibid. Hist. des Révol. de Gênes

forma le projet hardi d'exciter lui seul un soulèvement en Corse, & de soustraire cette Isle à la domination de la République de Gènes. Le mécontentement que ses compatriotes avoient de ce que les Génois avoient fait démolir leurs forts & leur avoient ôté leurs armes à feu, les intelligences qu'il avoit dans l'Isle lui persuaderent qu'il n'avoit qu'à s'y présenter pour réussir. En conséquence il partit de Marseille avec une poignée d'aventuriers, tant Corfès que François & débarqua sans obstacle en Corse (a). Il commença par s'emparer du fort d'Isria, & fut joint par quantité de ses partisans. Christophe Fornari commandoit alors dans l'Isle au nom de la République. Il mit la tête de Sampietro à prix. Cet homme ambitieux ne s'en mit point en peine & ne songea qu'à suivre le cours de ses entreprises qui furent long-tems suivies d'un constant succès. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ses avantages. Il fit soulever la plus grande partie de l'Isle. Sans argent, sans ressources du côté de la France qui refusa toujours d'appuyer ses desseins; sans troupes réglées, ayant d'ailleurs peu sujet de compter sur l'attachement de la plupart de ses partisans, que son orgueil & sa cruauté revoltoient, Sampietro tint cependant tête pendant quelques années à tous les généraux que la République envoya dans l'Isle, battit souvent leurs troupes ou les empêcha d'oser tenir la campagne contre lui & de profiter de la supériorité de leurs forces. Il avoit tant d'acharnement contre les Génois & tant d'ascendant sur ses compatriotes qu'il auroit fait durer cette guerre encore long-tems, si sa mort n'eut enfin délivré Gènes de cet ennemi redoutable. Il tomba en 1567 dans une embuscade où il fut tué par les d'Ornano (\*) ses beaux-freres qui vengerent ainsi la mort de leur sœur, la belle Vanina d'Ornano, d'une des plus illustres maisons de la Corse que Sampietro avoit épousée & avoit fait mourir lui-même de ses propres mains à Marseille, dans un transport de jalousie atroce (b). Alphonse son fils (qu'il avoit eu d'elle) suivit aussi son pere dans cette embuscade; mais Sampietro s'étant aperçu qu'il étoit perdu cria à son fils de se sauver, ce qu'il fit heureusement. La mort de Sampietro rendit la paix à la Corse: à la vérité son fils osa, quoi qu'agé seulement de dix sept ans, recueillir les débris du parti de son pere, se mettre à sa tête, & entreprendre d'exécuter tous ses projets, d'arracher la Corse des mains des Génois; mais sa fortune ne répondit point à son courage. Il lutta long-tems contre toutes les forces de Gènes mais sans aucun succès. Se voyant enfin trop foible pour soutenir son entreprise, & sans aucun espoir de secours de la part de la France, il prit le parti de se menager une porte honorable pour sortir de l'Isle &

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Sampietro  
débarque en  
Corse avec  
une poignée  
de Monde;  
& fait sou-  
lever une  
partie de  
l'Isle.

Sa mort: il  
tombe dans  
une embus-  
cade: son  
fils lui suc-  
cède dans le  
commande-  
ment des  
mécontents.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. VI. p. 475.  
Liv. IV. p. 157—163 & suiv. Introd. à (b) Hist. de Gènes par le Chev. de M.  
l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap. Tom. II. Liv. XI. p. 328-329-363 & suiv.

(\*) D'autres rapportent que Sampietro fut assassiné par Vitello, l'un de ses domestiques qui gagné par les d'Ornano l'attira dans cette embuscade & le tua par derrière d'un coup de fusil, recit qui paroîtroit assez vraisemblable, si ces historiens ne disoient pas que son fils y fut tué avec lui; ce qui est évidemment faux, ainsi qu'on peut le voir par ce qui est dit de lui ci-après. Au reste les Génois craignoient tant Sampietro, qu'ils firent des réjouissances extraordinaires au sujet de sa mort. Anecd. Gén. & Corfès ann. 1566. p. 199.

SECT. IX.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

1569.

Pacifica-  
tion de la  
Corse.

Troubles  
civils re-  
naissent à  
Gênes : dis-  
sentions en-  
tre les an-  
ciens & les  
nouveaux  
Nobles.

Origine de  
ces nou-  
veaux trou-  
bles.

Orgueil &  
jalousie des  
anciens  
Nobles.

de renoncer à ses desseins en faisant son accommodement avec Gênes, qui fut négocié par l'évêque de Sagone (a). Il fut convenu qu'Alphonse sortirait de l'Isle avec ses principaux partisans, sans être regardé comme rebelle banni ; mais avec promesse de n'y pas revenir avant un certain nombre d'années & en outre qu'on accorderoit un pardon général à tous ceux qui avoient trempé dans le dernier soulèvement (b). Il se retira en France, où il avoit de puissans amis ; le service de cette couronne, auquel il s'attacha, lui offroit une perspective plus brillante pour son ambition. Il devint par la suite maréchal de France. Son départ rendit absolument la paix à l'Isle, le Sénat y fit publier une amnistie générale en faveur des rebelles qui se soumirent ; au moyen de quoi tout y rentra dans l'ordre.

A ces troubles extérieurs succéderent des dissentions domestiques entre les anciens & les nouveaux Nobles, à l'ambition & aux jalousies desquels on croyoit vainement avoir suffisamment paré par le Règlement fait lors de la Réformation générale de la constitution de l'état en 1528, ainsi que par le Règlement de 1547. Ces nouveaux nuages s'élevèrent en 1566. pendant le dernier soulèvement de la Corse ou pour mieux dire leur origine remontoit ainsi qu'on l'a vu plus haut jusqu'à l'année 1547, les guerres étrangères, les soulèvemens de la Corse en avoient reculé quelque tems les funestes influences ; mais d'abord que les Génois n'eurent plus d'ennemis au dehors, leurs armes se tournèrent contre eux-mêmes.

Le Règlement de 1528 avoit eu pour but de bannir & extirper toute espèce de faction en confondant toutes les familles en un seul ordre de noblesse ; mais ce règlement sembloit avoir en quelque façon manqué son but, en ce qu'il n'empêchoit point qu'il ne restât toujours une distinction d'anciens Nobles, & de Nobles de nouvelle date dont la Noblesse ne remontoit pas au delà de cette Epoque. On fait que les distinctions sont toujours odieuses & toujours la source de quantité de querelles entre les hommes ; tant ils sont peu persuadés en général de la justice de l'inégalité des rangs & des conditions ! D'ailleurs les vues patriotiques d'André Doria & des Réformateurs n'avoient pu étouffer dans le cœur de leurs concitoyens les semences de haine, d'ambition, & de ruine des états ; Les anciens Nobles (inconvenient qu'on n'avoit pu éviter puisque les cœurs ne se conforment point) conservoient toujours un certain levain d'orgueil une certaine estime de leur ancienne & illustre extraction qui leur faisoit regarder les nouveaux Nobles avec une espèce de mépris qu'inspire ordinairement l'état accessoire appelé la Noblesse à ceux que le hasard y a fait maître. En outre les anciens Nobles étoient en bien plus petit nombre, que leurs adversaires, & voyoient avec autant de dépit que d'indignation que presque toutes les charges & les Magistratures passaient entre les mains de ces hommes nouveaux, qui étant plus nombreux, avoient conséquemment plus de voix qu'eux dans les élections & délibérations. Il n'en fallut donc pas davantage pour exciter leurs murmures. Dès l'année 1547 on fut obligé pour prévenir les suites de leurs mécontentemens, de déroger en

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1569. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. II. Liv. p. 203.

(b) Voyez Hist. de Corse ann. 1569. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. II. Liv. IV. p. 178—181.

leur faveur aux arrangemens de la réforme de 1528, d'y faire quelques changemens en ce qui concernoit l'ordre des élections, en un mot de faire un nouveau règlement à ce sujet, qui a été rapporté plus haut à la dite date. Les nouveaux Nobles n'ayant plus par là que la moindre part aux charges & aux dignités, murmurèrent à leur tour & se plaignirent qu'on eût fait des changemens à l'ancien Règlement, tous à l'avantage de leurs adversaires. Ceux-ci vouloient maintenir ces changemens, & les autres vouloient que tout fût remis sur l'ancien pied, prétendant s'en tenir uniquement au premier Règlement qui leur étoit plus favorable. Voilà quelle fut la cause & l'origine de ces nouvelles dissensions domestiques, aucun des deux partis ne vouloit se relâcher de ses prétentions, & comme l'esprit des Génois étoit singulièrement ardent & porté aux extrêmes, de simple contestation la chose dégénéra bientôt en une guerre civile des plus funestes.

Les nouveaux Nobles avoient encore quantité de nouveaux griefs & sujets de plainte qu'il seroit trop long de détailler ici ; un des principaux étoit le profond mépris que les anciens affectoient de témoigner pour eux en toutes rencontres. D'ailleurs ces nouveaux Nobles, agrégés malgré eux aux anciennes familles, se plaignoient amèrement d'une agrégation si contraire à leurs intérêts & à leur gloire (en quoi leurs plaintes n'étoient pas tout à fait fondées) vû, disoient-ils, qu'ils n'étoient plus comptés pour rien & qu'existant sous un nom emprunté, toutes les belles actions qu'ils pouvoient faire, ne servoient qu'à illustrer les familles auxquelles ils se trouvoient agrégés ; au moyen de quoi ils se trouvoient obligés de travailler à l'illustration d'étrangers, sans aucun avantage pour eux-mêmes. Les prétentions orgueilleuses & insultantes de l'ancienne noblesse les indignoient encore plus. Elle avoit eû le crédit d'obtenir du Sénat qui étoit attaché à ses intérêts, un décret portant défense à tous Notaires, sous des peines sévères, de spécifier dans les actes qu'ils passeroient aucun autre nom que celui de la famille noble à laquelle les contractans étoient agrégés ; ce qui sembloit annoncer ouvertement un dessein marqué d'ensevelir dans l'oubli le nom des familles agrégées. En outre ce décret portoit que les agrégés, ou nouveaux Nobles ne pourroient contracter aucune alliance entre eux, mais seulement avec les anciennes familles (a). Mais ce qui contribua le plus à attiser ce feu naissant, ce fut divers événemens, qu'il ne fera pas inutile de rapporter pour l'entière intelligence de ces différends, & des motifs qui animoient l'un & l'autre parti. Les persécutions que Jeannetin Lomellini Doge en 1571 & 1572 fit essuyer à Matthieu Sénaréga grand Chancelier & premier secrétaire de la République, homme fameux alors pour son mérite & par son éloquence & très considéré des nouveaux Nobles & des Populaires, servirent beaucoup à envenimer cette querelle. Pour se venger des disgrâces & des mortifications que son ennemi lui donnoit par un principe de jalousie, Sénaréga employa son crédit & son éloquence en faveur des nouveaux Nobles, & fit passer une loi, toute à leur avantage, portant que les principales dignités seroient distribuées en partie au fort & en partie à la pluralité des suffrages ; ce qui favorisoit beaucoup les

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Leurs  
plaintes :  
On fait un  
nouveau  
Règlement  
en leur fa-  
veur.

Les nou-  
veaux No-  
bles se plai-  
gnent à leur  
tour & de-  
mandent le  
rétablisse-  
ment de  
l'ancien  
Règlement.

Autres  
griefs des  
nouveaux  
Nobles.

Règlement  
en faveur  
des nou-  
veaux No-  
bles.

(a) Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. par le Chev. de M. Tom. II. Liv. XII.  
Liv. II. Chap. VI. p. 476. Hist. de Gènes p. 392-399-400-401 & suiv.

Sect. X. nouveaux Nobles, infiniment plus nombreux que les autres. L'on crut même avec beaucoup de fondement que Sénaréga avoit fait tous ses efforts pour animer les agrégés contre les anciens, & qu'il avoit beaucoup contribué à envénimer ces nouvelles dissensions. Un autre événement arrivé à peu près dans le même tems (en 1572) fortifia encore les agrégés dans leurs dispositions à l'égard de leurs adversaires (a). Balthasar Rotalé, agrégé à la famille des Palavicini, ayant été arrêté pour dettes en Espagne, demanda son élargissement en vertu d'une loi de ce Royaume, qui portoit que les Nobles ne pourroient être emprisonnés pour cause civile. Il demanda un certificat de Noblesse à Gênes que le Sénat lui fit passer & où il étoit porté que son père avoit été agrégé à la famille Palavicini, & avoit toujours vécu noblement. Quelques-uns des ennemis ou créanciers de Rotalé firent malicieusement insérer dans ce certificat, qu'il n'avoit été agrégé à cette famille noble qu'en 1528, lors de la dernière réforme; clause qui déplut beaucoup aux parens de Rotalé. Ils en firent grand bruit; & non contents d'en porter leurs plaintes au Sénat, ils en firent l'affaire commune de tous les agrégés ou nouveaux Nobles, qui s'y trouvant également offensés & intéressés, prirent fait & cause contre les anciens. Quand les esprits sont une fois aigris & indisposés, le moindre événement peut devenir une affaire capitale, sur-tout quand le ressentiment, l'orgueil & la jalousie s'en mêlent, c'est ce qui arriva dans cette querelle.

*Mathieu Sénaréga Grand-Chancelier anime les nouveaux Nobles contre les anciens.*

*Petits incidents qui enveniment encore la querelle.*

En outre quelques-uns des anciens Nobles qui n'évitoient aucune occasion d'irriter & de mortifier les nouveaux, profiterent d'un décret rendu par les Réformateurs de 1528, (portant que le surplus des revenus & profits de la maison de St. Georges (les rentes ou arrérages payés) seroit employé à doter de pauvres filles de l'ancienne Noblesse; & à entretenir des vieillards de ce corps, dont des revers auroient altéré ou renversé la fortune; avantage dont les agrégés étoient spécialement exclus;) pour faire dresser de nouveaux arbres généalogiques de leurs familles, où ils eurent bien soin de distinguer au de placer séparément les agrégés, comme des branches entées & n'ayant aucun rapport au tronc principal (b). Tant d'humiliations & d'outrages allumerent, comme on peut le croire, le ressentiment des nouveaux Nobles; tant de causes de mécontentement jointes ensemble, irritèrent tellement les esprits, qu'ils résolurent de ne plus garder de mesures, & que les choses dégénérèrent bientôt en un soulèvement général, après avoir traîné en cet état pendant plusieurs années qui furent encore assez paisibles.

1570.

1574

*Et suiv.*

*Le ressentiment des nouveaux Nobles éclate.*

Dès l'année 1570, immédiatement après la pacification de la Corse les nouveaux Nobles avoient commencé à tenir des assemblées dans la maison de Jacques Basa-Dona, qui étoit un des plus animés contre le Gouvernement, pour y délibérer sur les moyens d'abaisser la puissance des anciens Nobles & de rétablir toutes les choses sur l'ancien pied, c'est-à-dire comme elles avoient été réglées en 1528. Le nombre & la puissance de ceux qui composoient ces assemblées factieuses, empêcherent le Sénat d'oser sévir contre eux, & enhardirent leur audace. Mais ce ne fut qu'en 1574 qu'elle éclata enfin ouverte-

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1572. p. 203—205.

(b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. XII. p. 401—405.

ment & qu'ils donnerent carrière à leur ressentiment longtems retenu. Cette fatale année vit éclore une des plus dangereuses guerres civiles qui ait jamais déchiré le sein de cette République.

Les deux partis se procurerent respectivement différens appuis, tendans à envenimer encore davantage la querelle. Les anciens Nobles en trouverent dans le Roi d'Espagne & l'Empereur, intéressés par état & par politique à les soutenir, & à fomentier les troubles domestiques de Gènes. La nouvelle Noblesse se fit appuyer par le peuple, auquel elle tenoit d'avantage, & qui se crut intéressé à favoriser un corps dont les membres sortoient originairement du sien: ils sçurent lui persuader que c'étoit lui qu'on attaquoit en eux. Ils eurent l'adresse de le mettre dans leurs intérêts, en l'aigrissant contre le Sénat, qui avoit refusé d'agréger à la Noblesse plusieurs Citadins qui croyoient avoir mérité cette faveur par leurs services. Il n'en fallut pas d'avantage pour irriter le peuple & pour l'unir étroitement d'intérêt avec les nouveaux Nobles; son appui étoit peut-être le plus solide & le plus efficace dans la circonstance, comme le plus proche & le plus décisif. Les agrégés ne manquèrent pas, pour redoubler encore plus son attachement pour eux, de lui donner quantité de soupçons contre leurs adversaires, & de lui insinuer même qu'ils en vouloient ouvertement à sa liberté. Ils lui persuaderent adroitement que leur zèle pour l'observation des loix, que la crainte que leurs ennemis avoient qu'ils ne garantissent le peuple de l'oppression, étoient l'unique source de leurs inimitiés, & qu'ils vouloient les abaisser, afin de pouvoir après l'écraser plus à leur aise. Le peuple est naturellement crédule, aussi facile à persuader qu'à irriter ou alarmer; & dans les premiers accès de sa fureur aveugle, il se laisse emporter plus loin souvent qu'on ne le voudroit & qu'il ne le voudroit lui-même. La ville étoit alors divisée en trois factions ou partis: celui des anciens Nobles, qui se faisoient appeller Nobles du portique de St. Luc; celui des nouveaux, désignés sous le nom de Nobles du portique de St. Pierre; & enfin celui des Citadins ou Populaires, non agrégés qui étoient liés d'intérêt avec les précédens contre les premiers (a). Sebastien Céroné & Barthelemi Montobi, deux hommes obscurs, mais factieux & entreprenans étoient à la tête de ce troisieme parti. Dans cette conjoncture critique ils le firent soulever par leurs intrigues & leurs discours séditions. Bientôt Gènes offrit ce tableau défolant qui a tant de fois frappé nos regards dans le récit de ses troubles civils. En peu de tems toutes les boutiques furent fermées, & toutes les rues barricadées, signal ordinaire des soulèvemens. Une étincelle alluma cet incendie, dont la contagion fut rapide. Le peuple prit les armes & se livra à quantité d'excès. Il porta même l'insolence jusqu'à entrer armé dans le Sénat, & à demander d'un ton de maître, qu'on abrogeât le dernier Règlement ou Garibet de 1547, & qu'on rétablît en son entier celui de 1528 (b). D'un autre côté les anciens Nobles, craignant pour eux firent entrer quelques troupes dans la ville pour leur sûreté. Tout sembloit annoncer le retour de la guerre civile; mais elle n'éclata point encore alors. Sénaréga employa vainement toute son éloquence pour appaiser des troubles qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'il avoit ex-

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Les anciens  
Nobles se  
procurerent  
l'appui de  
l'Espagne  
& de l'Em-  
pereur.

Les Nou-  
veaux met-  
tent le peu-  
ple dans  
leurs inté-  
rêts & l'a-  
niment con-  
tre leurs ad-  
versaires.

Le peuple  
se souleve  
& prend les  
armes.

Les Nobles  
font entrer  
des troupes  
dans la vil-  
le: le Mi-  
nistre d'Es-  
pagne fait  
consentir les  
deux partis  
à une trêve  
d'un mois.

(a) Anecd. Gén. & Corfes ann. 1572. p. 205.

(b) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. V. p. 182—185.

*SECT. X.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.*

*Le peuple  
oblige le  
Sénat de  
faire tout  
ce que de-  
mandoient  
les nou-  
veaux No-  
bles.*

*La plupart  
des anciens  
Nobles sor-  
tent de Gê-  
nes & se  
retirent sur  
les terres du  
Roi d'Es-  
pagne qui  
les favorise.*

*Alarmes  
des Princes  
d'Italie: ils  
s'empres-  
sent de pa-  
cifier ces  
différends.*

*Le peuple  
& les nou-  
veaux No-  
bles refusent  
l'arbitrage  
du Pape &  
de l'Espa-  
gne. On se  
prépare de  
part &  
d'autre à la  
guerre.*

cités ou au moins fomentés. Jean Idiáquez que le Roi d'Espagne (Philippe II) avoit envoyé quelques années auparavant à Gênes, en qualité de son ministre pour pacifier ces différends & qui avoit fait jusqu'alors quantité de tentatives infructueuses à cet effet, parvint enfin, par ses pressantes exhortations, à faire consentir les deux partis à une treve d'un mois. Il fut convenu qu'ils mettroient aussitôt bas les armes; mais aussitôt que les Nobles eurent congédié les troupes étrangères qu'ils avoient fait venir dans la ville, le peuple se souleva avec plus de fureur qu'auparavant, s'empara des portes & des batteries, pointa le canon contre le palais, & obligea enfin le Sénat à donner aux nouveaux Nobles toute la satisfaction qu'ils désiroient, à leur accorder le rétablissement du Règlement de 1528 & l'abrogation de celui de 1547; & en outre une amnistie générale pour tous ceux qui avoient pris les armes, une diminution sur les impôts, & l'agrégation de trois cens Plébéiens au corps de la Noblesse, chose que les nouveaux Nobles appuyerent de tout leur pouvoir parce qu'elle fortifioit & accroissoit encore considérablement leur parti.

Quelques-uns des anciens Nobles s'obstinèrent dans leurs prétentions, & ne voulurent pas signer le Sénatus-consulte qui fut dressé à ce sujet, se réservant de protester en tems & lieu contre tout ce qui auroit été fait. Ne se croyant pas en sûreté dans Gênes, où ils voyoient que le peuple étoit entièrement livré aux intérêts de leurs adversaires, la plupart d'entr'eux sortirent de la ville, se proposant bien de chercher au dehors le moyen d'y rentrer les armes à la main. Ils se retirèrent les uns à Final & les autres en d'autres places de la domination du Roi d'Espagne. Ils étoient d'autant plus entêtés à soutenir leurs droits prétendus, que ce Prince les favorisoit ouvertement & leur promettoit de les appuyer de toutes ses forces. En attendant il leur permit de faire des levées dans ses Etats. D'un autre côté les nouveaux Nobles qui composoient presque tout le Sénat par l'absence des précédens, après avoir sommé leurs adversaires, à son de trompe, de comparoître donnerent & prirent toutes les précautions nécessaires pour se mettre en état de soutenir la guerre qui paroissoit inévitable.

Tous ces préparatifs, qui sembloient menacer l'Italie d'un plus grand embrasement, effrayèrent tous les Etats voisins à peine refaits des pertes & des dommages qu'ils avoient soufferts de tant de guerres consécutives, dont ces malheureuses provinces avoient été pendant près de 70 ans, le continuel théâtre. Leurs Princes s'empresèrent de prévenir le mal dès son principe & d'éviter des dissensions si funestes à leur repos. Le Pape (Grégoire XIII) se montra des plus ardents à les calmer. Il envoya le Cardinal Maroné en qualité de son légat à Gênes. Quoique le Pontife de Rome parut se déclarer en faveur des nouveaux Nobles, les anciens envoyèrent deux députés, pour notifier qu'ils étoient sincèrement intentionnés de s'en rapporter touchant leurs différends à la décision du Légat & du Ministre d'Espagne, conjointement ou séparément. Le peuple animé par les nouveaux Nobles, maltraita ces députés, de sorte qu'ils furent obligés de se retirer, & que toute voie de conciliation paroissant interdite, on ne songea plus qu'à en venir aux armes. Ainsi les nouveaux Nobles & le peuple refusèrent l'arbitrage du Pape & de l'Espagne. Les anciens, les excluans sur-tout, irrités de tant d'outrages accumulés, prirent la résolution de s'en venger & d'employer les secours qu'on leur

leur offroit, ne songeant point que c'étoit contre leur malheureuse patrie (a).

Si Philippe II. qui se promettoit tout sans doute de ces dissensions domestiques de Gènes, pour l'exécution de ses projets sur sa liberté, flattoit le ressentiment des anciens Nobles de l'espoir d'un puissant secours, les raisons d'intérêt de politique & de rivalité procurèrent à leurs adversaires un appui inattendu & non moins en état de les servir efficacement, l'Espagne étant pour les uns, il étoit naturel que la France se déclarât pour les autres, Henri III. envoya à Gènes Marin de Bizague & Galéas Frégose pour assurer les nouveaux Nobles de toute sa protection (b). Il y avoit alors en Italie entre la France & l'Espagne à peu près la même rivalité de puissance, qui est aujourd'hui sur la mer entre l'Angleterre & la première de ces deux puissances. Cette démarche de sa part rendit encore le Roi d'Espagne plus ardent à soutenir le parti des exulants; il eut soin de faire filer des troupes, par ses Etats d'Italie, sur les frontières de Gènes pour être prêtes à y entrer & à agir au moindre événement. D'un autre côté le Roi de France fit déclarer authentiquement par ses envoyés, qu'il défendrait & protégerait la liberté des Génois contre toute puissance étrangère qui voudrait y attenter. A la vue du péril qui les menaçoit, les Princes d'Italie armoient à la hâte, & pourvoyoient du mieux possible à la sûreté de leurs Etats. Tout étoit en alarmes. La querelle devenoit de plus en plus envenimée & l'embarquement de plus en plus général.

Autre incident: l'Empereur Maximilien II. (Successeur de Ferdinand) voulut aussi intervenir dans cette affaire, comme Successeur de Charles-Quint, sous la protection desquels les Génois s'étoient mis. Ceux-ci qui craignoient toujours les anciennes prétentions de l'Empire, dont ils ne cherchoient qu'à décliner en tout le tribunal, furent alarmés en voyant venir à Gènes des Commissaires impériaux, chargés de prendre connoissance de ces troubles & de les apaiser; d'autant que ces Commissaires, titre qui leur donnoit de l'ombrage, se plaignirent hautement au nom de leur maître de ce que les Génois ne s'étoient pas adressés à lui directement pour juger leurs différends. Cependant ils furent rassurés par la déclaration que l'Empereur leur fit faire, qu'il ne prétendoit attenter en rien à leurs droits & à leur liberté; au reste ils vinrent aisément à bout de se justifier envers ce Prince, de ce qu'ils s'étoient adressés à d'autres qu'à lui pour terminer leurs différends à l'amiable, sur ce qu'il n'avoit point alors de Ministre à Gènes. Cependant ils se trouvoient dans un grand embarras: il falloit qu'ils tâchassent de ménager séparément chacune de ces puissances qui s'ingéroient, sans leur aveu, dans leurs dissensions intestines, sous prétexte de les terminer, & peut-être au fond pour avoir un pied dans Gènes. Cette République étoit l'objet de leur commune convoitise; & ce qui seul pouvoit la sauver, c'est que toutes étoient trop jalouses l'une de l'autre, pour souffrir que l'une d'entre elles s'en emparât. Tous ceux qui vouloient se mêler de leurs affaires, sous prétexte de secourir l'un ou l'autre parti, pour mieux les écraser tous les deux, avoient également à craindre

Sect. X.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Le Roi de  
France offre  
son appui  
aux  
nouveaux  
Nobles.

Le Roi  
d'Espagne  
fait filer des  
troupes sur  
les frontiè-  
res de Gê-  
nes.

L'Empereur  
Maximilien pré-  
tend concilier les  
Génois & con-  
noître de  
leurs diffé-  
rends.

Inquiétudes  
des Génois  
au sujet de  
leurs dis-  
sensions, &  
des puissances  
médiatrices.  
Politique  
intéressée  
de toutes  
ces Puissances.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M.  
Tom. II. Liv. XII. p. 431 & suiv.

(b) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II.  
Liv. V. p. 191 & suiv.

Sect. X. leurs ennemis & leurs alliés; tout devoit leur être suspect de leur part, (\*)  
 Histoire de car toutes ces puissances n'avoient que leurs intérêts en vue, & Gènes n'étoit  
 Gènes de- pour les uns que l'accessoire, tandis que pour les autres elle étoit le principal  
 puis 1547 but de leurs démarches. Elle s'étoit déjà vue dans le péril le plus éminent,  
 jusqu'en de la part de l'Espagne, la plus redoutable de toutes pour elle à cause de la  
 1631. proximité de ses États, qui la mettoit à même de tout entreprendre contre sa  
 liberté. Soit connivence avec les exulants qui, dans leur ressentiment, n'au-  
 roient peut-être pas été fâchés de se venger de leur patrie en la soumettant à  
 Philippe; soit que ce Prince ambitieux en feignant de vouloir les y faire ren-  
 trer eût ses desseins particuliers & ne travaillât secrètement que pour lui-mê-  
 me, D. Juan d'Autriche Amiral de ses flottes sur la méditerranée eut ordre en  
 1574 de faire une tentative sur Gènes qui quoique infructueuse fit frémir ses  
 citoyens clairvoyants, sur le danger qu'ils avoient couru, & auquel ils se féli-  
 citerent d'avoir si heureusement échappé. D. Juan s'approcha de Gènes avec

*Entreprise* ses galeres, & voulut entrer dans le port, comme ami; mais le Sénat para ha-  
*infructueu-* bilement le coup, & lui envoya offrir des rafraichissemens, en le priant avec  
*se de D.* beaucoup de civilité de n'entrer qu'avec quatre galeres, de peur de faire om-  
*Juan* brage à la ville. D. Juan conçut beaucoup de dépit de voir que son entrepri-  
*d'Autriche* se étoit manquée & se retira très-mécontent, il eût soin de jeter un voile épais  
*sur Gènes.* sur le motif de cette expédition; l'événement seul l'auroit découvert; jusques-  
 là il fut permis aux Génois de douter des intentions du Roi d'Espagne à leur  
 égard. Cette aventure les engagea à se tenir sur leurs gardes & à se bien mu-  
 nir contre toute surprise (a).

*Les anciens* Cependant tout se dispoit de plus en plus à la guerre entre les deux fac-  
*Nobles font* tions; les anciens Nobles qui s'étoient retirés à Final, place alors occupée  
*des prépa-* par les troupes Espagnoles y faisoient toutes sortes de préparatifs pour obtenir  
*ratifs de* satisfaction par la voie des armes; ils y tenoient de fréquentes assemblées pour  
*guerre.* délibérer sur les moyens de forcer leurs ennemis à recevoir la loi qu'ils vou-  
 loient leur imposer. En attendant ils publièrent des manifestes où ils établis-  
 soient de toutes leurs forces la justice de leurs prétentions & sommoient tous  
 ceux de leur corps qui étoient encore à Gènes de venir se joindre à eux pour  
 les seconder. Leurs adversaires non moins animés contre eux confisquèrent  
 leurs biens pour servir aux fraix de la guerre qu'ils prévoyent être dans le

*Vains ef-* cas de soutenir contre eux. Pendant ce tems là les ministres de l'Empereur,  
*forts des* du Roi d'Espagne & du Pape employoient inutilement tous leurs soins pour  
*médiateurs* concilier les deux partis. Les nouveaux Nobles toujours conseillés par SENA-  
*pour concii-* réga étoient les plus difficiles à gagner: ils persisterent toujours opiniâtrément  
*liant les deux* à ne pas vouloir s'en rapporter sur leurs différends à l'arbitrage des trois puis-  
*parties.* sances ci-dessus mentionnées, tandis que les anciens Nobles firent notifier qu'ils  
 étoient parfaitement résolus de s'y soumettre; ou pour mieux dire, les nou-  
 veaux Nobles consentirent aussi à s'y soumettre, mais avec tant de restrictions,

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. V. p. 189 & suiv. Hist. de Gènes par  
 le Chev. de M. Tom. II. Liv. XII. pag. 436 & suiv.

(\*) *Timeo Danaos & dona ferentes.*

qu'elles étoient plus capables d'offenser les ministres de ces Puissances qu'un refus formel. Cette espece de déférence de la part des premiers rendoit leur cause beaucoup meilleure au moins en apparence ; mais le fait étoit que leurs antagonistes, meilleurs citoyens qu'eux, se méfioient des intentions de ces Puissances médiatrices (sur-tout des deux premières) dont tout jusqu'à la médiation étoit redoutable pour la liberté de Gènes. Il étoit dangereux pour elle de les laisser s'ingérer dans ses affaires.

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Ce n'étoit point sans raison. Philippe II. avoit déjà fait ainsi qu'on l'a vû plus haut une tentative pour s'emparer de Gènes, sous ombre d'y vouloir faire rentrer les anciens Nobles. Il voulut encore tenter en 1575 de profiter de la circonstance & des dissensions domestiques des Génois pour les opprimer. D. Carlos Borgia Duc de Gandie se rendit cette année à Gènes pour cet effet, chargé des ordres secrets de ce Prince, qui étoient, disoit-il, de mettre la dernière main à sa pacification. Il y venoit dans bien d'autres intentions (a). Le Duc d'Albe ce digne ministre d'un Prince tyran, qui ne croyoit mieux pouvoir faire sa cour à son maître qu'en lui cherchant de nouveaux esclaves, s'étoit assez clairement ouvert à ce sujet en présence des députés des anciens Nobles à la Cour de Madrid, en leur faisant sentir que le seul moyen de rendre les Génois souples & tranquilles étoit de faire bâtir une citadelle dans leur ville & d'y mettre une bonne garnison Espagnole, pour leur servir de frein. La réponse généreuse que firent ces députés, savoir que l'Héritier de Charles-Quint trouveroit à cet égard dans la République de Gènes la même résistance que son pere y avoit trouvée, lorsqu'il leur avoit fait une pareille proposition ; & que les dissensions de ses citoyens n'empêcheroient pas qu'ils ne se réunissent tous pour la défense de la liberté contre l'ennemi commun de leur patrie, imposa silence au Duc d'Albe, & l'étonna ; mais elle ne lui fit point changer de dessein. On regarda à la Cour de Madrid cette réponse ferme des députés Génois comme une vaine bravade de Républicains amoureux de leur liberté & l'on résolut toujours de tenter l'aventure. Le Duc de Gandie renoua la négociation commencée & tenta vainement d'amener les deux partis à un accommodement ; ou plutôt par l'ordre de sa cour, il ne chercha qu'à en enflammer encore le ressentiment des anciens Nobles, jusqu'à ce qu'enfin n'ayant plus d'espoir de servir son maître suivant ses vues, il travailla de bonne foi & efficacement à la pacification de Gènes.

Nouvelle  
tentative du  
Roi d'Es-  
pagne con-  
tre la liber-  
té de Gènes.  
Le Duc de  
Gandie se  
rend à Gé-  
nes dans ce  
dessein.

Les exulants n'avoient pas besoin d'être excités voyant que leurs adversaires ne vouloient point se soumettre à la décision des trois Puissances médiatrices, ils résolurent de recourir enfin aux armes & de commencer les hostilités contre leurs ennemis. Dans un grand conseil qu'ils tinrent à ce sujet à Final, Jean André Doria, l'un des plus ardens d'entre eux, fut nommé Capitaine-Général de la confédération avec la permission du Roi d'Espagne dont il étoit Amiral, & qui lui donna encore celle de se servir des galeres d'Espagne. Aussitôt ils contribuèrent tous avec empressement aux fraix de cette guerre qu'ils commencèrent enfin, après avoir ordonné de nouveau à leurs députés à Gènes de se prêter à toutes les voies d'accommodement qu'on pourroit leur

Les anciens  
Nobles se  
disposent  
à la guerre :  
Jean-André  
Doria  
est nommé  
Capitaine  
Général de  
la confédé-  
ration.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. V. p. 192 & suiv. Anecd. Gén. & Corfès ann. 1575. p. 206.

**SECT. X.** proposer & de représenter au Sénat que ce n'étoit qu'à regret & forcément qu'ils se portoit aux dernières extrémités pour obtenir la justice qu'on leur refusoit.

*Histoire de Gênes de puis 1547 jusqu'en 1631.*

*Partialité du Roi d'Espagne en leur faveur.*

*Les nouveaux Nobles implorèrent le secours de la France & de plusieurs Puissances.*

*Ils veulent se donner au Pape, qui est obligé de refuser ces offres.*

*Les anciens Nobles commencent les hostilités, progrès de leurs armes.*

Non content de leur permettre de prendre Doria pour leur chef & de se servir de ses galères, ce ne fut pas la seule marque de partialité décidée que le Roi d'Espagne leur donna. Il leur accorda encore indirectement quantité de secours d'hommes & de munitions, qui leur furent envoyés secrètement du Milanés. Leurs ennemis trouverent aussi quelques secours dans le Pape & le Grand Duc de Toscane, mais bien moins considérables. Aussi ne se sentant pas en état de résister aux forces de leurs adversaires, si puissamment étayées, ils s'adresserent d'abord aux autres puissances médiatrices; & principalement à la France qu'ils savoient disposée par principes de politique, d'intérêt & de haine pour l'Espagne & engagée d'ailleurs par ses protestations solennelles, à se déclarer pour eux, & à les appuyer. Ils se plainquirent hautement de la conduite partielle du Roi d'Espagne. Leurs cris ne furent pas infructueux & la France auroit sûrement pris fait & cause pour eux dans cette querelle, ainsi qu'on le verra plus bas, si la paix qui suivit peu de tems après, n'eût prévenu ses bonnes intentions & délivré heureusement les citoyens de Gênes de la nécessité d'avoir recours & obligations à des étrangers. Dans le même tems ils proposerent au Pape de se donner à lui, plutôt que de recevoir la loi de l'Espagne; offre qui flatta beaucoup sa Sainteté. Elle tint même d'abord un consistoire à ce sujet pour consulter les Cardinaux; mais elle fut forcée de renoncer à ce projet chimérique, les Cardinaux de la faction Espagnole lui ayant fait entendre clairement que l'Espagne n'y consenteroit jamais; ce qui détermina le Souverain Pontife à se contenter dans cette affaire de la qualité d'arbitre & de médiateur beaucoup plus convenable que toute autre au Successeur de S. Pierre, au Vicaire de J. C. sur la terre.

Cependant Jean-André Doria avoit ouvert la campagne par la prise de Porto-Venere, après avoir fait plusieurs vaines tentatives sur différentes autres places; dans le même tems l'armée de terre des anciens Nobles forte de plus de dix-mille hommes & commandée par le Marquis de Massa, s'empara successivement de Chiavari, Sestri, Novi, Ovada, Gavi & d'autres forteresses de moindre importance (a). On passera sous silence les événemens multipliés & peu importants de cette guerre, fort peu intéressante en elle-même & toujours bien triste, puisqu'elle se faisoit entre citoyens: que n'en peut-on effacer entièrement le souvenir des Annales de Gênes? La prise & le pillage de Campo fut le seul exploit des troupes des agrégés. Leurs alarmes augmentoient de jour en jour: ils se voyoient sans aucun espoir de secours. Gênes étoit sur le point de manquer de vivres, coupés par les ennemis: elle étoit à la veille d'un siège, que dis-je? d'un pillage, & d'un pillage par des citoyens. Jean Baptiste Spinola, Lieutenant de Doria, s'étant emparé de toutes les places des environs, avoit déjà pris la route de la Capitale avec ses troupes victorieuses & avides de butin. Elle étoit plongée dans la plus affreuse consternation.

Nous ne nous appesantirons pas sur le tableau déplorable du terrible état

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. XII.

où elle étoit alors réduite: ce ne fut qu'un moment de crise, qui heureusement ne dura pas long-tems. C'est dans ce moment même où Gènes se croyoit perdue, que les deux partis convinrent d'une suspension d'armes. Elle fut conclue & publiée par les soins pressés des ministres des puissances médiatrices, qui firent enfin consentir les factions respectives à passer un compromis, par lequel elles déclaroient s'en rapporter à leur arbitrage. Casal fut choisi pour le lieu des conférences. L'Empereur, le Roi d'Espagne & le Pape y envoyèrent leurs Ministres & les deux factions des députés: elles se donnerent réciproquement des otages pour sûreté de l'entier acquiescement avec lequel elles promettoient de s'en rapporter à la sentence des arbitres.

On fera peut-être curieux de savoir comment se fit cette prompte révolution dans les affaires de Gènes; ce fut le Roi d'Espagne qui l'opéra. Lorsque ce Prince eût perdu forcément de vue le projet d'asservir cette République, quand la jalousie des autres puissances lui eût fait sentir qu'il devoit y renoncer tout à fait & qu'elles ne consentiroient jamais qu'il accrût son domaine en Italie aux dépens d'un état qu'elles convoitoient toutes, il craignit que la guerre civile de Gènes ne vint à rallumer une guerre générale dont il n'avoit aucun profit à espérer & dont il avoit tout à redouter, par contre-coup, pour ses états voisins; & il crut devoir songer sérieusement à la prévenir & à mettre fin aux dissensions intestines des Nobles Génois. Pour cet effet il eut recours à un moyen que l'habile politique de son pere lui avoit dès long-tems préparé. Ce Prince ambitieux, qui auroit voulu mettre tout l'Univers dans ses fers, voyant qu'il n'en pouvoit donner à Gènes à cause de la généreuse résistance de ses citoyens, voulut au moins leur imposer une espece de joug indirect, qui les retint en quelque façon dans sa dépendance en dépit d'eux-mêmes & qui les obligeât de ménager sa puissance, de déférer en toutes occasions aux volontés de la Monarchie d'Espagne (a). Il connoissoit l'esprit des citoyens de Gènes, il savoit le foible d'un peuple aussi opulent: il le prit par l'intérêt. Il eut l'adresse d'obtenir des sommes considérables dont il leur payoit de gros intérêts, (depuis onze jusqu'à dix-huit pour cent) dans la ferme résolution de ne leur jamais rembourser leurs capitaux, jugeant que la crainte de les perdre en cas qu'ils lui donnassent ou à ses successeurs quelque sujet de mécontentement, étoit un meilleur frein pour retenir des hommes intéressés que toutes les citadelles & les garnisons du Monde. Le rusé Philippe digne fils de Charles-Quint ayant suivi le plan qu'il s'étoit tracé, avoit encore augmenté la somme de la créance des Génois. Dépendans par-là de l'Espagne, ils évitoient de lui déplaire ou de se brouiller avec elle dans la crainte de perdre leurs capitaux & les intérêts énormes qu'ils en retiroient. Philippe fit valoir ce puissant moyen; il les menaça de sa disgrâce, s'ils différoient plus long-tems à s'accommoder, & défendit en outre qu'on leur payât les arrerages qui leur étoient dûs, ce qui faisoit un objet considérable: car les anciens Nobles seuls en retiroient tous les ans un revenu de quinze millions (b). Tremblans pour leurs revenus les uns & les autres furent dociles & se prêterent à tout ce que ce Prince

*Sect. X.  
Histoire de  
Gènes; de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.*

*Alarmes de  
Gènes: ex-  
trémités où  
elle se trou-  
ve réduite.*

*Suspension  
d'armes en-  
tre les deux  
partis: ils  
s'en rappor-  
tent à l'ar-  
bitrage des  
puissances  
médiatri-  
ces.*

*Le Roi  
d'Espagne  
oblige les  
deux partis  
à faire la  
paix.*

*Politique  
artificieuse  
de Charles-  
Quint &  
de Philippe  
à l'égard  
des Génois.*

*Expédient  
auquel le  
Roi d'Espa-  
gne à re-  
cours pour  
obliger les  
Génois à se  
désarmer.*

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Révol. de Gènes Tom. II. Liv. V. p. 198  
Tom. II. Liv. X. p. 305. & suiv.

(b) Ibid. Liv. XII. p. 511. Hist. des

Sect. X.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

1576.  
Jugement  
définitif ou  
Règlement  
rendu par  
les Arbi-  
tres: sub-  
stance de ce  
Règlement.

Etablis-  
sement d'une  
Rote crimi-  
nelle & de  
plusieurs  
autres Tri-  
bunaux &  
Magistra-  
tures.

voulut, au fond pour leur bien même, puisqu'il ne pouvoit pas faire autrement.

Depuis ce moment le calme revint dans l'état de Gênes; on congédia de part & d'autre les troupes qu'on avoit levées, & l'on demeura tranquille en attendant l'issue des conférences de Casal. Enfin les ministres des trois puissances médiatrices & arbitres rendirent leur sentence ou plutôt un Règlement solennel qui eut depuis lors force de loi & qui sert encore aujourd'hui de base à la constitution du Gouvernement actuel de Gênes. Il portoit en substance, qu'il n'y auroit plus aucune distinction quelconque entre les agrégés & les anciens Nobles, qui ne seroient plus tous ensemble qu'un seul corps de noble; qu'il seroit permis aux uns & aux autres de faire & contracter telle alliance qu'ils jugeroient à propos entre eux; que les Nobles pourroient faire le commerce en gros sans déroger; qu'ils auroient seuls part à l'autorité suprême; mais que certaines charges seroient affectées aux Plébéiens, afin d'exciter leur émulation & leur zèle pour le service de l'état, dans la vue des honneurs & emplois auxquels ils pouvoient parvenir; & enfin que ceux d'entr'eux qui auroient rendu des services à la patrie, pourroient être agrégés au corps de la Noblesse (a). En décidant sur les différends des anciens & des nouveaux Nobles au sujet du Règlement de 1528 & de celui de 1547, dit Gariber, le nouveau Règlement, (divisé en 95 Chapitres, dont 24 concernant l'établissement & les fonctions de la Rote ou chambre criminelle, dont il sera parlé ci après, & les 71 qui précèdent regardent l'administration de l'état & la forme des élections) eut principalement pour but de prévenir, du mieux possible, les troubles, les dissensions, les brigues, les cabales & les jalousies ordinaires dans les élections. C'est pourquoi il établit certaines loix & formalités pour l'élection du Doge, ainsi que pour celle de tous les autres Magistrats, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On érigea un nouveau tribunal, sous le nom de Rote criminelle, composé de trois Magistrats ou juriconsultes étrangers, & chargé du jugement de toutes les affaires criminelles. On créa un Magistrat, appelé *Conservateur des loix*, chargé de veiller à l'exécution des anciennes loix, & d'empêcher qu'on n'en établit de nouvelles. On institua encore quantité d'autres magistratures moins importantes. Enfin on fit par ce même Règlement quantité d'établissements & de loix civiles & criminelles, tendantes toutes à affermir la tranquillité intérieure de la façon la plus solide: elles seroient trop longues à détailler ici, on en a rapporté les plus remarquables (b). On peut consulter à cet égard le *Traité particulier des nouvelles loix & constitutions de la République de Gênes*, écrit en Latin par Pierre Bizaro & qui se trouve dans le *Recueil des antiquités d'Italie* de Grævius Tom. I. Part. I. p. 1471 & suiv. Tout y est amplement détaillé & il donne la connoissance la plus parfaite du Gouvernement de cette République depuis cette époque. Les ministres plénipotentiaires qui dressèrent ce fameux code, furent l'Evêque d'Acqui pour l'Empereur; D. Carlos de Borgia Duc de Gandie, D. Juan d'Idiaquez pour le Roi d'Espagne & le Cardinal Maroné, Evêque d'Ostie au nom du Pape.

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1576. (b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. p. 207. Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. XII. p. 515—519. II. Liv. II. Chap. VI. p. 476 & suiv.

L'éloquent chancelier de la République de Gènes Sénaréga eut aussi beaucoup de part à ce Règlement & se fit beaucoup d'honneur dans cette occasion ; il retourna ensuite à Rome, où il avoit déjà été envoyé précédemment en qualité d'Envoyé de Gènes auprès du Souverain Pontife, pour le remercier des soins qu'il avoit pris pour mettre fin à ces différends. Le Pape qui en faisoit le plus grand cas, le reçut avec toute l'affection possible.

Cette pacification causa la plus vive allégresse à Gènes : les deux ordres se reconcilièrent de bonne foi : tous les différends furent oubliés, toutes les inimitiés cessèrent ; & depuis ce moment heureux cette République jouit d'une paix assez solide pendant l'espace de près de cinquante années que nous passerons sous silence, parce qu'elles ne contiennent rien de remarquable & que les Historiens aient cru digne de nous être transmis. Qu'un tel intervalle de tems aussi tranquillement écoulé, vuide de faits est bien plus admirable, bien plus précieux aux yeux du sage & bien plus honorable pour l'humanité que s'il étoit rempli par le récit de crimes, de malheurs, de troubles, de guerres civiles, de révolutions, d'expéditions, de conquêtes & de tant d'autres évènements semblables qu'on traite de grands, qui font époque, & qui ont presque toujours été si funestes aux peuples & aux états ! Leur gloire ou pour mieux dire leur célébrité vient souvent de leurs malheurs : Troye ne seroit pas tant connue si elle n'eût pas été détruite, si elle n'eût pas succombé sous les coups de ce cruel fléau qu'on nomme la guerre. Heureuse obscurité qui n'offre point des tableaux horribles au pinceau de l'historien !

On se contentera seulement de rapporter ici brièvement quelques faits isolés qui, quoique peu intéressans, ne doivent pourtant pas être oubliés, ayant une relation directe avec l'Histoire que nous écrivons. Dès l'année 1570 le Roi d'Espagne s'étoit emparé de Final & y avoit mis garnison ; c'est pourquoi les anciens Nobles s'y étoient retirés & y avoient trouvé un azile assuré lors des derniers troubles ; cependant ce Prince avoit laissé la souveraineté de ce petit état au Marquis de Caretto, à qui il appartenoit. Sa possession auroit occasionné de nouveaux troubles, si les Génois qui y prétendoient à plusieurs titres, eussent été en état de la disputer à de plus fortes parties, & de lutter contre des concurrents trop redoutables pour eux. La même année de la pacification de leurs troubles domestiques, ils eurent quelques difficultés avec le Marquis de Caretto, au sujet du Marquisat de Final qui étoit autrefois du domaine de leur République ; mais ces différends n'eurent point de suites, l'Empereur & le Roi d'Espagne ayant jugé à propos, (ainsi que dans la fable de l'huître & des plaideurs) de s'emparer de concert du petit état qui en étoit l'objet, sous prétexte d'accommoder cette affaire, de garder Final comme un dépôt & de le rendre à celle des deux parties à qui il seroit reconnu appartenir légitimement. En 1580, l'Empereur comme Seigneur Suzerain de ce Marquisat qu'il prétendoit un fief de l'Empire, fit un traité avec le Roi Catholique, par lequel la garde des places de ce Marquisat fut remise à ce dernier. En 1598 le Marquis de Caretto vieux & sans enfans, voulant vendre ses droits sur Final, les Génois s'offrirent pour les acheter ; mais ils furent prévenus par le Roi d'Espagne, à la bienséance duquel il étoit à cause de sa proximité du Duché de Milan & de la mer. Ce Prince désirant arrondir (c'est le terme de convenance des concurrents) ses états en Italie, négocia se-

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Foie que  
cette pacifi-  
cation causa  
à Gènes.

Les Génois  
ont des diffé-  
rends au  
sujet de Fi-  
nal : le Roi  
d'Espagne  
s'empare.

1580.

1598.

SECT. X. crettement avec le Marquis de Caretto & acheta ses droits & prétentions sur Final à l'insçu des Génois qui ne purent que se plaindre, faire de vaines protestations, & conserver toujours tacitement leurs prétentions sur cet état, qui avoit autrefois relevé immédiatement de leur République (a). Mais comment résister à la force? Quoiqu'ils prétendissent qu'il leur appartenoit légitimement, comme il leur convenoit mieux qu'à tout autre à cause qu'il est enclavé dans leur territoire, ayant enfin trouvé l'occasion d'en faire l'acquisition ils se déterminèrent, pour mettre fin à toutes disputes ultérieures à ce sujet à acheter leur propre bien à deniers comptans de l'Empereur Charles VI. qui le leur vendit en 1713. Ils crurent avoir réuni par là tous les droits quelconques sur cet état, s'être mis à l'abri de toutes tracasseries, & avoir acquis une possession irrévocable du Marquisat de Final. Mais ils se tromperent elle leur fut contestée quelque tems après; & Final fut le sujet on le prétexte d'une guerre très onéreuse pour Gênes ainsi que pour l'Italie qui en fut le théâtre, où cette République se trouva engagée malgré elle, lorsqu'il entra dans les arrangemens de l'Héritiere de Charles VI. de céder au Roi de Sardaigne par le Traité de Vorms de 1743, ses droits & prétentions sur ce même état, que l'Empereur son pere avoit vendu aux Génois, auxquels il appartenoit indépendamment de cette vente, guerre dont il sera parlé dans la XII & dernière Section de cette Histoire. Enfin ce Marquisat demeura à la République par le Traité de Paix d'Aix-la-Chapelle en 1748. Voilà comment Final est venu entre les mains des Génois, qui l'ont bien payé, en la possession desquels il est aujourd'hui, & il restera probablement jusqu'à ce qu'il prenne fantaisie à quelque grande puissance de former ou de faire revivre quelques vieilles prétentions sur ce petit état.

*Digression sur le Marquisat de Final & sur le façon dont il est venu aux Génois.*

*Le Doge de Gênes prend le titre de Sérénissime.*

*Etablissement de l'Inquisition à Gênes.*

Avant que d'aller plus loin il ne sera pas inutile de rapporter ici l'époque du titre de *Sérénissime* que prend le Doge de Gênes. En 1581 il demanda à l'Empereur & obtint de lui la permission de prendre ce titre, à l'exemple du Doge de Venise & des Ducs d'Italie: avec d'autant plus de raison que le Royaume de Corse appartenant à Gênes, ce titre sembloit appartenir de droit au chef de cette République, que l'on revêt en conséquence d'ornemens Royaux lors de son installation ou couronnement (b). La même année le Pape Grégoire XIII voulant établir l'inquisition à Gênes, trouva d'abord beaucoup de résistance de la part du Sénat, qui ne consentit enfin à l'établissement de ce Tribunal dangereux & terrible, qu'avec quantité de restrictions capables d'assurer la vie & la fortune des citoyens que ce Tribunal de sang a tant de fois foulés aux pieds en d'autres pays. On donna au Dominicain nommé pour remplir les fonctions d'inquisiteur à Gênes, (place dont son ordre semble être exclusivement en possession) deux Sénateurs pour assesseurs afin qu'ils eussent l'œil sur sa conduite & qu'ils l'empêchassent de rien entreprendre contre les droits & la liberté des citoyens & de l'humanité; (c) usage prudent & sage qui s'observe encore aujourd'hui à Gênes (d).

La

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. II. Liv. XI. p. 380—383. Liv. XII. p. 519—525.

(c) Anecd. Gén. & Corfes: ann. 1581. p. 207 & suiv.

(d) Voyages d'un François en Italie Tom. VIII. Art. Gênes p. 502.

(b) Voyez Section I. de cette Histoire.

La quantité de complots & de troubles qu'on y a vu éclorre furent cause qu'on y établit une autre espèce d'Inquisition, un tribunal plus terrible que le précédent, dont les membres furent nommés Inquisiteurs d'état. L'année 1625 est remarquable dans les Annales de Gènes par l'établissement de ce Tribunal redoutable, frein nécessaire pour retenir les citoyens factieux, réprimer la licence, veiller à la police intérieure & au maintien du bon ordre; (a) de même que dans un autre genre les cinq censeurs, sagement établis lors de la réforme de 1528, furent préposés pour servir de frein aux magistrats, éclairer leur conduite, les obliger de rendre compte de leur administration & les empêcher d'abuser de leur pouvoir momentané, en les faisant songer qu'ils n'en sont que les dépositaires, & qu'ils en rendront compte à leur nation qui le leur a confié! Le nombre des inquisiteurs d'état fut fixé à sept, on peut consulter sur ces Magistrats & sur leurs fonctions ce qui en a été dit plus haut Section I.

*SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.*

1625.

*Etablis-  
sement du  
Tribunal  
des Inquisi-  
teurs d'état.*

D'ailleurs Gènes jouit de la plus grande tranquillité, tant au dedans qu'au dehors, pendant l'espace de près de cinquante années; mais comme c'est ordinairement du sein du calme qu'on voit naître les orages, la dernière de ces années, cette République se vit tout à coup engagée dans une guerre aussi cruelle qu'inattendue pour un état qui, n'ayant aucun projet de conquête, aucune vue d'usurpation sur les états voisins, ne devoit naturellement pas soupçonner qu'on eût de pareilles vues sur son Domaine. Cette guerre qui, heureusement pour elle ne fut pas de longue durée, lui donna une secousse des plus violentes, & pensa la mettre à deux doigts de sa ruine. Cet orage éclata soudain sur elle en 1625. Les prétentions du Duc de Savoie sur le Marquisat de Zuccarello, vendue l'année d'aparavant aux Génois par l'Empereur Ferdinand II. fut la cause ou plutôt le prétexte apparent de cette guerre. Son véritable motif étoit le désir, que la France nourrissoit depuis long-tems, d'abaisser la puissance Autrichienne, ou pour mieux dire, Espagnole, en Italie. Gènes se trouvoit, comme on l'a vu, forcément obligée de cimenter cette odieuse puissance & de demeurer constamment attachée à ses intérêts & dans une dépendance absolue à son égard. Elle lui étoit de la plus grande utilité, tant par sa proximité du Duché de Milan, que par ses ports, sa marine, ses finances dont l'Espagne dispoit à son gré, ainsi que par les secours d'argent, d'hommes, de vivres & de munitions qu'elle pouvoit en tirer en cas de besoin.

*Guerre avec  
le Duc de  
Savoie au  
sujet du  
Marquisat  
de Zucca-  
rello.*

*Véritable  
motif de  
cette guer-  
re.*

Ainsi l'on regardoit comme essentiel d'oter cette ressource à l'Espagne & de commencer par s'emparer de Gènes; la conquête de cet état entroit dans le plan de l'abaissement de la puissance Espagnole en Italie. Henri IV avoit formé ce grand projet, dont sa mort suspendit l'exécution, & que Louis XIII. son fils reprit aussitôt que les affaires de son Royaume lui permirent de porter ses armes ailleurs. Or il falloit un prétexte pour rallumer la guerre en Italie, pour fondre sur l'état de Gènes; & les différends du Duc de Savoie avec cette République en fournirent la plus belle occasion à la France qui l'embrassa avidement. Elle ne pouvoit trouver un meilleur allié, aucun qui fut plus propre à seconder ses desseins que ce Prince qui par sa proximité de Gènes étoit à même d'envahir son territoire avec le motif le plus plausible. Dès lors

*Projet de la  
France  
pour l'a-  
baissement  
de la puis-  
sance Espa-  
gnole en  
Italie :  
guerre au  
sujet de la  
Valtelline.*

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. VI. p. 275.

SECT. X la France ne balançoit plus à se liguier avec ce Prince, à faire avec lui un Traité d'alliance qui avoit pour but de s'emparer de l'état de Gênes dont le partage fut décidé d'avance entre eux. Au reste une des autres principales raisons qui faisoient agir cette couronne, étoit le désir de faire en Italie une diversion qui empêchât le Roi d'Espagne, occupé à secourir les Génois, de défendre la Valteline où il avoit fait construire des forts, afin que les troupes Françoises pussent s'en emparer pendant cet intervalle, ce qui lui réussit en effet au gré de ses desirs (a). Remontons auparavant à l'origine des différends, entre Gênes & le Duc de Savoye, qui furent le prétexte de la guerre que les deux alliés déclarèrent aux Génois; quant à celle de la Valteline, nous la laisserons ici de côté n'étant pas de notre sujet. Le Marquisat de Zuccarello étoit un fief de l'Empire, situé entre l'état de Gênes & le Piémont. Il avoit été donné en fief par l'Empire aux Marquis de Caretto & ceux-ci en avoient joui pendant plus de deux cens ans à titre de vassaux de la République. Par les révolutions infinies qu'elle avoit essuyées pendant les guerres civiles & les changemens fréquens du Gouvernement, quantité de fiefs, relevant d'elle, comme Zuccarello, Final & autres, avoient secoué son joug & changé souvent de maîtres. Zuccarello avoit été successivement sous la domination de l'Empereur, du Duc de Savoye & enfin il étoit revenu sous celle de Caretto. Scipion de Caretto qui possédoit ce Marquisat en 1466. devant de grosses sommes aux Génois, leur en assigna le produit sur ce petit état; & leur accorda même le droit de préférence en cas qu'il voulut le vendre. Nonobstant ces arrangemens, il le vendit deux ans après au Duc de Savoye dans la crainte de n'en pouvoir rien retirer à cause de ses démêlés avec l'Empereur s'il attendoit plus tard à s'en défaire. Cette vente n'empêcha pourtant pas que l'Empereur ne confiscât ce Marquisat & ne s'en mit en possession. Le Duc de Savoye & les Caretto reclamèrent long-tems en vain contre cette usurpation. Cette affaire fut la matière d'une longue contestation: elle fut enfin décidée au désavantage des complainants par le Conseil Aulique, (toujours juge & partie en pareil cas) Zuccarello fut déclaré appartenir légitimement à l'Empire comme un fief impérial, ayant été justement confisqué sur un vassal félon & déchu de ses droits; & en conséquence il fut vendu en 1624 au plus offrant par les ordres de l'Empereur Ferdinand II; les Génois s'en rendirent adjudicataires (b). Charles Emmanuel I. alors Duc de Savoye leur en sçut très-mauvais gré, & tenta inutilement, soit de le racheter d'eux, soit de les engager à le remettre en mains tierces. Le refus constant que la République fit d'y consentir irrita encore plus ce Prince qui ne chercha depuis lors que les occasions de lui en témoigner son ressentiment.

Ce fut dans ces circonstances que la France lui proposa d'entrer dans une ligue avec elle contre les Génois, on peut aisément s'imaginer avec quel empressement le Duc de Savoye accepta cette proposition. Le Traité fut bientôt négocié & conclu secrètement entre ce Prince & le Roi de France, au nom duquel le Connétable de Lesdiguières se rendit pour cet effet à Suze où il eut plusieurs conférences avec le Duc. Ce traité auquel les Vénitiens ac-

*La France se ligue avec le Duc de Savoye pour s'emparer de l'état de Gênes.*

*Origine des différends de cette République avec le Duc au sujet du Marquisat de Zuccarello.*

(a) Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XIII. p. 2—11 & suiv. (b) Hist. des Révol. de Gênes, Tom. II. Liv. V. p. 202—204 & suiv.

céderent, comme alliés des deux puissances, portoit que la France fourniroit au Duc douze mille hommes de troupes auxiliaires, dont dix mille fantassins & deux mille chevaux; que de son côté le Duc mettroit en campagne & entreprendroit à ses dépens mille hommes d'Infanterie & dix mille de Cavalerie; qu'il fourniroit à ses dépens à l'Armée combinée, l'Artillerie & toutes les munitions de guerre & de bouche dont elle auroit besoin; que les troupes combinées des deux puissances feroient ensemble la conquête de l'état de Gènes, dont le partage étoit réglé de cette façon. Outre la capitale, le Roi devoit avoir pour sa part toute la côte orientale & la partie occidentale depuis Gènes jusqu'à Savone; & le Duc tout le reste de cet état depuis Savone jusqu'au Comté de Nice appartenant à ce Prince (a). S'il est permis en matieres graves de se servir de comparaisons qui, quoique vulgaires & peu relevées, sont souvent les plus propres à exprimer & rendre en quelque façon palpable l'idée que nous voulons donner des choses, on n'en pourroit trouver de plus convenable & de plus applicable au sujet, que de dire de ce partage que c'étoit bien vendre la peau de l'ours avant de l'avoir couché par terre. En effet la vigoureuse résistance que les deux puissances alliées éprouverent de la part des Génois, leur fit voir qu'il est plus aisé de se partager en idée les dépouilles de Républicains courageux, que d'exécuter pareils projets.

Avec quelque soin que ce traité fut tenu caché puisque c'étoit de ce secret que dépendoit une partie du succès & puisqu'on vouloit accabler les Génois avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître; quelques précautions qu'on prit pour leur laisser ignorer le complot qui se tramoit contre eux, il avoit été découvert non par ceux qui avoient le plus d'intérêt de voir clair dans l'affaire; mais par les yeux pénétrants des ministres de la Cour d'Espagne en Italie, qui veilloient sans cesse sur le destin de Gènes auquel ils prenoient le plus grand intérêt à cause du Milanès, dont la conservation sembloit en partie dépendre du sort de cette République. Les préparatifs que l'on faisoit en France, en Piémont & à Venise; les levées que la premiere de ces puissances faisoit en Suisse; les allées & venues des Courriers qui passoient continuellement d'un état à l'autre; & sur-tout le voyage mystérieux de Lesdiguières en Piémont & ses conférences à Suze avec le Duc de Savoye n'avoient pas échappé aux regards attentifs des Ministres Espagnols & donnerent bientôt matiere à quantité de conjecture à des hommes trop fins & trop éclairés pour être la dupe de tous ces mouvemens. Il se tramoit quelque chose ils n'en pouvoient douter; Gènes ou le Milanès étoit menacé. Ignorant proprement où devoit se porter l'effort de l'orage ils résolurent de prendre leurs précautions & de pourvoir à la sûreté de ces deux états à tout événement. Ils firent part de leurs craintes & de leurs soupçons à leur Cour. Philippe IV qui occupoit alors le trône d'Espagne, offrit aux Génois de les secourir de toutes ses forces au cas qu'ils fussent attaqués (b). Les Génois qui se trouvoient dans la plus triste conjoncture du monde, obligés de ménager l'Espagne qu'ils craignoient, & dans le cas de soupçonner tout de sa part refuserent ces secours qu'on leur offroit si gratuitement, croyant que c'étoit un piège qu'on leur ten-

SECT. XI  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Les Vénitiens accèdent à la ligue contre les Génois.

Ce complot est découvert par les Ministres Espagnols.

Le Roi d'Espagne offre des secours aux Génois qui les refusent.

(a) Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 477.

(b) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1624. p. 208—209.

*Histoire de Gênes de puis 1547 jusqu'en 1631.*  
 SECT. X. doit pour les opprimer & les asservir plus à son aise, sous prétexte de les défendre, ils répondirent qu'ils étoient assez forts pour se défendre par eux-mêmes si on les attaquoit. Ce refus étoit motivé par la crainte qu'ils avoient d'introduire les troupes Espagnoles dans leur territoire; d'un autre côté il faut savoir qu'ils étoient encore dans la plus profonde sécurité au sujet du péril qui les menaçoit: ce qui justifie leur refus & leur imprudence, ou plutôt leur prudence hors de saison. Ils s'imaginoient toujours que c'étoit une invention ou un leurre de la part de l'Espagne. Quand ils furent enfin instruits à n'en pouvoir douter que la chose n'étoit que trop certaine, ils n'osèrent réclamer ce même secours qu'ils avoient refusé, redoutant peut-être encore plus l'appui de

*Il s'adressent à d'autres puissances: Projet de ligue défensive avec le Pape & le Grand Duc, sans effet.*  
 l'Espagne que l'ennemi qui les menaçoit. Ils furent obligés de s'adresser ailleurs & de rechercher l'appui de plusieurs autres puissances. Le Pape & le Grand Duc de Toscane leur proposèrent de faire une ligue défensive avec eux. Mais comme ils étoient toujours dans la crainte de déplaire à l'Espagne qu'ils avoient intérêt de ménager, ils voulurent la faire entrer dans cette ligue, ce qui fut cause que le Pape qui étoit mécontent de cette couronne rompit la négociation. Au moyen de cela les choses en restèrent là, & les Gênois se virent comme abandonnés à eux-mêmes par leur propre faute, ayant refusé tous les secours qu'on leur avoit proposés (a). Voyons comment il se tirent de ce mauvais pas & s'ils n'avoient pas trop présumé de leurs forces.

*Les Gênois fortifient leurs places sur les deux routes du bas-Montferrat.*

*Forces & préparatifs des Gênois.*

Comme ils pensoient que l'armée ennemie entreroit dans leur pays par le Comté de Nice, ils s'étoient attachés à fortifier toutes les places qui se trouvoient sur cette route, comme Vintimille, Albenga, Savone & autres. Mais lorsqu'ils virent leur attente trompée, & que le Duc de Savoye avoit déterminé les François à diriger leur marche par le bas-Montferrat, qui étoit le plus court chemin pour venir droit à Gênes, ils s'occupèrent uniquement à mettre en état de défense les places qui se trouvoient sur les deux routes du bas-Montferrat à Gênes, & desquelles dépendoit en quelque façon le sort de cette capitale. Ces deux routes étoient par Rossiglionié & l'autre par Gavi. Forcés d'abandonner Rossiglionié & Ovada parceque ces deux places étoient hors d'état d'être défendues ils ne s'attachèrent plus qu'à augmenter les fortifications de Novi, de Gavi & de Voltagio, où ils mirent de bonnes garnisons. L'essentiel étoit d'arrêter l'ennemi en chemin le plus long-tems qu'on pourroit, de l'écarter de Gênes & de donner le tems d'arriver aux secours qu'ils se flattoient encore de recevoir de différens endroits en cas d'attaque. Gênes étoit sur-tout menacée d'un siège: c'étoit sur elle que le sort de l'orage devoit tomber. Il falloit en même tems reculer son danger & pourvoir à sa défense: on ajouta de nouveaux ouvrages à ses fortifications. Toutes les montagnes qui dominoient la ville furent enveloppées d'un retranchement. On donna des ordres pour des levées de troupes en Corse, en Allemagne & dans plusieurs états de l'Italie: on envoya pour cet effet quatre cens mille ducats dans le Milanès. En peu de tems les Gênois se virent une armée de dix mille hommes d'Infanterie & deux mille chevaux, sans compter leurs troupes nationales. Ils armerent dix galeres & prirent toutes les précautions nécessaires pour se bien défendre. Enfin ils furent rassurés par la certitude où ils étoient

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. V. p. 206 & suiv.

qu'on faisoit de puissans armemens en leur faveur dans les ports d'Espagne, de Naples & de Sicile, dont les flottes seroient bientôt équipées & se mettroient en mer pour venir à leur secours au moindre mouvement que feroient leurs ennemis pour les attaquer. Il s'agissoit de nommer des chefs pour cette importante guerre. Le nom des Doria étoit toujours cher à Gènes, & d'un heureux présage pour le succès de ses armes. Charles Doria fut nommé pour commander dans la ville & la défendre en cas de siège. Jean-Jérôme Doria, Officier expérimenté fut nommé Capitaine Général. Après avoir distribué l'armée de la République dans toutes les places fortes des environs pour pouvoir les rassembler aisément au moindre signal, il se jeta avec un corps de troupes considérables dans Voltagio pour y attendre les ennemis, & être à même de secourir Gavi qui n'en est que peu éloigné. Telles étoient les dispositions des Génois.

D'un autre côté, leurs ennemis ayant réuni leurs forces, croyoient qu'ils n'avoient qu'à paroître pour les vaincre & les accabler. Le Connétable de Lesdiguières qui commandoit l'armée Françoisse forte de dix mille hommes d'infanterie & de douze cens chevaux avoit joint à Asti les troupes du Duc de Savoye, consistant en huit mille fantassins & huit cens chevaux. Dans le même tems le Duc de Guise Commandant d'une flotte considérable que la France avoit fait équiper pour seconder les opérations de l'armée de terre, se mit en mer pour croiser sur les côtes de Gènes, tenir en respect les flottes des alliés de cette République, & faciliter la conquête de son Etat. Cependant cette flotte, dont l'armement fut très-dispendieux, ne fut d'aucune utilité aux alliés dans cette guerre & ne fit aucun mal aux Génois. Leurs forces navales & celles de leurs alliés la tinrent en respect, l'empêcherent d'approcher des côtes de Gènes, & l'obligèrent enfin de rentrer dans ses ports (a). Ce fut une des raisons du peu de succès de cette ligue contre Gènes dont le Duc de Savoye fut seul la dupe, la France ayant toujours rempli son but, qui étoit de faire une diversion en faveur de son entreprise sur la Valteline (b). Suivant le plan convenu entre eux. Le Duc de Savoye & Lesdiguières avoient dirigé leur marche par le bas-Montferrat & partagé leurs forces en deux divisions pour former deux attaques à la fois. Le Duc de Savoye prit avec ses troupes la route de Rossiglioné & Lesdiguières celle de Gavi avec l'armée Françoisse. Elle s'empara presque sans résistance dans sa marche, d'Ovada, de Capriata, de Novi; mais elle en trouva davantage devant Gavi place très-forte, qu'elle se flatta vainement de pouvoir emporter d'assaut & sans artillerie qui manquoit parceque les pluies continuelles du mois de Mars où l'on étoit alors, avoient rendu les chemins impraticables pour les gros canons, & parce qu'on manquoit aussi de bœufs & de chevaux pour les traîner. Gavi n'étoit point une place à être emportée d'un coup de main; elle avoit un brave Gouverneur, Benoît Spinola qui étoit décidé à s'enterrer sous ses ruines. Il avoit une garnison de quinze cens hommes de bonnes troupes. Les François furent repoussés avec perte. Les Savoyards éprouverent le même sort devant Rossiglioné où un autre brave Capitaine de la même famille que le

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de  
l'année 1547  
jusqu'en  
1631.

Préparatifs  
de la France  
& du Duc.

La France  
équipe une  
flotte qui  
est obligée  
de rentrer  
dans ses  
ports.

Les trou-  
pes de Fran-  
ce & de  
Savoye en-  
trent sur le  
territoire de  
Gènes :  
leurs pro-  
grès.

Les Fran-  
çois s'empa-  
rent de plu-  
sieurs pla-  
ces : Ils  
sont repous-  
sés devant  
Gavi.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M.  
Tom. III. Liv. XIII. p. 12-13-76 & suiv.

(b) Idem ibid. p. 121.

*SECT. X.*  
*Histoire de*  
*Gênes de-*  
*puis 1547*  
*jusqu'en*  
*1631.*

*Prise de*  
*Rossiglione*  
*par les Pié-*  
*montois.*  
*La conster-*  
*nation est*  
*dans Gênes.*

*Les Gênois*  
*manquent*  
*d'argent, de*  
*troupes &*  
*de vivres.*

*Le Sénat*  
*veut faire*  
*revenir tou-*  
*tes les trou-*  
*pes à Gê-*  
*nes. Doria*  
*& Spinola*  
*lui font*  
*changer de*  
*dessein.*

valeureux défenseur de Gavi Jacques Spinola s'étoit jeté avec cinq cens hommes de milices. Il soutint avec cette poignée de monde, dans une place pres- que démantelée, & qu'on avoit résolu d'évacuer, les premiers efforts de l'armée Piémontoise, & l'arrêta quelque tems dans sa marche; mais il fut bien- tôt obligé d'abandonner Rossiglione au Duc de Savoye qui s'avança en forces sur cette place. Spinola courut se renfermer avec les restes de sa petite garni- son dans le château de Mazoné, château fort quoique peu considérable & situé sur la route de Gênes à environ sept lieues de cette ville. Il vint encore à bout d'arrêter quelque tems le Duc de Savoye auquel les Gênois dispuoient courageusement le terrain pied à pied, afin d'avoir le tems de pourvoir à la défense de leur capitale, où la nouvelle de la prise de Rossiglione avoit jeté la consternation, où l'on étoit sur le point de manquer de bled & de vivres, à cause de la quantité d'habitans de la campagne qui s'y étoient réfugiés à l'ap- proche des ennemis; & où pour comble de malheur, les nouveaux retran- chemens n'étoient pas encore achevés. Ce qui augmentoit encore la terreur des Gênois, c'est que le château de Mazoné ne pouvoit tenir long-tems; & que la crainte grossissant toujours le danger, on avoit déjà même fait courir faussement le bruit que ce château s'étoit rendu & que les ennemis s'avançoient vers Gênes. On compare la consternation qui régnoit alors dans cette capita- le, à celle où Rome étoit plongée après la perte de la bataille de Canne, ou les défaites de Trébie & de Trafimène: (a) déjà ses défenseurs épouvantés découragés par la perspective accablante de la défaite totale de leur patrie, frémissaient en réfléchissant qu'ils ne pouvoient, même en combattant avec la dernière intrépidité, que retarder cette défaite tout au plus de quelques ins- tans pour se voir enfin obligés de succomber sous les forces de leurs en- nemis.

Pour surcroit d'infortune, les Gênois se voyoient sur le point de manquer d'argent ce grand nerf de la guerre, & par là de ne pouvoir faire aucunes levées de ces troupes mercenaires que le salaire seul fait agir. Les diverses garnisons qu'ils avoient mises de côté & d'autre avoient absorbé leurs troupes. La flotte Françoisé leur avoit pris quelques petits bâtimens qui leur appor- toient d'Espagne cent cinquante mille ducats. Ils en avoient envoyé quatre cent mille dans le Milanés pour y faire des levées; partie de ces nouvelles troupes avoient été battues & dispersées par les François lorsqu'elles étoient en chemin pour se rendre à Gavi, dont elles devoient renforcer la garnison. Tant de pertes & de revers avoient découragé ses citoyens qui, croyant les choses perdues, s'empressoient de sortir de la ville & d'emporter avec eux leurs plus précieux effets. Dans cette extrémité le Sénat crut devoir unique- ment se borner à la défense de la capitale, & y rassembler toutes les troupes qui étoient dispersée au dehors & servoient à la défense des places voisines. En conséquence il envoya ordre à Jérôme Doria & à Benoît Spinola qui com- mandoient l'un dans Voltaggio & l'autre dans Gavi, d'évacuer ces deux places & de revenir promptement à Gênes avec leurs garnisons. On envoya les mê- mes ordres au Commandant de Savone qui obéit. Doria & Spinola eurent la généreuse hardiessé de refuser de s'y conformer sentant bien qu'ils avoient été

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. V. p. 213 & suiv.

dités par la crainte & le désespoir qui sont toujours de mauvais conseillers. Ils firent sentir au Sénat le danger évident qu'il y avoit d'évacuer ces places que les choses n'étoient pas encore aussi désespérées qu'on le croyoit à Gènes; en un mot ils lui donnerent de si bonnes raisons qu'ils vinrent à bout de le rassurer, de lui faire changer de résolution & de lui persuader de s'en rapporter à leur zèle & à leur expérience. Le Sénat se rendit à leurs raisons & invita ces deux Capitaines si nécessaires au salut de Gènes & en qui il avoit la plus grande confiance, à venir assister à un Conseil qui devoit se tenir le Samedi-Saint, pour délibérer sur les moyens de pourvoir à la défense de la République. Ces deux braves Capitaines firent repartir sans perte de tems pour Savone la garnison de cette ville, que le Commandant avoit renvoyée à Gènes suivant les ordres qu'il en avoit reçus. Enfin le troisième jour après la prise de Rossiglione, les alarmes des Génois furent presque entièrement dissipées par l'arrivée de deux mille hommes d'infanterie & de deux cens chevaux qui leur vinrent du Milanés, ils reprirent courage & se remirent à travailler avec plus d'ardeur que jamais aux nouvelles fortifications de leur ville; tout le monde, sans distinction d'âge, de sexe, ni d'état jusqu'aux ecclésiastiques même, voulut y mettre les mains & pourvoir à la défense de la patrie.

Cependant les alarmes des citoyens de Gènes recommencerent bientôt avec plus de raison, & ils se virent peu après dans une situation pire qu'auparavant. Pendant cet intervalle le Duc de Savoye s'étant emparé de quelques petites places peu importantes, s'étoit avancé sur Voltagio, ville située sur le chemin de Gènes & presque au bas de la Boccheta, dont elle défendoit le passage. Thomas Caracciolo y commandoit avec cinq mille hommes d'infanterie & quelque cavalerie; moins pour défendre cette place, qui étoit hors d'état de soutenir un siège dans les règles, que pour défendre ce passage & pour être à même de secourir Gavi. C'est ce qui engagea le Général Génois qui vit d'ailleurs que les ennemis s'étoient emparés par la retraite de ses troupes agitées d'une terreur panique à l'aspect des Piémontois, des retranchemens qui couvroient les approches de cette place, à se mettre en plaine avec son monde, se flattant d'y être mieux à même, que dans la ville, de soutenir le choc des troupes du Duc & de les combattre en bataille rangée. Le succès n'en fut point favorable aux Génois, ils furent battus; & leur Général aussi brave qu'imprudent fut fait prisonnier. Cette défaite fut suivie de la prise & du pillage de Voltagio, où les troupes Piémontoises commirent beaucoup de dégâts & firent un butin immense, parce que c'étoit alors une ville assez considérable (a). Depuis cette triste époque elle n'a pu se relever de ses ruines & ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures, qu'un monument funeste des fureurs de la guerre & des hommes. Ce qui acheva de rendre la perte de cette place très-sensible aux Génois, c'est qu'elle fut accompagnée de celle de plus de deux mille hommes de leurs meilleures troupes, tant tués que prisonniers que leur coûta cette malheureuse affaire.

Ils n'avoient plus sur cette route d'autre forteresse capable d'arrêter les progrès de leurs ennemis que Gavi; & encore l'avoient-ils déjà laissée derrière eux & rien ne les empêchoit plus d'aller mettre le siège devant Gènes.

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Les Génois  
reçoivent  
un renfort  
de troupes,  
& repren-  
nent coura-  
ge.

Prise &  
pillage de  
Voltagio  
par les Pié-  
montois.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XIII. p. 49—55—59.

SECT. X.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Siège &  
prise de Ga-  
vi par les  
Français.

Siège &  
prise du  
château par  
supercherie.

La méfin-  
telligence  
du Duc &  
de Lesdi-  
guieres sau-  
ve Gênes.

Le Duc de Savoye vouloit d'abord y marcher tout droit; mais Lesdiguières fut d'un autre avis. Il trouva qu'il étoit trop dangereux de laisser derrière soi une place telle que Gavi, capable par sa nombreuse garnison de couper la retraite à leurs troupes en cas de quelque accident. En conséquence le siège de Gavi fut résolu & formé. La garnison forte de trois mille hommes eut ordre du Sénat d'évacuer cette ville, & en sortit avec tous les honneurs de la guerre. La prise de Gavi étoit peu de chose encore, vû que la ville n'étoit pas forte par elle-même; ce qui avoit déterminé le Sénat à en ordonner l'évacuation pour ménager les troupes de l'Etat, déjà fort diminuées par tant de pertes. Ce qui faisoit la principale force de cette place étoit le château, fort par sa situation & par ses ouvrages. Alexandre Justiniani y commandoit. Il étoit résolu sinon de s'enterrer sous ses ruines, au moins, ce qui est plus beau encore de s'y défendre autant que sa résistance pouvoit être utile à sa patrie. L'artillerie nombreuse des assiégeans eût bientôt fait brèche; ils pressèrent Justiniani de se rendre. Ne voulant rien hasarder de son chef dans une circonstance aussi délicate, où le fort de Gênes dépendoit en quelque façon de la conduite qu'il tiendrait dans cette occasion, il demanda une trêve de trois jours pour avoir le tems de demander & de recevoir les ordres du Sénat au sujet du château de Gavi. Il lui marquoit en même tems qu'il étoit en état de se défendre encore douze jours. Le Sénat qui sentant tout le prix de cette résistance & toute l'importance de la conservation de ce château, étoit résolu de faire marcher des troupes pour le secourir, ordonna expressément au Commandant de tenir tant qu'il pourroit. La ruse des assiégeans rendit les desseins des Génois inutiles, ainsi que la prudence & la valeur du Commandant & mit ce château en leur possession sans peine & sans combat. Ils arrêterent l'Envoyé du Sénat au Commandant de Gavi, supprimerent l'ordre qu'on lui donnoit de se défendre, & y substituerent celui de rendre la place sans perte de tems & de se replier sur Gênes avec sa garnison. Le brave & malheureux Justiniani fut la dupe de cet ordre apocryphe; il obéit en gémissant, il rendit la place aux Français qui y entrèrent d'abord triomphants du succès de leur ruse. Justiniani se rendit aussitôt à Gênes, où à peine fut-il arrivé, qu'il fut bien étonné de se voir mis en prison pour avoir contrevenu aux ordres précis du Sénat. Il fut même sur le point de perdre la tête, comme un lâche ou un traître; mais il sortit de prison quelque tems après, étant aisément venu à bout de se justifier du crime qu'on lui imputoit. Il fit voir clairement qu'il avoit été trompé innocemment en croyant faire son devoir, par une surprise dont il ne pouvoit aucunement se garantir (a).

Les différends du Duc & de Lesdiguières, chose assez ordinaire, & comme inévitable entre deux chefs d'intérêts opposés, rallentirent les progrès des alliés qui n'avoient qu'à marcher droit à Gênes, dont ils se seroient peut-être emparés, dans le premier moment de consternation où tant de pertes accumulées plongeioient cette capitale. Le Duc de Savoye bruloit d'impatience d'en prendre le chemin. Mais le Général François qui contrecarroit ce Prince en tout, l'en empêcha & fit rompre ses desseins; ce qui fut le salut de Gênes, dont la prise paroissoit alors presque inévitable. Le Connétable alléguoit pour

ex-

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1625. p. 209 & suiv.

excuser sa conduite envers le Duc les sujets de plainte que la France avoit Sect. X.  
 contre ce Prince, qui tenoit mal les engagements qu'il avoit pris avec elle par Histoire de  
 le Traité de Suze, ne faisant pas comme il falloit le service de l'artillerie; n'en Gènes de  
 fournissant pas la quantité nécessaire pour entreprendre les sièges, non plus que puis 1547  
 les vivres & munitions nécessaires pour la subsistance de l'armée dans la mar- jusqu'en  
 che; & sur-tout n'ayant pas complété le nombre de troupes qu'il s'étoit 1631.  
 engagé de mettre sur pied pour cette expédition. En conséquences de ses sujets Sujets de  
 de mécontentement, faux ou réels, Lesdiguières refusa d'aller plus loin avec plainte allé-  
 son armée jusqu'à ce que le Duc eut satisfait à tous ses engagements & pourvû guées contre  
 les magasins de vivres pour trois mois (a). L'inaction de Lesdiguières & la le Duc par  
 méfintelligence des deux chefs sauverent Gènes visiblement. le Général  
 François.

Ce contre-tems inattendu qui arrêtoit le Duc au milieu de ses succès, affli-  
 gea beaucoup ce Prince qui se vit ainsi obligé de rester inactif ou d'agir tout  
 seul. Ne voulant pas cependant s'arrêter en si beau chemin, il détacha le  
 Prince de Piémont avec quelques mille hommes pour faire la conquête de la  
 côte occidentale qui lui avoit été assignée pour sa part de l'Etat de Gènes, par  
 le Traité de Suze. Peut-être avoit-il pour but de se venger du Connétable &  
 des François en s'emparant tout seul de cet Etat & en faisant voir qu'il n'a-  
 voit pas besoin du secours de ses alliés. En outre il avoit en vue de chasser Progrès des  
 les troupes Génoises de la principauté d'Onelle à lui appartenante, où elles Prince de  
 étoient entrées pour faire diversion, & s'étoient emparées de quelques places. Piémont du  
 Le Prince de Piémont parvint sans obstacle jusqu'aux frontières de cette prin- côte d'O-  
 cipauté, où il se rendit maître de Piéve, ville considérable de la dépendance neille.  
 de Gènes, mais mal fortifiée. Jérôme Doria s'y étoit jeté avec mille hommes  
 de troupes réglées & quinze cens de milice; moins dans l'espérance de s'y défen-  
 dre long-tems que dans la vue d'arrêter un instant les progrès des Piémontois.  
 Il se vit bientôt obligé de capituler; & même un mal-entendu fut cause que  
 les assiégeans s'emparèrent de la place avant que la capitulation eût été dressée  
 dans les règles; ce qui occasionna le massacre de près de deux cens hommes  
 de la garnison & la prise des autres qui se rendirent prisonniers de guerre: Jérôme Doria fut du nombre. La prise de Piéve fut suivie de celle de presque  
 toutes les autres places de la côte occidentale; Albenga, Onelle, Port Mau- Prife de  
 rice, San-Remo, Vintimille & autres moins importantes se rendirent toutes Piéve &  
 sans résistance aux Piémontois. Il ne leur restoit plus que Savone à soumet- d'autres  
 tre sur cette côte (b). Dans le même tems le Duc de Savoye se disposoit à places.  
 marcher vers Gènes & faisoit tous les préparatifs nécessaires pour entreprendre  
 le siège de cette ville. Plusieurs autres Puissances armoient tant en Italie  
 qu'ailleurs, probablement dans le dessein de seconder les François contre l'Es-  
 pagne & Gènes, ou de profiter des malheurs de cette République pour en-  
 vahir & démembrer son Etat. Tout redoubloit les justes alarmes des Génois. Alarmes  
 Ils craignoient pour la Corse, pour Sarzane & Sarzanello que le Grand-Duc des Génois :  
 de Toscane sembloit menacer en vertu des anciennes prétentions de la Répu- extrémités  
 blique de Florence sur ces deux places. Ils étoient dans la plus triste situa- où ils sont  
 réduite.

(a) Hist. des Révol. de Gènes p. 220 — (b) Hist. de Gènes par le Chev. de M.  
 222. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Tom. III. Liv. XIII. p. 71—76.  
 Liv. II. Chap. VI. p. 477.

Sect. X.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

tion du monde. Tant de malheurs, de pertes, la plupart arrivés par leur faute & par celle de leurs chefs n'avoient point encore abattu leur courage; mais en épuisant leurs forces, ils leur ôtoient les moyens & l'espoir de pouvoir long-tems se défendre. Ils étoient à la veille d'être réduits aux abois par le Duc de Savoye, & peut-être de recevoir des loix de ce Prince & de la France liguée avec lui pour la ruine & le démembrement de leur République. Ils étoient sans troupes, sans places fortes, à l'exception de Savone & de leur capitale; sans argent pour faire de nouvelles levées; vainement ils avoient réduit en monnoye toute la vaisselle des particuliers & les bijoux des Dames; cette foible ressource n'avoit suffi que pour un moment & étoit déjà épuisée; sans nouvelles & sans secours de la part de l'Espagne & de leurs alliés, dont ils étoient comme abandonnés. Cependant il falloit envoyer des troupes en Corse pour garantir cette Isle d'une invasion & sur-tout il falloit pourvoir à la défense de Gênes; c'étoit tout ce qu'ils pouvoient faire dans la conjoncture & ils ne pouvoient le faire sans abandonner entièrement le reste de leur état à la merci de leurs ennemis.

Ils reçoivent des secours d'Espagne & d'autres endroits.

Dans ces tems orageux un jour serein vint briller tout à coup à leurs yeux & dissipa la tempête prête à fondre sur eux. L'espoir presque mort dans leurs cœurs, se réveilla soudain. Leurs galeres arriverent d'Espagne avec un million de Ducats (a). Avec de l'argent que n'a-t-on pas sur cette avide terre? ils eurent bientôt des soldats tant qu'ils voulurent; non à la vérité des citoyens, non des guerriers armés par le plus respectable des motifs celui de défendre leur patrie & la liberté; mais qu'importe des troupes vénales, des bras mercenaires & dignes d'être opposés à d'autres bras mercenaires, armés pour les vains intérêts des Rois, des combattans pareils à ceux qu'on employoit contre eux. Il vint aux Génois de tous côtés des défenseurs de cette espece; en peu de tems ils eurent sur pied une armée de plus de quinze mille hommes de troupes réglées, commandées par de bons Officiers, sans compter leurs milices & leurs troupes nationales. En un moment tous leurs malheurs furent réparés tout changea de face. Leurs inquiétudes furent aussi dissipées au sujet du Grand Duc de Toscane & des armemens qu'il faisoit; ses galeres ainsi que celles du Pape étant venues se joindre à la flotte d'Espagne, qui entra bientôt dans le port de Gênes, forte d'environ quarante voiles. Les Génois reprenant la supériorité comme leurs places devoient naturellement revenir d'elles-mêmes entre leurs mains & être infailliblement évacuées tôt ou tard par leurs ennemis, ils ne jugerent pas à propos de perdre inutilement du monde pour les en chasser. Ils crurent plus prudent d'attendre l'entier recouvrement de leur état du tems & de la fortune qui avoit paru tourner totalement à leur avantage. Devenus plus sages à leurs dépens, ils résolurent de se borner entièrement à la défense de Savone & de Gênes, les deux seules véritables places importantes de leur Etat; ce qui les débarrassa du soin d'employer inutilement leur monde à mettre des garnisons dans toutes les autres; ce qui leur permit d'agir avec leurs troupes, & les rendit absolument maîtres de la campagne: pour surcroit de bonheur le Duc de Féria Gouverneur de Milan, se

Les Génois se bornent à la défensive.

(a) Item ibid. Liv. XIV. p. 88 & suiv. Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. L. V. p. 224—228.

hâta de marcher à leur secours à la tête d'une armée de vingt deux mille hommes d'infanterie & de cinq mille chevaux, & se mit à la poursuite de celle de France & des troupes du Duc de Savoie, qui étoient réduites à neuf ou dix-mille hommes au plus. Cependant comme il vouloit éviter une rupture entre les deux couronnes, le Duc de Féria évita d'en venir à aucun combat avec l'armée Françoisé, ainsi qu'il en auroit pu aisément trouver l'occasion, s'il avoit voulu: il se contenta d'observer cette armée, de la suivre de près & de la tenir en respect. Il n'avoit pour but que de l'éloigner des terres de Gènes, & de faire une diversion en faveur de cette République en entrant sur celles du Duc, ce qu'il exécuta heureusement & sans en venir aux mains avec les troupes Françoises, à l'exception de quelques escarmouches qu'il y eut entre elles & les Espagnoles.

*SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.*

*Le Duc  
de Féria  
Gouverneur  
de Milan  
opère une  
diversion en  
faveur des  
Génois.*

Il est inutile d'entrer dans un plus grand détail au sujet de cette campagne; le sort en fut décidé dès ce moment: les événemens de cette guerre ne contiennent presque plus rien d'important. Gènes est sauvée, tout est décidé la chance sembloit avoir entièrement tourné en faveur de ses armes. Autant que la prospérité de ses ennemis avoit été jusqu'alors brillante & continue, autant leurs revers se succéderent rapidement coup sur coup. Ils se virent bientôt obligé d'évacuer le territoire de Gènes pour aller défendre le leur & de faire leur retraite par ce même Montferrat qui leur avoit servi à s'y introduire; trop heureux de pouvoir regagner le Piémont sans accident; & que la prudence ou l'indifférence des Génois, contens de recouvrer leurs places sans péril, les dissuadât du dessein de troubler leur retraite & de les poursuivre, ce qu'ils auroient peut-être pû faire avec succès. Ils avoient toujours laissé des troupes dans les places dont ils s'étoient emparés précédemment. Les Génois reprirent en très-peu de tems & presque sans combat Novi, Gavi & généralement tout ce qu'ils avoient perdu de ce côté (a). Ils trouverent dans Gavi des magasins à poudre considérables & dix neuf pieces de gros canon que le Duc y avoit laissées & qui furent menées en triomphe à Gènes. Le Duc de Savoie abandonné par le Roi de France son allié auquel les affaires de son Royaume donnoient trop d'occupation pour qu'il voulut se mêler d'avantage de cette guerre & qui d'ailleurs avoit rempli son but du côté de la Valteline, se vit réduit à son tour à demeurer sur la défensive pendant tout le reste de cette campagne (1625) dont les commencemens avoient été si brillants & si heureux pour lui.

*Avantages  
des Génois:  
retraite de  
leurs enne-  
mis.*

La fortune semblable à cela au commun des hommes ne garde jamais aucune mesure dans ses faveurs ni dans ses disgraces. Le Duc ne put presque rien conserver de toutes ses conquêtes. Il possédoit encore la côte occidentale de Gènes, que le Prince de Piémont avoit soumise par ses armes. Les Génois résolus de ne pas la laisser plus long-tems au pouvoir de leurs ennemis envoyèrent en Juillet le Marquis de Ste. Croix Général qu'ils avoient pris à leur service avec quelques galeres & huit mille hommes de troupes pour se remettre en possession de cette côte. Le Marquis s'empara successivement & pres-

*Les Génois  
reprennent  
les places  
de leur côte  
occidentale.*

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1626. p. 211 & suiv.

*Secr. X. Histoire de Gênes depuis 1547 jusqu'en 1631.* fut aussi obligé de capituler. La retraite forcée du Marquis à cause de la maladie qui se mit parmi ses troupes, n'interrompit point le cours des succès des Génois dans cette expédition. Le Baron de Batteville autre Général à leur service en reprit les opérations; il s'avança à la tête de trois mille hommes vers Pigna, place appartenante au Duc de Savoye & dont la prise importoit aux Génois dans le dessein où ils étoient de former le siège de Vintimille, où le voisinage de Pigna pouvoit beaucoup les incommoder. Pigna pris, Batteville secondé par Philippe Spinola qui vint le joindre avec un corps de trois

*Prise de Pigna, de Vintimille & du Marquisat de Zuccarello.*

mille hommes entreprit en Septembre le siège de Vintimille. Cette ville se rendit à la première volée de canon & le château au bout de huit jours; la garnison fut obligée de mettre bas les armes. Enfin les Génois s'emparèrent du Marquisat de Zuccarello prétexte spécieux & funeste de cette guerre, quoiqu'au fond il n'en valut pas la peine. Castel-Vecchio qui en étoit la plus forte place capitula au premier feu & toutes les autres places se rendirent sans la moindre résistance. Les Génois vainqueurs de tous côtés poussèrent plus loin leurs avantages. Ils entrèrent sur les terres du Duc de Savoye, s'emparèrent du Comté de Maro, de la vallée de Prêla, d'Ormea, de Garesio, de Bagassio & de plusieurs autres places. Ils auroient porté plus loin leurs armes victorieuses, sans l'alarme qu'ils prirent sur le faux bruit qui se répandit, que l'armée du Duc, ayant fait lever le siège de Verrue au Duc de Féria, s'avançoit à grandes journées contre eux. Ils se retirèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent une partie de leur artillerie & de leur butin. Cependant cette alarme étoit sans fondement: le fait étoit seulement que le Prince de Piémont s'étoit avancé avec quelques troupes jusqu'à Felisano dans le Marquisat de Final pour faire une diversion. La retraite des Génois & l'approche de l'hyver obligerent aussi ce Prince à retourner en Piémont. Telle fut la fin de cette fameuse campagne qui avoit d'abord mis Gênes à deux doigts de sa perte.

*Progrès des Génois en Piémont: ils se retiennent précipitamment.*

1626.

*Traité de Monçon entre la France & l'Espagne: Gênes y est comprise.*

*Trêve de quatre mois entre le Duc & les Génois, mal observée de part & d'autre.*

*Le Duc de Savoye se plaint hautement qu'il étoit sacrifié; & fut portant obligé quoiqu'à regret, de consentir à cette trêve. Elle fut publiée dans les deux états & fut assez mal observée de part & d'autre (a). En effet le Commandant d'Orméa, place que les Génois avoient prise au Duc de Savoye à la fin de la précédente campagne, en sortit avec douze cens hommes de sa garnison dans le dessein de s'emparer par surprise de Briga, autre ville de la domination du Duc & peu éloignée d'Orméa. Cette tentative réussit mal aux Génois, ils furent repoussés avec perte de plus de cent hommes. Leur commandant eut encore le chagrin de se voir désa-*

Le traité de paix qui fut conclu l'année suivante à Monçon en Arragon entre la France & l'Espagne, rendit pour quelque tems la paix à Gênes. Cette République y fut comprise. Les deux Rois s'engagerent, pour rendre la paix à l'Italie de faire consentir leurs alliés respectifs à convenir d'une trêve de quatre mois & de nommer deux arbitres pour juger leurs différends. En outre les deux médiateurs convinrent, que si ces différends n'étoient pas terminés pendant l'intervalle de la trêve, ils se chargeroient eux-mêmes du soin de décider cette contestation. Le Duc de Savoye, sans alliés, hors d'état de continuer la guerre, murmura beaucoup contre ce traité, se plaignant hautement qu'il étoit sacrifié; & fut portant obligé quoiqu'à regret, de consentir à cette trêve. Elle fut publiée dans les deux états & fut assez mal observée de part & d'autre (a). En effet le Commandant d'Orméa, place que les Génois avoient prise au Duc de Savoye à la fin de la précédente campagne, en sortit avec douze cens hommes de sa garnison dans le dessein de s'emparer par surprise de Briga, autre ville de la domination du Duc & peu éloignée d'Orméa. Cette tentative réussit mal aux Génois, ils furent repoussés avec perte de plus de cent hommes. Leur commandant eut encore le chagrin de se voir désa-

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. V. p. 240-245 Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 478.

voué par la République; ce qui n'auroit sûrement pas été, s'il avoit réussi. Le Duc de Savoye se plaignit hautement de cette infraction à la trêve, & n'en fut pourtant pas de son côté plus exact observateur. Une de ses galeres s'étoit emparée d'une barque Génoise près d'Albenga, sans que les marchands Génois à qui elle appartenoit, eussent pû obtenir aucune satisfaction à ce sujet. Le Duc résolut de se venger de l'affaire de Briga, tenta aussi de se rendre maître de Zuccarello par surprise au moyen des intelligences qu'il s'y étoit ménagées, ainsi que d'Albenga, qui n'en est éloignée que de trois lieues, & de toutes les autres places de la côte du Ponant jusqu'à Port-Maurice. Il est inutile d'entrer dans le détail d'une entreprise manquée; elle ne réussit pas mieux au Duc que celle des Génois ne leur avoit réussi. Une nouvelle infraction de leur part en 1627 pensa renouveler la guerre entre eux & le Duc. Quelques soldats de troupes Corfes & Allemandes, qu'ils avoient logées à Pigna petite ville qu'ils avoient prise au Duc en 1625. commirent quantité d'excès dans un village voisin d'où ils chassèrent quelques troupes Piémontoises & passèrent une partie des habitans au fil de l'épée. Le Duc irrité de ce nouvel acte d'hostilité, fit publier un manifeste dans lequel il rappella toutes les autres infractions & tous les désordres commis par les Génois, dans ses états, en différentes occasions, malgré la trêve & menaça d'en tirer une vengeance éclatante, s'il n'obtenoit pas une satisfaction prompte & convenable. La République résolut de la lui donner. En conséquence elle fit faire des perquisitions & des informations contre les coupables. Le supplice d'un Soldat Corse, le seul que l'on put trouver ne satisfit pas le Duc; & tout sembla annoncer le renouvellement de la guerre entre les deux états. Elle paroïsoit d'autant plus inévitable que tant d'infractions réciproques devoient naturellement aigrir les deux partis & les animer à reprendre les armes. D'ailleurs la trêve étoit dans le point d'expirer, sans que les différends des deux partis fussent prêts d'être terminés. Au contraire même leur accommodement paroïsoit s'éloigner de plus en plus, ils n'avoient pû encore s'accorder tant au sujet du choix des arbitres qu'ils devoient nommer, que de leurs prétentions respectives, & chaque jour voyoit naître de nouvelles difficultés à cet égard. Le Duc de Savoye vouloit que les Génois lui rendissent préalablement les places qu'ils lui avoient enlevées, ainsi que l'artillerie & les autres effets à lui appartenans, qu'ils avoient trouvés dans Gavi; il prétendoit en outre un équivalent pour le Marquisat de Zuccarello, ou une somme des plus exorbitantes, au cas qu'ils voulussent le garder & acheter ses prétentions. De leur côté ils refusoient tout ce qu'il leur demandoit & ils ne lui propoïent qu'une somme très-modique à son gré pour l'achat de ses droits, à ce qui faisoit l'objet de leurs contestations. Les deux partis s'obstinant de plus en plus, sans vouloir se relacher en rien, l'accommodement devint si difficile, ou plutôt si moralement impossible que les médiateurs ennuyés de toutes ces difficultés & désespérant de venir à bout, sans un miracle de les applanir, abandonnerent toute les négociations entamées à ce sujet.

SECT. X.  
 Histoire de  
 Gènes de-  
 puis 1547  
 jusqu'en  
 1631.

Différentes  
 infractions  
 d'une part  
 & d'autre:  
 la guerre est  
 sur le point  
 de se rallu-  
 mer.

Difficultés  
 que les deux  
 partis ap-  
 portent à  
 l'accommo-  
 dement de  
 leurs diffé-  
 rends.

Il ne restoit plus aucun espoir de pacification entre les deux états, & la guerre alloit infailliblement se rallumer entre eux, si celle où le Duc de Savoye se trouva tout à coup engagé avec plusieurs autres Princes, au sujet de la succession du Duc de Mantoue mort dans ces circonstances, ne lui eût donné

Sect. X.  
Histoire de  
Gênes de  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

1628.

Conjura-  
tion de Va-  
ghero.

de l'occupation ailleurs & occasionné ainsi une diversion utile aux Génois. Ils n'en furent pourtant pas pour cela à l'abri des coups & des traits de la vengeance de cet implacable ennemi de leur République qui ne pouvant leur faire tout le mal qu'il auroit voulu les armes à la main, chercha encore à leur nuire dans le sein même de la paix, dont il les laissoit jouir à regret. Il favorisa de tout son pouvoir une nouvelle conspiration que l'année 1628 vit éclore; conspiration qui ne tendoit pas moins qu'à donner des fers à Gênes, qu'à renverser de fond en comble la constitution de cette République, si ce complot avoit été secondé par la fortune. Nous allons en tracer brièvement l'histoire c'est un des morceaux les plus intéressans de celle que nous écrivons. En remontant à la source de cette conjuration, nous trouvons que le ressentiment d'un citoyen outragé en fut le premier & le véritable mobile. On n'a que trop d'exemples, dans les Monarchies comme dans les Républiques, qu'il est bien dangereux de pousser un homme à bout, de le reduire au désespoir, par l'impunité que des loix injustes, un nom illustre ou un crédit extraordinaire accordent souvent à des gens puissans. Ils se croient en droit d'avilir leurs inférieurs, d'outrager dans leur personne ou dans leur honneur ces inférieurs qui sont hommes, qui révoltés à la fin de ces indignes traitemens, conçoivent quelquefois, pour s'en venger & se tirer de l'oppression les projets les plus noirs & les plus odieux. Malheureusement l'on regarde comme un crime dans un particulier ce qui n'est qu'une vertu dans une République, dans un état, dans tout un peuple. On pourroit dire avec juste raison que ceux qui abusant du pouvoir ou de la considération que leur donnent leur rang & l'opinion, traitent leurs semblables avec tant d'indignité, sont seuls réellement coupables des excès (\*) où se livrent tous les jours ceux qui sont emportés par le refus de satisfaction ou l'impossibilité d'obtenir justice contre des hommes plus puissans qu'eux. Il est affreux & pernicieux à des supérieurs d'outrager leurs inférieurs, par ce que dans le premier cas c'est cruauté & bassesse, vû qu'ils ne peuvent s'en venger; & dans le second c'est une imprudence extrême, vû que l'injustice portée à son comble produit à la fin l'indépendance; & qu'il y a un péril évident pour les supérieurs, à porter leurs esclaves aux dernières extrémités (†); au fond pourquoi tous les hommes se sont ils réunis ensemble & forment-ils ce qu'on appelle *Société*? Pour vivre libres & heureux sous la protection des loix, auxquelles ils doivent tous être soumis & aux yeux desquelles ils sont tous essentiellement égaux. Mais dès le moment qu'un homme ne trouve point dans ces loix ou dans les ministres de ces loix faites pour son bonheur, la sûreté la satisfaction & la justice qu'il est en droit d'attendre d'elles ou de leurs organes, n'est-il pas dans le cas de rompre tous les liens qui l'attachoient à cette société, qui ne remplit point son but ni ses engagemens envers lui, & ne rentre-t'il pas alors dans tous ses droits primitifs, dans ceux de l'homme, dont un des premiers est celui de se protéger & de se venger lui-même? On voit dans l'Histoire de Venise

(\*) *Crimen erit superis & me fecisse nocentem.*

Lucan: Phars. Lib. II.

(†) C'est ainsi que l'outrage fait au Comte Julien par le Roi Roderic, qui deshonorâ sa fille, porta le premier à appeller les Maures en Espagne. C'est ainsi que le viol de Lucrece fut cause de l'expulsion des Rois de Rome, & cent autres exemples semblables.

qu'un Doge (a) grièvement offensé par des Nobles & n'ayant pu avoir aucune satisfaction de cet outrage, forma, pour s'en venger, le dessein, de bouleverser le gouvernement de sa patrie, fût découvert, & périt sur un échafaud. Ô combien ne doit-on pas abhorrer les citoyens puissans dont les outrages l'y ont traîné & l'ont plongé dans cet abyme honteux d'excès auxquels il est très probable que sans cela il n'eut jamais songé à se livrer! On retrouve à peu près ici le même trait dans l'histoire de Gènes, avec cette différence cependant que celui dont nous allons parler n'étoit point constitué en dignité, comme Falieri; mais en étoit-il moins homme, moins sensible? On en peut dire presque autant de l'infortuné dont nous allons écrire la coupable conspiration. En le blamant comme citoyen, d'avoir ôsé dans son ressentiment tramer des complots contre la liberté & le repos de sa patrie, qui étoit foncièrement innocente de l'outrage qui alluma ce même ressentiment à moins qu'elle ne dût être responsable de ce que les loix y étoient sans force & la noblesse insolente; on ne sauroit s'empêcher de l'excuser comme homme; de convenir que ce ressentiment étoit juste dans son principe, mais non dans ses effets; que le motif qui l'animoit étoit sacré & un devoir que la nature prescrit à chaque individu (il s'agissoit de défendre son honneur, la liberté publique & son épouse outragée,) enfin de gémir sur les tems, les circonstances les lieux & les préjugés des hommes, qui influent beaucoup sur les crimes de leurs semblables; & de ce que le malheureux sort de Vachero ait voulu qu'il se trouvât alors dans son pays des Nobles insolents, altiers & féroces, dont l'insupportable orgueil joint au désespoir produit par l'impuissance d'obtenir aucune justice, l'emporta hors de lui-même, l'égara, le força de se livrer à de si coupables excès, le conduisit enfin à sa perte. Mais la colere connoit-elle des bornes? Des ennemis hautains & puissans, des gens en place, nous maltraiteront, nous fouleront aux pieds & ils ne nous laisseront seulement pas même le droit, la liberté de murmurer, de nous plaindre & si nous nous plaignons, nous ne pourons obtenir aucune justice contre eux, ni trouver aucun appui dans les loix; certes c'est une condition bien dure, une situation bien critique pour un être qui pense; une telle perspective est bien capable de désespérer un homme, de lui tourner la tête, de le plonger dans le plus affreux désespoir, de l'emporter totalement hors des bornes du devoir & de la vertu. Cependant le malheureux périt sur l'échafaud; le peuple qui juge par l'événement ou par les apparences, crie au scélérat, l'accable de malédiction; personne n'examine le fait, ne remonte à la cause du prétendu crime, & la mémoire du proscrit est à jamais livrée à l'anathème, à l'exécration des hommes; les historiens qui jugent souvent comme le peuple ou n'en savent pas d'avantage, écrivent en conséquence sans approfondir les motifs cachés; & c'est comme cela que les hommes jugent & que la plupart des faits sont consignés dans les fastes de l'histoire. Maxime qu'on peut regarder comme généralement vraie; les crimes des hommes sont toujours la suite ou la source d'autres crimes; c'est comme une chaîne affreuse de forfaits nécessités & entraînés les uns par les autres; mais il faut faire encore cette différence qu'il y a des forfaits que les heureux de la terre, les despotes, les oppresseurs

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Principale  
cause de cette  
conjurati-  
on & de  
quantité  
d'autres  
semblables.

(a) Marino Falieri décapité en 1355. Voyez Anecd. Vénit. ann. 1355. p. 71-74.

Sect. X. de leurs semblables commettent de sang froid & par plaisir; & d'autres qui  
*Histoire de* sont produits par le desespoir chez les malheureux déjà aigris par l'inégalité  
*Gênes de* des biens & des rangs, qu'accable encore le sentiment de leur propre foiblesse  
*puis 1547* & de l'impuissance où ils sont de se venger de la tyrannie des premiers. Le-  
*jusqu'en* quel est le plus coupable de celui qui commet des atrocités, ou de celui qui for-  
*1631.* ce en quelque façon son semblable à les commettre? Venons maintenant au  
 fait dont-il s'agit, que ces réflexions préliminaires doivent avoir suffisamment  
 annoncé.

Un Plébéien nommé Vachero, jeune homme riche, qui comme tous les  
 êtres pensant, avoit de l'ambition & de l'orgueil, voyoit avec dépit que sa  
*Caractere de* naissance, suite d'un préjugé vulgaire mit obstacle à son élévation & l'empê-  
*Vachero: sa* chât de parvenir aux charges principales & dignités de sa patrie (a). D'une  
*haine pour* autre côté son ame généreuse & hautaine s'indignoit de voir que les Nobles se  
*les Nobles.* fussent arrogés le droit exclusif de les occuper & de tenir les rênes du gouver-  
 nement; & en même tems que cette noblesse altière affectât de le mépriser,  
 comme tous les Plébéiens ses semblables, comme s'ils eussent été une autre  
 race d'hommes faits pour servir & ramper sous elle qui se croyoit née pour  
 commander, pour donner des loix à tout ce qui n'étoit pas noble. Vachero  
 avoit déjà reçu quantité de mortifications de la part des Nobles: il étoit ri-  
 che, ils lui empruntoient volontiers son argent, croyant peut-être lui faire  
 trop de grace; mais ils ne montroient pas le même empressement à le lui ren-  
 dre; au contraire, même plusieurs d'entre eux avoient eu la noble fierté que les  
 Roturiers nomment bassesse de lui dénier leurs dettes, ou de lui en refuser  
 absolument le paiement. Ils avoient même eu souvent l'adresse d'é luder ses  
 poursuites en justice par leur crédit & l'ascendant que leur rang & leur nais-  
 sance leur donnoient sur un vil Plébéien. Vachero quoiqu'homme de néant  
 n'en étoit pas moins fier, moins vif, moins impétueux, moins généreux,  
 moins courageux, moins sensible, & vindicatif; les Nobles s'en mettoient  
 peu en peine. Vachero étoit indigné des hauteurs insultantes, qu'il en  
 éprouvoit.

Un nouvel accident vint encore aigrir sa haine contre eux & le porta aux  
 derniers excès. Comme il se promenoit sur une place avec sa femme, quel-  
 ques jeunes Nobles s'approcherent, lui dirent des paroles outrageantes & ne  
 ménagerent pas même l'honneur de son épouse. Vachero furieux voulut tirer  
 raison de ces propos injurieux; mais ses adversaires, joignant le mépris à l'ou-  
 trage, s'excuserent de le satisfaire sur ce que l'inégalité de leurs conditions ne  
 leur permettoit pas de mettre l'épée à la main avec un homme comme lui.  
 Tant d'outrages eussent ému la bile de l'homme le plus insensible ou le plus  
 foible. La supériorité conventionnelle est un joug que l'homme secoue volon-  
 tiers; l'idée de son infériorité qui n'est ni dans la nature, ni dans son cœur,  
 est quelque chose d'accablant pour lui; que sera-ce donc si on l'outrage, si  
 on révolte sa sensibilité en lui portant les derniers coups? Vachero se retira  
 outré, ne roulant dans sa tête que des projets de vengeance. Il se plaignit  
 en justice, on se moqua de ses plaintes, que pouvoit il obtenir contre des  
 No-

*Il est insulté par quelques Nobles & ne peut en tirer aucune satisfaction.*

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1628. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XIV. p. 137.

Nobles? un homme sans nom, un être obscur, un Plébéien. Nouveau sur-  
 croit d'outrage & d'injustice. C'est alors que l'homme lâche la bride à sa SECT. X.  
 passion & ne connoit plus ni de frein, ni de bornes ni de loix. Dans son res- Histoire de  
 sentiment Vachero forma d'abord le projet de laver son injure dans le sang de Gènes de-  
 ses ennemis, de les faire assassiner; ils se mirent en garde contre ses coups! puis 1547  
 L'impuissance où il étoit de se venger par aucun moyen, le porta tout à coup jusqu'en  
 aux dernières extrémités; il forma le dessein de bouleverser le gouvernement 1631.  
 de sa patrie, de la délivrer de l'oppression des Nobles en un mot d'exterminer le Il conspire  
 Sénat, d'étendre sa vengeance sur tous les Tyrans de Gènes, sur toute la pour chan-  
 Noblesse. Pour mieux exécuter ses projets, il crut devoir les faire appuyer ger le Gou-  
 par le Duc de Savoye l'éternel ennemi de sa patrie auquel il en fit part, lui vernement  
 proposant de le rendre maître de Gènes. Ce Prince reçut cette proposition de sa patrie.  
 avec transport, accepta ses offres, l'encouragea fortement à exécuter son en- Ses projets  
 treprise & promit de la seconder de toutes ses forces (a). On voit mainte- sont appuyés  
 nant d'un coup d'œil tout le fil de cette conspiration; quelle en fut la source, par le Duc  
 quel en fut le mobile; on voit qui porta Vachero à ces affreux excès, qui de Savoye.  
 fut la cause de son désespoir, de sa perte & enfin qui le conduisit lui-même  
 sur l'échafaud. L'orgueil des Nobles, l'insuffisance des loix, l'injustice de  
 l'inégalité des conditions, & l'amour de la vengeance si naturel à tous les êtres  
 opprimés. Après avoir exposé & défendu la conduite de Vachero comme  
 homme, voyons la suite de ses affreux excès & condamnons ce conspirateur  
 comme citoyen. On entrevoit d'avance quelle sera l'issue de ses complots:  
 suivons-les jusqu'à leur funeste catastrophe.

Vachero ne réussit point dans sa coupable entreprise, elle échoua; il suffit, Progrès de  
 ce détail sera rapide: après avoir vengé & soutenu les droits de l'humanité, la Conspir-  
 pourquoi s'appesantir sur les tristes erreurs d'un malheureux plus aveuglé que ation de Va-  
 criminel, qui va maintenant justifier les torts de ses ennemis en se rendant chero: me-  
 coupable contre sa patrie? ils n'avoient offensé qu'un individu; mais ils l'ont sures qu'il  
 forcé au crime, ils seront responsables de tout ce qu'il va faire. Vachero sûr prend pour  
 d'être appuyé par le Duc de Savoye ne songea plus qu'à prendre toutes les s'en assurer  
 mesures possibles pour le succès de son entreprise. Eloquent, généreux au- le succès.  
 tant qu'aimé dans son parti, il eut bientôt mis dans ses intérêts un nombre de  
 citoyens considérable de tous les ordres de l'état. Il se procura des armes, il  
 s'assura d'une partie des paysans de la vallée de Polcevera. En peu de tems  
 sa conspiration fut formée, digérée, appuyée & en état d'éclater. Il choisit  
 pour cet effet le premier jour d'Avril de l'année 1628. Toutes ses précautions  
 étoient prises; les conjurés ignorant pour la plupart les desseins de leur chef,  
 devoient prendre les armes & marcher au premier signal. Le Duc de Savoye  
 devoit lui envoyer des troupes pour le soutenir & l'aider à se rendre maître  
 du gouvernement. Les choses étoient dans cet état & tout sembloit lui pro-  
 mettre un succès infaillible, lorsque Vachero crut devoir confier son secret au  
 Capitaine Radini né sujet du Duc de Savoye & Commandant d'une compa-  
 gnie de trois cens hommes au service de Gènes, & faire entrer dans ses projets  
 cet homme qui pouvoit lui rendre les plus grands services avec sa compagnie.  
 Vachero lui dévoila tout le plan de sa conjuration, & ne lui cacha pas que le

(a) Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 478.

**SECT. X.** Duc de Savoye en étoit le principal mobile & l'appui. Radini lui promit tout ce qu'il voulut & ne l'eût pas plutôt quitté qu'il alla tout révéler au Doge. Celui-ci fit assembler le Sénat. On donna les ordres les plus prompts pour empêcher l'exécution des complots de Vachero. On s'assura de sa maison & des armes qui s'y trouverent. On arrêta dans le même tems la plupart des conjurés dans leurs maisons les autres se sauverent: Vachero fut de ce nombre. Ne pouvant s'enfuir par mer il alla se cacher dans la maison de Campagne de Pierre Rossi, dont le fils étoit son complice. On avoit promis quatre mille ducats à celui qui livreroit le chef de la conjuration. Pierre Rossi alla découvrir sa retraite au Sénat & ne voulut pour toute récompense que la grace de son fils qui lui fut accordée (a). Ceux des conjurés qui avoient pris la fuite, s'étoient retirés à Turin vers le Duc de Savoye, qui les renvoya à Gênes avec des Troupes; mais ils firent la faute de s'enfermer dans une maison & de s'y laisser investir par les troupes que la République envoya contre eux. Ils furent tous arrêtés & emprisonnés.

*Elle est découverte, il est trahi & arrêté dans son azile.*

*Vachero est décapité avec trois de ses Complices.*

Cependant le procès de Vachero s'instruisoit avec chaleur, il fut bientôt jugé, le crime étoit avéré. Ce conspirateur fut condamné à perdre la tête. Mais il y eut un long intervalle de tems entre son jugement & son exécution à cause du retardement qu'elle éprouva de la part de plusieurs puissances qui intercédèrent en sa faveur comme médiatrices du traité avec la Savoye. Leur intercession fut inutile, le Sénat fut inflexible & Vachero fut décapité dans sa prison avec trois de ses complices (b) malgré toutes les sollicitations que le Duc de Savoye, le Gouverneur de Milan, les Ministres Espagnols, & le Roi d'Espagne lui-même firent en faveur des coupables. Le reste des conjurés fut banni, ou relâché pour des raisons politiques. Le Duc de Savoye n'avoit point caché la part qu'il avoit eue à cette entreprise, il disoit hautement que c'étoit par représailles des dernières infractions des Génois. Il avoit réclamé Vachero & ses complices. Il s'étoit donné tous les mouvemens possibles pour empêcher qu'il ne leur fut fait aucun mal, jusqu'à intéresser l'Espagne & ses alliés en leur faveur, & la porter à s'unir avec lui pour demander leur grace. Il avoit même menacé en cas que l'on procédât à l'exécution de la sentence prononcée contre eux, d'user de représailles envers les principaux Officiers Génois qu'il avoit entre les mains. La République avoit tout à craindre du ressentiment de ce Prince, & que cet accident ne renouvelât la guerre entre les deux états; elle trouvoit le moyen de faire une paix avantageuse avec ce Prince en se rendant à ses desirs. Bien plus comme le Duc étoit alors étroitement lié d'intérêt avec le Roi d'Espagne il étoit à craindre qu'il n'indisposât celui-ci contre Gênes, qu'il ne le fit entrer dans ses ressentimens & qu'un refus aussi solennel de la part des Génois n'irritât grièvement contre eux le Roi Catholique qu'ils avoient tant d'intérêt de ménager. Toutes ces considérations n'empêcherent point que la République ne demeurât ferme dans son plan qui fut de pourvoir à sa sûreté en donnant un exemple nécessaire pour intimider les coupables; de punir un pareil attentat contre sa liberté, de sévir contre ses citoyens factieux & de se donner la sa-

*Intrigues & menaces du Duc de Savoye pour intimider les Génois.*

(a) Anecd. Gén. & Corfès p. 214-215. Liv. V. p. 250-255.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II.

tisfaction qu'elle se devoit à elle-même & à sa majesté outragée. Tout ce qu'elle fit par égard pour le Roi d'Espagne son protecteur qui la menaçoit hautement de sa disgrâce ce fut de donner à sa considération la vie & la liberté à la plupart des conjurés qui avoient été pris les armes à la main (\*). Le chef avoit été puni, c'étoit assez. Quant aux menaces que le Duc de Savoye faisoit aux Génois d'user de représailles envers leurs prisonniers, ils s'en repoisoient (peut-être avec trop de confiance, car de quoi n'est point capable un homme irrité & sur-tout quand il a le pouvoir suprême en main?) en la magnanimité & en la façon de penser généreuse qu'ils supposoient à ce Prince qu'il ne voudroit point ternir son nom par une action aussi deshonorante & aussi atroce. C'étoit jouer gros jeu; cependant ils ne se tromperent pas, heureusement. Le Duc furieux en apprenant l'exécution de Vachero & de ses complices, voulut dans le premier instant de son indignation tenir parole aux Génois & ordonna qu'on coupât la tête à quatre de leurs principaux Officiers qu'il avoit fait prisonniers en 1625 à l'affaire de Voltagio, mais la voix de la raison & de l'honneur & sans doute aussi de la politique l'emporta bientôt dans son cœur; la réflexion vint à son secours & lui fit sentir qu'il ne devoit pas fouiller sa mémoire par un crime inutile; qu'il étoit indigne de lui de venger le sang par le sang, & aussi atroce qu'infructueux d'ôter la vie à des infortunés qui n'avoient aucune part aux torts de leurs concitoyens à son égard. L'ordre fut d'abord révoqué.

A cela près, le Duc de Savoye menaça d'ailleurs les Génois de leur donner toutes les marques possibles de son ressentiment & de l'injure qu'il prétendoit lui avoir été faite par le supplice d'hommes, qu'il réclamoit comme étant à lui, & employés pour lui. D'un autre côté les Génois se trouverent dans les plus vives tranfes. Le peu de cas qu'ils avoient fait des sollicitations du Roi d'Espagne & de ses ministres, leur avoient attiré leur indignation, dont ils reçurent quantité de preuves. Le Duc de Savoye qui avoit alors le plus grand crédit à la Cour de Madrid, l'aigrit encore infiniment contre eux. Leur envoyé à cette Cour y fut très-mal reçu. Le Roi lui témoigna hautement le mécontentement qu'il avoit de la conduite de sa République. Le Gouverneur de Milan fit mettre en liberté plusieurs des conjurés qu'il avoit fait arrêter d'abord à la considération des Génois; ces conjurés & les mécontents trouverent un azile assuré dans le Milanès & dans les états du Duc de Savoye. Le premier Ministre, le Comte Duc d'Olivarès qui gouvernoit despotiquement sous Philippe IV son maître étoit très-mal intentionné pour Gènes; il lui en avoit déjà donné des preuves certaines (†). Enfin il y a beaucoup d'apparence que sans le besoin que la Cour d'Espagne avoit alors des Génois,

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

*Resseñti-  
ment du  
Duc & du  
Roi d'Espa-  
gne contre  
les Génois :  
leurs allar-  
mes.*

(\*) Deux d'entre-eux qui avoient été condamnés à mort obtinrent leur grace à la recommandation du Comte de Montereï, Ambassadeur d'Espagne à Rome, qui passa justement à Gènes dans cette conjoncture.

(†) Il avoit retranché une partie du payement des rentes qui étoient dues aux Génois; & il leur avoit fait le reste du payement en une monnoye désavantageuse & sur laquelle les Génois perdirent beaucoup. En outre ce Ministre avoit cherché à se passer des Génois pour les remises qu'ils faisoient à la Cour, & à se servir pour cet effet du ministère des Portugais; mais sans succès. Toutes choses qui dénotoient assez ses sentimens à l'égard de Gènes.

*Histoire de Gênes depuis 1547 jusqu'en 1631.*  
 Sect. X. les choses en seroient venues à une rupture ouverte. Tout parut s'y disposer, mais cette Cour avoit absolument besoin de ses citoyens pour les sommes qu'ils étoient à même de lui prêter & les remises qu'ils lui faisoient tenir en toutes sortes d'endroits par les correspondances qu'ils y avoient; c'est ce qui sauva Gênes. Cette méfintelligence entre elle & l'Espagne ne fut qu'un nuage passager qui fut bientôt dissipé par les soins que se donna la République pour désarmer le courroux du Monarque & par l'intérêt qui est le plus sûr & le plus solide lien des hommes & des états.

1689  
 & suiv.  
*Les alarmes des Génois au sujet de l'Espagne se dissipent.*  
 Cependant les liaisons continues de cette couronne avec le Duc de Savoye & quelques projets contre Gênes qui furent éventés donnerent d'abord quantité d'alarmes à cette République qui prit en conséquence toutes les précautions nécessaires pour sa sûreté. Mais le Comte de Montereï nommé Ambassadeur d'Espagne à Rome vint à Gênes, comme on vient de le dire, & donna à cette République les assurances les plus claires des bonnes intentions de sa Majesté Catholique pour elle. Ce Comte s'employa même sincèrement & de tout son pouvoir pour accommoder ses différends avec le Duc de Savoye; mais il n'y put réussir, le Duc étoit trop aigri. Il ne pouvoit nuire alors aux Génois, il ne voulut du moins pas leur pardonner. Il est certain que sans la guerre où il se trouvoit alors embarrassé avec la France, au sujet de la succession du Duc de Mantoue, réclamée par le Duc de Nevers, dont cette couronne soutenoit les droits, il n'auroit sûrement pas manqué de donner à Gênes toutes les preuves possibles de ses mauvaises dispositions à son égard. Elle n'en pouvoit douter. Il faisoit chaque jour tous ses efforts pour aliéner l'Espagne de cette République, & pour l'engager à rompre avec elle; mais il n'y put jamais parvenir pour les raisons déjà alléguées ci dessus, quoique Gênes donnât même plusieurs fois sujet à cette rupture, ainsi qu'on le verra plus bas.

*Efforts inutiles du Duc de Savoye pour l'indisposer contre eux.*  
 Elle ne fut totalement délivrée de ses inquiétudes à l'égard de ce Prince, l'un des plus dangereux ennemis qu'elle eut jamais eû, que par sa mort qui arriva le 26 de Juillet 1630. après trois jours d'une maladie, à laquelle le mauvais succès de ses armes & de ses desseins contribua sûrement beaucoup.

*Mort du Duc Charles-Emmanuel: Victor-Amedée I. son fils, lui succède.*  
 Le Duc Charles-Emmanuel mourut à Savigliano, âgé de près de soixante neuf ans (a).

*Gênes recherche la protection de la France.*  
 Quelques raisons que la République eut de ménager la Cour d'Espagne, quelque constante qu'eût été alors sa politique à cet égard, elle parut cependant vouloir commencer à s'écarter de ce plan dès l'année 1629, & décliner la protection de cette couronne, pour se mettre sous celle de la France. La guerre étoit alors en Italie au sujet de la succession du Duc de Mantoue. Le Roi de France fit la campagne en personne. Son arrivée au delà des Alpes effraya d'abord tous les Princes d'Italie & sur-tout les Génois qui avoient plus lieu qu'aucun autre état de craindre son ressentiment & ses entreprises. Il y avoit long-tems qu'il étoit irrité contre eux à plusieurs égards. Ils furent rassurés par la façon gracieuse & affable dont le Roi reçut leur Envoyé; il avoit même député à Gênes auparavant pour tranquilliser la République au sujet de sa venue en Italie & lui déclarer que bien loin d'avoir aucunes vues contre

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. V. p. 256—261. Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II. Liv. II. Chap. VII p. 552.

sa liberté, il en seroit dans toutes les occasions le plus ferme défenseur & protecteur. Des assurances si positives de la part de ce Prince, des dispositions si favorables engagerent les Génois à se lier plus étroitement avec lui; dans ce dessein ils obtinrent qu'il entretiendrait à l'avenir un Résident ou Envoyé ordinaire à Gènes (a); usage qui a toujours continué depuis. Comme jusqu'à lors la Cour d'Espagne avoit été la seule puissance qui fut en possession de ce droit, il est aisé de croire qu'elle fut très-mécontente de voir que les Génois recevoient un Ambassadeur François dans leur ville; & que les Ministres Espagnols se plaignirent beaucoup d'y voir Sabran établi en cette qualité. Les Génois eurent beau alléguer qu'il n'y étoit venu que pour prendre des arrangements au sujet du transport des vivres pour l'Armée Françoisé, qu'il n'étoit point à Gènes sur le pied de Ministre de la Cour de France, qu'il ne seroit point reconnu en cette qualité & que d'ailleurs on ne pouvoit l'empêcher de demeurer à Gènes comme simple particulier. L'Espagne, ne pouvant faire autrement, ni se venger dans la conjoncture, d'autant que la France pouvoit appuyer Gènes contre elle, fut obligée de se contenter de ces foibles excuses; mais intérieurement elle n'en étoit pas moins mécontente de la conduite de cette République. Elle s'obstinoit à garder la plus exacte neutralité, ce qui étoit un crime aux yeux des Espagnols qui ne pouvoient tirer de Gènes le parti dont ils s'étoient flattés. Ils n'en pouvoient obtenir ni troupes, ni vivres, ni quartiers d'hiver pour leur armée. Mais encore une fois les circonstances les empêchèrent de lui en témoigner leur mécontentement. A mesure que les Génois perdoient la bienveillance de l'Espagne, ils s'en consoloient par l'acquisition de l'affection de la France, qui applaudissoit à toutes leurs démarches, & leur promettoit son appui contre cette puissance rivale. Ce fut cependant par sa médiation & à son arbitrage qu'ils firent la paix avec le nouveau Duc de Savoie.

La mort de Charles-Emmanuel étoit ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux dans la conjoncture. Elle assoupit cette querelle, & leur rendit la tranquillité. Victor-Amédée son fils Prince moins ambitieux & plus pacifique s'empressa de se débarrasser des affaires litigieuses que son pere lui avoit laissées sur les bras & de rendre la paix à l'Italie & à ses états. Il commença par s'accommoder avec la France au sujet de la succession du Duc de Mantoue. Tranquille de ce côté, il songea à s'arranger avec la République de Gènes, & consentit pour faciliter cet accommodement de s'en rapporter uniquement à l'arbitrage du Roi d'Espagne. Son adverse partie en fit autant de son côté. On reprit les négociations entamées & abandonnées il y avoit longtemps, à cause des difficultés que le feu Duc & les Génois y avoient fait naître par leur obstination réciproque dans leurs prétentions. L'accord unanime des deux parties qui, pour hâter leur arrangement, étoient convenues de ne prendre pour arbitre que le Roi d'Espagne, leur étoit garant que leurs différends seroient bientôt terminés. Les Génois monroient bien leurs bonnes intentions à cet égard & le désir qu'ils avoient de faire la paix, puisqu'ils se rapportoient aveuglément à la décision du Roi d'Espagne qui étoit mécontent d'eux dont ils avoient très-fort sujet de craindre la partialité décidée pour le Duc de Savoie, au lieu qu'ils auroient pu raisonnablement le récuser pour juge. Ce-

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

Il consentent que le Roi entretienne un Résident à Gènes.

Mécontentemens que les Génois donnent à l'Espagne.

Les Génois & le Duc prennent le Roi d'Espagne pour arbitre de leurs différends.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XIV. p. 151.

*Sect. X.* pendant ils ne voulurent d'abord traiter qu'à condition qu'il ne seroit fait aucune mention des complices de Vachero; clause qui offensa le Roi d'Espagne & dont ils se relâcherent après par égard pour ce Prince & pour le laisser entièrement libre de décider leurs différends comme il lui plairoit. Ils se repentirent bientôt après de s'être tant pressés dans le choix d'un arbitre. Le Pape & le Roi de France leur offrirent leur médiation, leur faisant envisager qu'ils auroient plus sujet d'être contents de leur décision que de celle du Roi d'Espagne. Les Génois sentirent bien que l'arbitrage de ces deux Puissances auroit été beaucoup plus favorable pour eux; mais ils furent obligés, à regret de les remercier de la bonne volonté qu'elles leur témoignaient. La faute étoit faite & il étoit déjà trop tard pour qu'ils pussent se dédire; ils avoient donné leur parole de s'en tenir & de s'en rapporter à la décision du Roi d'Espagne, ce Prince étoit devenu leur arbitre de leur aveu & déjà l'affaire étoit entre les mains de ses ministres qui s'en occupoient chaudement.

*1631.* Après bien des contestations ordinaires en pareil cas, entre les Ministres plénipotentiaires des deux parties qui furent de la part du Duc, l'Abbé Scaglia, & François Lomellini de celle des Génois, la sentence arbitrale, fut enfin dressée & rendue à Madrid sur la fin de Novembre 1631. du consentement des deux parties qui balancerent pourtant quelque tems à s'y soumettre n'étant ni l'une ni l'autre contentes de cette décision. Elle portoit: „ que les Génois & le Duc de Savoye se rendroient réciproquement places, prisonniers & artillerie; que le Marquisat de Zuccarello resteroit aux Génois, qui payeroient au Duc de Savoye en quatre termes, cent soixante mille écus d'or pour lui tenir lieu de toutes ses prétentions; qu'on restitueroit tous les biens confisqués de part & d'autre à l'occasion de la guerre; qu'on pardonneroit à tous ceux qui y avoient servi contre la patrie, & notamment à dix des conjurés; mais que ces derniers ne pourroient rentrer sur les terres de la République à peine d'être déchus du pardon” (a).

*Le Duc s'y soumet enfin après bien des difficultés.* Quelques articles de ce Traité souffrirent encore beaucoup de difficultés, sur-tout de la part du Duc de Savoye, qui demandoit des sûretés pour les payemens que les Génois devoient lui faire, & en outre qu'ils lui rendissent l'artillerie qu'ils lui avoient prise dans Gavi. Il fallut que les Génois qui se montrèrent les plus dociles, quoique les plus lésés par cette sentence, en passassent par là pour le bien de la paix; & conduisissent l'artillerie du Duc jusqu'à Savoye; il fallut encore que pour applanir toutes les difficultés, le Cardinal infant, qui étoit pour lors à Milan, éclaircit quelques points de cette sentence, ce qui fut tout en faveur du Duc, comme par exemple au sujet de la valeur des écus d'or que les Génois devoient lui payer, qui fut fixée d'une façon avantageuse pour ce Prince. Quoiqu'il fut évidemment favorisé dans ce traité, il se montra le plus mécontent, & fut le dernier à se rendre & à y accéder. Ce ne fut que quelques mois après que le Roi d'Espagne eut rendu sa sentence arbitrale que le Traité fut enfin respectivement accepté & exécuté. Ainsi les Génois se virent délivrés de cette guerre, qui leur avoit été si peu avantageuse, & en même tems si onéreuse, qu'on assure qu'elle leur avoit coûté

(a) Hist. des Révol. de Gènes, Tom. II. Liv. V. p. 264. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 479.

ré plus de dix millions (a). Mais quelle est la guerre qui ne soit pas totalement onéreuse & infructueuse? La meilleure, la plus juste de toutes est toujours inutile, abusive & funeste. Heureux le genre-humain si les sujets & leurs maîtres étoient bien pénétrés de la vérité de cette maxime! On finira cette Section en observant qu'il n'y auroit pas tant de guerres parmi les hommes, sans ce métal funeste, source des trois quarts de tous leurs crimes, qui s'est introduit parmi eux pour leur ruine. Si l'on ne pouvoit plus acheter des assassins publics avec de l'or, on ne feroit plus commerce d'hommes; il n'y auroit plus de guerre.

SECT. X.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1547  
jusqu'en  
1631.

## SECTION XI.

*Depuis la paix de 1631 avec le Duc de Savoie jusqu'à l'accommodement de Gènes avec la France en 1685.*

ON retrouve encore ici dans l'Histoire de Gènes un vuide de près de trente à quarante ans: vuide qui fait honneur à l'humanité & à Gènes & qui annonce que pendant cet intervalle il ne s'est passé aucune révolution aucune catastrophe dans cette République; que pendant cet espace de tems elle n'a pris part à aucune guerre, que soigneuse d'éloigner ce fléau cruel de son petit Etat, de le préserver par un Système de neutralité respectable, des maux & des horreurs qui en font les suites nécessaires, elle n'a point fait verser le sang des hommes, elle n'a point armé des milliers de soldats pour servir sa cupidité, elle n'a point formé de vains projets de conquête, enfin qu'elle n'a cherché qu'à se gouverner paisiblement, qu'à faire fleurir chez elle la paix & l'abondance, & qu'à rendre ses sujets heureux par de sages loix. Qu'un tel vuide est précieux dans l'histoire! Ah; que l'histoire de toutes les sociétés n'est elle vuide de guerres, de forfaits publics & de tous ces faits cruels & atroces qui intéressent la curiosité avide du lecteur? en le revoltant. Telle devroit être l'histoire du genre humain depuis le commencement de son existence: un calme toujours égal & soutenu; mais alors il n'auroit pas besoin d'être décrit: on n'auroit pas besoin d'Historiens, les Annales du monde ne seroient point remplies du récit de ses crimes & de ses scélératesses & l'Histoire ne seroit plus obligée (tâche pénible & cruelle) de consacrer à l'immortalité tant de forfaits qui font rougir l'humanité, & que tant de lâches écrivains s'efforcent de disculper, ou de couvrir d'un voile épais. La tradition suffiroit pour nous transmettre la connoissance des douces vertus, des actions honnêtes de nos prédécesseurs, ou plutôt le mal n'existant plus, le bien existant seul, il n'y auroit plus aucune distinction à faire: on trouveroit le dernier si naturel, si nécessairement existant & inhérent à l'homme qu'on ne se donneroit plus la peine de le remarquer ou de prouver son existence. Belle chimere, quand feras-tu réalisée?

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XIV. p. 154—155. Anecd. Gén. & Corfès ann. 1631. p. 217.

SECT. XI. C'est en tems de paix qu'il faut se mettre en état de ne rien craindre pendant la guerre. Les Génois convaincus de cette vérité, profiterent de l'heureux loisir dont ils jouissoient pour achever & perfectionner les ouvrages qu'ils avoient commencé en 1630 pour la sûreté & la défense de leur capitale. La nouvelle enceinte extérieure de murs qu'ils lui donnerent alors & qui subsiste encore aujourd'hui, forme un circuit de 9700 toises, c'est-à-dire de quatre lieues de France (a) ou huit milles de Gènes. Ces murailles qui s'étendent depuis le fort de la Lanterne jusqu'à la Vallée de Bisogno & passent les montagnes pour aller se joindre aux anciens murs sont pour la plupart taillées dans le roc. On a élevé, dans les endroits où la ville n'est pas fortifiée par la nature, des bastions entourés de fossés de quinze à vingt pieds de profondeur, également pratiqués dans les rochers (\*).

1633.  
Les Génois  
entourent  
leur ville de  
nouveaux  
murs.

Quoiqu'il ne se soit rien passé d'extraordinaire à Gènes pendant les trente années suivantes, nous rendrons néanmoins compte rapidement & sans ordre de quelques événemens particuliers & peu intéressans qui rempliront un instant l'interstice de cette histoire. Au milieu de la paix & du bonheur dont les Génois jouirent au dedans & au dehors, leur joie fut bien troublée par le ravage que la peste fit sur leur territoire à différentes reprises entre autres en 1631 en 1656 & 1657. Gènes ne fut point exempt de ce cruel fléau qui augmenta au point que les malades, mourant faute de remèdes & de secours, le Sénat fut obligé de faire venir des Médecins & Chirurgiens de Marseille. Leurs soins zélés, ainsi que les précautions que le Sénat prit pour procurer au petit peuple qui étoit le plus exposé à la contagion, & tous les secours dont il avoit besoin, tant pour se guérir que pour gagner sa vie, réussirent enfin à faire cesser

(a) Voyages d'un François en Italie, Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. VIII. descript. de Gènes p. 465. III. Liv. XIV. p. 155.

(\*) Voici une des inscriptions qui furent mises en différents endroits pour conserver la mémoire de cet important ouvrage. Elle est sur une des portes de la ville, & fut, dit-on, composée par le fameux Professeur Bonfadio, Continuateur des Annales Latines de Gènes d'Ubert Foglietta, & l'un des plus fameux latinistes de son tems qui eut le malheur de périr misérablement, accusé du crime de bestialité.

Quantum murorum ambitum  
aggeribus fossâ, propugnaculis  
vallatum stadiis LXII. per  
juga montium, per ima  
vallium, per mariti-  
mum litus  
adductum,  
Genuensium Respublica,  
Libertatis munimentum  
excitavit.

Coepit opus anno MDCXXX.

Perfectum. MDCXXXIII.

cesser ce cruel fléau, qui banni d'abord de la capitale, continua encore quelque tems ses ravages au dehors, & disparut enfin totalement de son Etat en 1657.

Un autre fléau qui le désola dans le même tems, ce fut le brigandage des Corsaires de Barbarie, contre lesquels la République fut obligée de faire plusieurs armemens pour purger la méditerranée de ces pirates qui troublaient la navigation & le commerce de ses sujets. Elle fit plusieurs expéditions contre ces brigands Africains; il se passa des actions générales & particulières entre ses armateurs & les Corsaires pendant l'espace de cinq à six années, on fit des prises de part & d'autre. Les flottes de Gènes souvent combinées avec celles de quelques autres Etats d'Italie, remportèrent plusieurs avantages sur les Maures & Barbaresques. Les Turcs étant alors en guerre avec la République de Venise & l'Empereur, les Corsaires de Tunis & d'Alger faisoient une espece de diversion sur mer en faveur des Ottomans. Aussi ces Pirates se donnoient-ils carrière sur la méditerranée, dont ils s'étoient en quelque façon emparés & qui servoit d'un vaste champ à leurs brigandages. Ils les y exerçoient à loisir contre les vaisseaux de toutes les nations chrétiennes; & caufoient par leurs courses & leurs captures journalières le plus grand préjudice à leur commerce & spécialement à celui des Génois dont le principal se faisoit dans le Levant. On observera ici qu'une partie de la Chrétienté ayant volé quelque tems auparavant (en 1645) au secours de Candie que les Turcs assiégeoient avec une armée formidable, les Génois furent aussi invités par le Pape Innocent X. à réunir leurs forces contre l'ennemi commun, ou au moins à prêter leurs galeres aux Vénitiens; mais les prétentions que Gènes formoit au sujet de la préséance du pas qu'elle vouloit avoir pour ses galeres sur celles de Malte & du Grand Duc de Toscane, empêcherent l'effet de la bonne volonté du Pape, & une bagatelle, une affaire de pur cérémonial, *de punctiglio*, ainsi que l'on dit en Italie, détourna les Génois de faire ce qu'ils auroient dû (a). Peut-être étoit ce politique de leur part & désir de se maintenir en paix.

Quelque tranquille que la République fût du côté de l'Espagne, avec laquelle elle tâchoit toujours de se maintenir en bonne intelligence, elle eut cependant quelques difficultés avec elle en différentes fois; mais elles furent bientôt apaisées tant par sa prudence que par la fermeté qu'elle témoigna en toutes rencontres. Elle se méfioit toujours des Espagnols sachant qu'ils avoient de la peine à lui pardonner la conduite qu'elle avoit tenue dans la dernière guerre à leur égard & la démarche qu'elle avoit faite de se rapprocher de la France & de s'assurer de sa bienveillance. En effet l'Espagne, encore plus irritée de ce que pendant qu'elle étoit en guerre avec la France les Génois recevoient indifféremment dans leur port les bâtimens de cette puissance & les siens, n'attendoit que l'occasion de s'en venger, & de les réduire totalement au point de dépendre d'elle. Elle crut en avoir trouvé le moment en 1636 & leur donna une alarme bien chaude par l'entreprise qu'elle forma sur leur ville. Les Espagnols tenterent de s'en emparer par surprise le 12 de Novem-

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

1661.  
La peste  
ravage Gè-  
nes à diffé-  
rentes re-  
prises.

Les Génois  
ont plu-  
sieurs dif-  
férences  
avec l'Es-  
pagne.

(a) Anecd. Gén. & Corfes ann. 1657—1658. p. 218—220. Hist. de Gènes Tom. III. Liv. XIV. p. 157—158.

bre de la fuddite année. Le Duc de Ferrandine se présenta devant le port de Gênes avec les galeres de Naples, & en demanda l'entrée; dans le même tems le Marquis de Léganez devoit fortir de Pavie avec quatre mille hommes, s'emparer de Novi, Gavi, & marcher droit à Gênes pour soutenir l'entreprise du Duc de Ferrandine. Mais heureusement pour les Génois, ils furent

avertis à tems du dessein des Espagnols; au moyen de quoi ils le firent avorter, en refusant l'entrée de leur port aux galeres de Naples. Cette nouvelle entreprise les engagea à prendre toutes les précautions possibles pour se mettre à l'abri d'une surprise: ils réparèrent leurs fortifications, ils doublerent la garde des principaux postes, ils mirent de nouveaux corps de garde dans la ville; quatre mille citoyens prirent les armes pour sa défense, & les Officiers de marine eurent ordre de coucher au port pour mieux veiller à sa sûreté. Les Espagnols voyant que tout étoit éventé, renoncèrent à leur entreprise.

Tandis que Gênes se brouilloit avec son ancienne protectrice, elle évitoit avec attention toutes les occasions de déplaire à la France, vers laquelle penchoit alors, par politique, la balance de ses affections & dont elle étoit bien aise de se faire un appui contre le ressentiment de l'Espagne, en excitant une espece de jalousie ou d'émulation entre ces deux Puissances à qui auroit l'avantage de l'avoir sous sa protection. En effet le Sénat non content de bannir le Cardinal Impériale & son frere qui étoit Sénateur pour donner satisfaction à la France des insultes que le premier avoit fait à Rome étant Ministre du Pape, au Duc de Crequi Ambassadeur de cette couronne, s'empressâ encore de procéder rigoureusement contre ces deux hommes turbulens; dans la crainte que la République ne fût compromise à leur sujet & n'encourût la disgrâce d'un Monarque (Louis XIV) qui commençoit déjà à se faire redouter dans toute l'Europe & que Gênes croyoit avoir sur-tout intérêt de ménager (a). Le Sénat poussa son attention scrupuleuse à cet égard jusqu'à rappeler le Marquis Georges-Spinola Envoyé de la République en France, sur ce qu'il apprit qu'il étoit allié aux Impériales & dans la crainte que sa personne ne fut pas agréable au Roi; ainsi Spinola fut enveloppé dans l'espece de proscription politique de cette famille. Il eut été à souhaiter pour les Génois, que ne prenant conseil que de leur prudence & de leur foiblesse ils eussent toujours persisté dans les mêmes sentimens à l'égard de ce Monarque altier; ils ne lui auroient pas donné l'occasion de les traiter avec tant de rigueur, & tranchons le mot de barbarie, lors du fameux bombardement de leur ville en 1684; époque déplorable dans les Annales de Gênes, ainsi qu'on le verra à la fin de la présente Section.

Cette République croyant entrevoir une nouvelle branche de commerce lucrative pour ses sujets du côté de la Turquie, vint à bout après beaucoup de peines & de longues négociations de conclure un traité de commerce & d'alliance avec la Porte, par le moyen du Marquis Durazzo son Ambassadeur auprès d'elle; malgré tous les obstacles que celui de France voulut apporter à la conclusion de ce Traité; prétendant qu'il étoit nuisible au négoce & aux intérêts des sujets de cette couronne. Gênes réussit suivant ses desirs, mais elle ne retira aucun fruit de cette négociation, que l'honneur frivole & dis-

SECT. XI.  
Histoire de  
Gênes de  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Les Espa-  
gnols font  
une entre-  
prise in-  
fructueuse  
sur Gênes.

Cette ten-  
tative enga-  
ge les Gé-  
nois à se  
mettre sur  
leurs gar-  
des.

1663.  
Ménage-  
mens de Gê-  
nes pour la  
France.

1664.

1666.

Les Génois  
concluent  
un Traité  
de Commer-  
ce avec la  
Porte.

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1663. p. 220--222.

pendieux d'envoyer, comme les autres Puissances un Résident à Constantinople, & des Consuls dans les Echelles du Levant. D'ailleurs elle lui coûta, ainsi qu'à tous ceux qui furent chargés de ses intérêts dans cette occasion des sommes considérables, (\*) & elle ne fut d'aucune utilité au commerce de ses sujets, de sorte que voyant que son traité avec la porte étoit ruineux pour elle, & pour elle, elle prit le parti d'y renoncer totalement quelques années après (en 1675).

Nous croyons les démêlés que le Sénat eut avec l'Archevêque & l'Inquisiteur de Gènes (au sujet d'une prétendue sainte, Marie Thérèse Ronconi, dont ils ne voulurent pas souffrir qu'il vérifiât les miracles attestés par eux) indignes d'être rapportés dans cette Histoire. Il seroit à souhaiter pour l'honneur de l'humanité & de la raison que l'Inquisition n'eût jamais eu plus de pouvoir ni d'ascendant ailleurs qu'à Gènes. Nous nous contenterons de dire, que le Sénat Génois ferme dans le maintien de ses droits, eût bientôt appaisé ces différends en bannissant de Gènes le turbulent Inquisiteur qui n'y rentra qu'à la considération du Pape & du Cardinal Rospigliosi son Ministre qui accommoda cette affaire à la satisfaction du Sénat. Le Dominicain qui avoit voulu susciter des troubles dans l'intérieur de Gènes, d'autant plus dangereux que la Religion en étoit le prétexte fut transféré peu de tems après au siège de l'Inquisition de Boulogne.

Plusieurs tempêtes & ouragans furieux qui s'éleverent sur les côtes de Gènes pendant le cours de ces dernières années firent périr quantité de bâtimens dans son port & aux environs & causerent le plus grand dérangement dans les affaires des Négocians Génois, qui y firent des pertes considérables, sur-tout pendant les années 1667 & 1668. Mais la plus terrible de ces tempêtes fut en 1664, où les eaux de la mer s'éleverent jusqu'à la hauteur du vieux môle, & ne se retirèrent, dit-on, qu'à l'aspect des cendres de S. Jean-Baptiste qui furent apportées sur le rivage; moyen employé ordinairement à Gènes en pareil cas & toujours infailible si l'on en croit les Historiens. Ce miracle se renouvela encore une fois dans cette occasion: l'effet de la présence de ces cendres respectables fut prompt; aussitôt, disent-ils, l'orage s'appaisa, la tempête se calma & la mer obéissante devint tout à coup tranquille; chose sans doute très-belle à croire & plus encore à voir (†).

A l'exception de quelques démêlés que Gènes avoit eu soit avec l'Espagne, soit avec les brigands d'Afrique, ou avec l'Inquisiteur (dont on vient de parler) cette République avoit joui jusqu'alors d'une tranquillité assez constante au dedans & au dehors, lorsqu'une nouvelle conspiration éclata contre elle au moment où elle s'y attendoit le moins, & où elle étoit dans la plus profonde

(\*) Ses Ministres ou Résidens à Constantinople se ruinoient presque toujours dans ce poste peu envié: l'un d'entre eux nommé Justiniani, Successeur du Comte de Fiesque s'y tua en 1675 de désespoir ou de chagrin de ne pouvoir faire honneur à ses affaires. Voyez Anecd. Gén. & Corfès ann. 1675. p. 234—235. Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom III. Liv. XIV. p. 175—179. Liv. XVI. p. 361 & suiv.

(†) On en fit autant lors d'une pareille tempête en 1760 avec le même succès; preuve évidente, n'en déplaise aux incrédules, qu'il se fait encore des miracles dans ce siècle maudit, témoin l'Auteur Philosophe des Voyages d'un François en Italie Tom. VIII. art. Gènes, p. 466.

SACT. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Elle y re-  
nonce quel-  
que tems  
après.

1667.

Démêlés  
du Sénat  
avec l'Ar-  
chevêque &  
l'Inquisi-  
teur.

1668.

Dommages  
considéra-  
bles causés  
par des tem-  
pêtes.

1670.

1672.

Conjura-  
tion de la  
Torré.

SECT. XI.  
*Histoire de*  
*Gênes de-*  
*puis 1631*  
*jusqu'en*  
*1685.*

*Portrait de*  
*ce Conspi-*  
*rateur.*

sécurité, fruit d'une longue paix & d'une prospérité soutenue. Celui qui trama cette nouvelle conjuration, n'avoit pas à la vérité autant de talens, d'adresse, de politique, de vertus dangereuses & de moyens qu'en avoit eu le malheureux Comte de Fiesque, & même l'infortuné Vachero; mais il avoit plus de noirceur & de méchanceté; il entroit plus d'atrocité dans ses complots, ou pour mieux dire, il n'avoit que la scélératesse, & une haine aveugle & implacable contre sa patrie, capable de le porter aux plus grands excès & qui pouvoit seule rendre ses projets redoutables. C'étoit un scélérat déterminé, qui n'étoit guidé que par cette haine aveugle & qui n'avoit pour but que de s'enrichir que d'assouvir, non son ambition (car il étoit incapable d'en avoir) mais l'insatiable cupidité dont il étoit dévoré, source de tant de crimes chez ses semblables. Pétri de défauts de mauvaises qualités adonné à toutes sortes de vices grossiers, perdu de dettes, de débauches & de crimes, sans aucune vertu qui balançât ou récompensât ses vices à moins que l'on regarde pour telles l'impudence & l'audace qu'il possédoit dans un suprême degré: un tel homme n'étoit pas propre à se faire bien des partisans & n'étoit pas bien redoutable par lui-même pour la Patrie qui avoit honte de l'avouer pour citoyen; mais la malignité que sa rage envenimée eut de faire entrer dans ses desseins une puissance étrangère, un voisin dangereux & ennemi irréconciliable de Gênes, fut seule ce qui rendit formidable aux yeux de ses concitoyens une conspiration dont ils méprisoient souverainement l'auteur, & qui les mit cependant en danger éminent de perdre leur liberté. Le plus grand inconvénient qui resulta pour eux de cette conspiration, d'ailleurs aussi mal tissue que mal conduite, absurde en tous ses points, fut qu'elle attira à la République une guerre onéreuse avec une puissance voisine avec qui elle avoit bien eu de la peine à terminer précédemment ses différends. Ce détestable citoyen lui fit tout le mal qu'il put. C'étoit un Catilina, mais sans toutes les grandes qualités que possédoit d'ailleurs ce Romain factieux, sans toutes les ressources qu'il avoit dans son esprit & dans son cœur (\*).

Raphaël de la Torrè, fils d'un fameux jurisconsulte du même nom mort en 1667, fut ce fléau de sa patrie, ce boute-feu qui alluma le feu d'une nouvelle guerre avec la Savoye & qui voulut réduire Gênes en cendres. Peu soigneux de suivre les traces de son vertueux pere, il prit des routes toutes opposées, & ne chercha qu'à s'immortaliser par ses crimes; il avoit été quelque tems Page du Grand Duc de Toscane. Il n'avoit que vingt-cinq ans quand il forma l'odieux projet que nous allons décrire, & il avoit déjà couru une partie de l'Italie, ou son inconstance l'avoit promené sans qu'il eut pu trouver à se fixer, quand cette même inconstance le ramena à Gênes pour le malheur de sa patrie. Il y eut bientôt dépensé tout son bien en profusions & en débauches; & quand il n'eut plus de quoi satisfaire ses penchans, il eut recours, pour subvenir à ses folles dépenses aux plus honteux moyens, comme au vol & au brigandage qu'il mit plusieurs fois en œuvre à l'aide des compagnons de l'infame train de

(\*) Le Duc de Savoye qui employoit ce traltre en le méprisant, ayant appris que Gênes avoit mis sa tête au prix de vingt mille écus, dit hautement dans sa cour, qu'il n'en donneroit pas autant, qu'il ne l'estimoit pas si haut. *Anecd. Gén. & Corfes ann.* 1672. p. 230.

vie qu'il menoit. S'étant embarqué avec eux sur un brigantin, ils s'emparèrent à la hauteur de Porto-Fino sur la côte orientale, à cinq ou six mille de Gênes, d'une felouque chargée de riches marchandises, & d'une somme d'argent considérable, que des négocians Génois & autres envoioient à Livourne. Malgré les précautions que la Torrè & les complices de ses brigandages avoient prises de se masquer pour n'être pas reconnus, ils le furent & sur les plaintes des intéressés, sur l'information qui fut faite, le crime fut avéré & les coupables furent condamnés à être pendus avec confiscation de leurs biens; sentence qui fut exécutée par contumace (a).

La Torrè en apprit la nouvelle en Languedoc où il avoit eu la précaution de se retirer d'abord après son coup. Résolu de se venger de ceux qui avoient justement flétri sa réputation par cet arrêt diffamatoire & de rendre en même tems sa vengeance funeste à sa patrie dont il se voyoit pour jamais banni, cet aventurier passa à Final & tourna d'abord ses vues & ses pas vers la cour de Turin où il avoit un puissant protecteur dans la personne de Charles de Simiane, Marquis de Livourne, qui l'avoit connu à Gênes. La Torrè se rendit d'abord à Turin & mit pied à terre avec sa femme dans l'hôtel de ce seigneur qui lui fit le meilleur accueil & lui fit bientôt avoir par son crédit une compagnie de cuirassiers. Fier de ce nouveau poste, la Torrè se voyant dans le chemin de la faveur, crut devoir mettre d'abord la main à l'œuvre pour exécuter le grand projet qu'il avoit formé pour la ruine de Gênes; ne doutant point qu'il ne réussit à y faire entrer le Duc de Savoye dont la haine héréditaire pour la République étoit assez connue; & à réveiller les anciens différends, qui avoient régné long-tems entre son pere, son ayeul & elle. La Torrè voulu profiter de son établissement à la Cour de Turin pour renouveler les prétentions & ranimer le ressentiment de cette Cour contre les Génois. Elle venoit encore d'avoir quelques difficultés avec eux en 1670 entre les sujets de leurs frontieres respectives: différends qui avoient été apaisés dès leur naissance par la médiation de l'Abbé Servien Ministre de France auprès du Duc (b). La Torrè s'ouvrit sur ses projets à son protecteur, en les couvrant de l'apparence du zèle le plus ardent pour le service du Duc, & le pria de lui obtenir une audience de ce Prince pour lui communiquer des desseins si favorables à ses intérêts, ne parlant pas moins que de le rendre maître de Gênes. Soit que le Marquis ne vit dès ce moment dans son protégé qu'un aventurier très-dangereux, ou que par un motif de jalousie assez ordinaire à un courtisan, il craignit de faire parler la Torrè à son maître & d'être peut-être un jour supplanté par lui; Il ne s'empessa pas beaucoup de lui procurer l'audience qu'il désiroit: au contraire même il fit tout ce qu'il put pour le dissuader de la demander; mais voyant qu'il persistoit dans sa résolution, il lui demanda du tems pour y réfléchir, & l'exhorta à bien considérer lui-même ce qu'il vouloit entreprendre & proposer; mais la précaution étoit inutile, tout étoit décidé dans l'esprit du téméraire la Torrè qui n'examinait jamais rien, & qui ne consentit qu'avec bien du regret au délai que le Marquis de Livour-

Sect. XI.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Il est pro-  
scrit à Gê-  
nes & obli-  
gé de s'ex-  
patrier pour  
ses crimes.

Il se réfugie  
à Turin &  
y trouve de  
l'emploi.

Projets de  
vengeance  
de la Torrè  
contre sa  
Patrie.

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1672. (b) Hist. de Gênes par le Chev. de M. p. 223—224. Hist. des Révol. de Gênes. Tom. III. Liv. XV. p. 187 & suiv. Tom. II. Liv. VI. p. 268—269.

SECT. XI.  
HISTOIRE de  
GÈNES de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

ne lui demanda. Celui-ci en profita pour consulter à ce sujet le Marquis de Pianezze son pere, vieillard respectable par ses lumieres & par son expérience, qui avoit été long-tems à la tête des affaires du Duc en qualité de premier Ministre & qui s'étoit retiré dans un couvent pour y couler ses derniers jours en paix. Chose malheureusement bien rare & bien étonnante dans un Ministre, le Marquis de Pianezze joignoit à toute la capacité d'un des plus habiles politiques de son siecle, tous les sentimens d'un parfait honnête homme. Il trouva l'entreprise de la Torrè aussi absurde qu'injuste & criminelle, totalement contraire à la gloire & aux vrais intérêts de son maître; enfin il dit à son fils tout ce qu'il put pour le détourner de favoriser un si coupable dessein. Il lui fit sentir que c'étoit un coup de désespoir de la part d'un homme qui n'avoit rien à perdre, & qui vouloit tout risquer dans l'espérance de périr ou de tout gagner; que c'étoit un scélérat, un malheureux proscrit, sans ressources, sans crédit, absolument incapable de remplir tout ce qu'il promettoit; enfin un homme qui faisoit naufrage & qui vouloit entraîner d'autres dans le précipice avec lui. Ces sages réflexions firent impression sur l'esprit du Marquis de Livourne, qui se retira convaincu de la vérité des raisons de son pere, & refusa d'abord nettement à la Torrè de lui procurer l'audience qu'il demandoit. Cependant les sollicitations réitérées de cet homme impudent, plein de son système & qui paroissoit décidé à se satisfaire à quelque prix que ce fut; & plus encore, ce qui montre le caractère foncièrement lâche & bas des courtisans, la crainte qu'à son refus la Torrè ne s'adressa à quelqu'autre qui lui procurât les moyens de voir le Duc, & que ce Prince n'apprit alors par lui & ne trouvât mauvais le refus qu'il avoit fait de le lui présenter, déterminèrent enfin le Marquis à solliciter lui-même cette audience si désirée pour un homme qu'il méprisoit intérieurement, & à trahir par politique les intérêts de son maître & le sentiment intime de son cœur & de la vérité. La Torrè vit le Duc: il détailla amplement à ce Prince son projet, le plan de son entreprise & tous les moyens qu'il disoit avoir pour réussir; il lui parla avec son impudence ordinaire & d'un ton à lui persuader qu'il étoit capable de faire tout ce qu'il disoit. Ce ton de confiance gagna le Duc; qui ne connoissoit pas le génie & les mœurs de cet aventurier. Il faut peu de chose pour gagner ou séduire les Princes, qui la plupart du tems les plus foibles, les plus ignorants & les plus crédules de tous les hommes, se laissent prendre & conduire aveuglément par les plus fots & les plus méchants. Ce Prince goûta & adopta avec empressement les projets de ce vil conspirateur, & résolut de s'en servir comme d'un instrument utile pour remplir les vues qu'il avoit depuis long-tems sur Gènes. Il lui crut des talens: il le regarda dès lors comme un personnage important, comme un homme qui lui étoit essentiellement nécessaire & qui pouvoit lui rendre les plus grands services, ainsi qu'à son Etat. Depuis ce moment on eut ordre de traiter la Torrè avec les plus grands égards & on lui assura le traitement le plus avantageux. Fêté, régala, caressé par le Duc, ainsi que par son protecteur qui ne ménagea rien pour faire sa Cour à son Prince aux dépens de ses sentimens & lui procura quantité d'entrevues secretes avec lui dans la maison d'un de ses serviteurs où il le logea; le nouveau favori de la fortune, à qui tout rioit, reprit son train de vie accoutumé, recommença ses dissolutions & dissipations ordinaires & se noya dans un torrent de plaisirs &

Il commu-  
nique ses  
desseins au  
Duc qui les  
approuve &  
s'empresse  
de les adop-  
ter.

de délices crapuleuses aux dépens d'un Prince crédule, & de sa Cour vil ramas d'esclaves rampants, de lâches adulateurs, toujours portés à flatter bassement les goûts & les penchans du maître, à encenser l'idole régnante, à se tourner humblement vers l'orient de la faveur.

Cependant l'ame noire de la Torrè n'étoit pas satisfaite il bruloit de se venger (passion dévorante qui ne laisse aucun repos à celui qui en est possédé) & de mettre ses complots à exécution: chaque jour il pressoit vivement le Duc de Commencer à agir & de se déclarer contre les Génois. Ce Prince qui n'aspiroit pas moins à se voir maître de Gènes, ainsi que cet aventurier & sa trop crédule ambition l'en flattoient, résolut de débiter par faire une tentative sur Savone, dessein qui lui avoit été inspiré par le Marquis Ville Officier d'une grande expérience. Cependant avant d'entreprendre cette guerre, le Duc parut bien aisé de prendre (pour la forme; car les Princes ont déjà leurs projets dans leurs têtes ou dans celles de leurs conseillers dont ils ne se départent jamais) l'avis de ses favoris, de ceux de ses courtisans qui lui étoient le plus attachés & qui flattoient toujours ses passions: il voulut aussi savoir celui du Marquis de Pianezze en qui il avoit beaucoup de confiance & pour qui il ne pouvoit s'empêcher de conserver toujours beaucoup d'estime & de vénération, quoique ce sage vieillard fit toujours profession de lui dire la vérité, de lui parler en langage austere & de heurter de front ses idées, dès qu'elles avoient la moindre ombre d'injustice. Ce serviteur fidelle ne se démentit point dans cette occasion. Il remit au Prince un mémoire détaillé, dans lequel il lui faisoit voir & sentir clairement toute l'injustice qu'il y avoit à entreprendre une guerre aussi onéreuse contre les Génois, dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre; & cela sur la foi d'un homme tel que la Torrè, proscrit & banni de sa patrie pour ses crimes. Ce mémoire toucha le Duc, mais il ne convainquit pas; il ne flattoit pas ses desirs. Trucchi, trésorier de son éparque, l'un de ses favoris & flatteurs à gages, & sur-tout le président Blancardi (décapité depuis) & quantité d'autres lâches courtisans, ennemis & jaloux du vertueux Marquis de Pianezze, vinrent bientôt à bout de détruire les légères impressions que son mémoire avoit faites sur l'esprit du Duc & ils persuaderent à ce Prince qu'il n'y avoit rien que de juste, de sage & de légitime dans son entreprise; il les crut avec plaisir & elle fut résolue. Le Marquis de Pianezze rentra dans sa retraite. Le Marquis son fils fut nommé par le Duc pour être un des généraux de cette guerre, & fut obligé d'obéir en sujet, ou pour mieux dire en courtisan soumis, quoiqu'en méprisant intérieurement la Torrè & ses projets.

Pendant que le Duc méditoit une entreprise sur Savone. La Torrè en méditoit une autre sur Gènes. Il se proposoit de se mettre lui-même à la tête d'une troupe de bandits & de scélérats, levée dans les pays voisins, de se joindre à ceux des environs de Gènes, de descendre avec eux dans la Vallée de Bisagno, d'approcher de Gènes, la nuit avant la fête de St. Jean Baptiste, jour solennel dans cette ville, où l'on se flatte d'y posséder ses ceudres & dont il est le patron; dans le dessein de profiter de la joie du peuple, du trouble & de la confusion inséparables d'un pareil jour, pour entrer dans la ville par les endroits les moins gardés. Il se proposoit ensuite d'enfoncer les prisons, d'armer les prisonniers, d'exciter un soulèvement, d'égorger ses ennemis par

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Le Duc  
consulte ses  
Ministres,  
& se fortifie dans sa  
résolution  
d'envahir  
l'état de  
Gènes.

Desseins du  
Duc & de  
la Torrè sur  
Savone &  
Gènes.

*Histoire de Gênes depuis 1631 jusqu'en 1685.*

SECT. X. lesquels il comptoit la noblesse, le Sénat & tous les gens de bien, de mettre le feu aux magasins & aux maisons pour jeter l'épouvante dans la ville, de s'emparer des principaux postes à l'aide du trouble & de la consternation universelle & de se baigner à loisir dans le sang & le carnage. Mais ce qui flattoit le plus son imagination; il repaïssoit sa cupidité de l'espoir de se rendre facilement maître de la maison de St. Georges, de s'emparer de ses trésors, & de désaltérer à son aise la soif qu'il avoit de toutes ces richesses; le principal motif de son entreprise après sa vengeance. Plein de ces exécrables projets cet aventurier s'étudioit sans cesse à se perfectionner dans le talent de conduire avec art une conspiration par la lecture de toutes les fameuses entreprises de cette nature, dont l'Histoire nous a conservé l'odieux souvenir. Sur-tout il lisoit & relisoit sans cesse celle du Comte de Fiesque écrite par Mascardi, dont il n'avoit pas à beaucoup près les talens ni les grandes qualités; & dont il ne confidéroit pas la fin funeste; aveuglé comme il l'étoit par la cupidité & l'esprit de vengeance; ces passions violentes donnoient de l'énergie à l'ame basse & lâche de ce conspirateur méprisable, mais quand la vengeance n'est qu'une fureur aveugle & mal dirigée elle n'est pas dangereuse. Comme un autre Catilina la Torrè avoit dressé une liste de tous ceux dont il avoit proscrit la tête; & sa haine s'immoloit déjà d'avance ses victimes en idée. Heureusement pour les Génois ce n'étoit qu'un projet téméraire mal conçu & peu susceptible d'être exécuté aussi facilement que la Torrè le faisoit accroire au Duc de Savoye & s'en flattoit lui-même.

Bien loin qu'il eut dans Gênes autant d'intelligences & de partisans propres à le seconder, qu'il avoit eu l'effronterie de s'en vanter, il n'en avoit guere, ou pour mieux dire point du tout. En effet quels amis pouvoit avoir dans sa patrie un banni convaincu de crimes atroces? les ressorts de sa conspiration étoient petits, foibles & dignes de celui qui les faisoit jouer; aussi tous les efforts de sa rage n'eussent-ils été de toutes façons que méprisables aux yeux de ses concitoyens sans l'appui redoutable que le Duc de Savoye lui prêtoit. La Torrè aussi imprudent qu'hardi, sentit qu'il lui falloit nécessairement un agent à Gênes, un autre lui-même, qui pût l'y représenter, l'y seconder, & lui procurer les ressources qui lui manquoient, il crut trouver dans un certain

*La Torrè s'adresse à Vico qui le trahit.*

*Sa conspiration est découverte.*

*On lui fait son procès à Gênes ainsi qu'à ses complices: on met sa tête à prix.*

Vico, homme de basse naissance & fort intrigant, l'homme dont il avoit besoin. Il s'adressa à lui, & l'instruisit de tous ses projets, sur lesquels il entra avec lui dans le plus grand détail. Vico seignit d'y accéder. Mais ne balançant point entre le péril certain qu'il couroit en servant la Torrè, & la récompense infailible à laquelle il devoit s'attendre en le trahissant, il s'empressa d'aller tout révéler à un Sénateur, qui en fit part au Sénat. On accorda au délateur une pension considérable, & l'on songea aux moyens de prévenir le péril dont on étoit menacé par les complots de la Torrè, & sur-tout par ses liaisons avec le Duc de Savoye. On commença par faire le procès à ce coupable citoyen. Les inquisiteurs d'Etat s'emparèrent de cette affaire. Ils confirmèrent la sentence de mort & de confiscation de biens déjà portée précédemment contre lui en-qualité de voleur & de Pirate public & le condamnerent de nouveau comme traître à la patrie & coupable de haute trahison. Ses enfans furent bannis, ses parens exclus des conseils & l'on mit sa tête à prix pour vingt mille écus, somme exorbitante eû égard à l'homme dont il s'agissoit,

fait, au dire même du Duc de Savoye, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut dans une note. En outre lorsqu'on apprit peu de tems après l'éruption des troupes Piémontoises sur les terres de la République, on fit des poursuites plus vives, de nouvelles informations contre les parens de ce conspirateur; & son Oncle Pascal de la Torrè, fut emprisonné & décapité. Mais au lieu de songer des l'instant de cette découverte à se mettre en état de résister aux armes du Duc, afin de ne pas être pris au dépourvu les Génois demeurèrent tranquilles & dans la plus grande sécurité, se flattant que, comme ses desseins étoient connus & l'entreprise entièrement découverte, ce Prince y renonceroit & perdrait l'espérance de réussir. Ils se trompoient cet événement augmenta encore l'ardeur du Duc; D'ailleurs tout avoit été concerté & disposé de façon avant que les trames de la Torrè avoient été découvertes, que ce Prince crut qu'il étoit de son honneur de ne pas reculer. Ainsi ce contre-tems ne dérangea rien à son plan; sinon qu'au lieu d'entrer par surprise sur le territoire de Gènes, il résolut d'y entrer ouvertement en ennemi déclaré & de commencer la guerre par le siège de Savone ainsi qu'il l'avoit projeté. Il y a plus même: l'Armée Piémontoise étoit déjà sur les terres de Gènes, quand le Sénat fut instruit par Vico de toutes les circonstances du projet de la Torrè, de sorte que le Duc étoit réellement trop avancé pour pouvoir retrogarder, s'il y a de la honte à renoncer à une entreprise injuste.

Les Génois furent la dupe de leur imprudente sécurité. Les troupes du Duc commandées *ad interim* par le Marquis de Livourne, arriverent sur leurs frontieres le 25 de Juin (1672) & prirent la route de Savone. Cette nouvelle causa les plus vives alarmes à Gènes, que la valeur reconnue de Jean Spino-la, Gouverneur de Savone, fut seule capable de rassurer: on fit à la hâte toutes les dispositions nécessaires pour prévenir le danger dont on étoit menacé; on donna des ordres de tous côtés pour faire des levées; on équipa des vaisseaux on renforça les garnisons des places frontieres; on arma les paysans des vallées voisines. En peu de tems le Sénat eût rassemblé un fond de plus de trois millions de génouines, par l'empressement avec lequel quantité de riches citoyens envoyerent de l'argent & leur vaisselle au trésor public; la contagion de ce zele patriotique ayant passé jusqu'aux Dames qui se desfirent de tout ce qu'elles avoient de plus précieux, sans doute après leur patrie, de leurs bijoux; sacrifice considérable & bien couteux pour des femmes, mais non pour les citoyennes de Gènes.

Cependant les troupes Piémontoises étoient entrées précédemment sur son territoire: elles s'y étoient avancées sans aucun obstacle; & dans le premier moment de la consternation que leur présence imprévue y avoit jetée & spécialement à Savone, dont les habitans se croyant trahis, avoient perdu courage & toute faculté de se défendre, le Marquis auroit pu s'emparer assez aisément de cette ville & marcher promptement vers la capitale en profitant de cette même consternation générale si favorable à ses desseins, si ce Général apprenant à Altare ville de Montferrat Mantouan située à trois lieues de Savoye que l'on étoit prévenu de ses desseins par la découverte du complot de la Torrè, n'eût crû l'entreprise échouée, & plus prudent de s'arrêter quelques jours audit Altare, pour voir tranquillement ce qui se passeroit chez les Génois.

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Les troupes  
du Duc en-  
trent sur les  
terres de  
Gènes.

Les Génois  
arment à  
force, &  
prennent  
des mesures  
de toute es-  
pece pour  
leur défen-  
se.

La lenteur  
du Marquis  
de Livour-  
ne sauve les  
Génois.

**Sect. XI.** Cette lenteur imprudente fut en quelque façon leur salut & la cause du peu de succès du Marquis. Pendant ce tems-là les Génois eurent le loisir de faire les préparatifs nécessaires pour leur défense, & de prendre toutes les mesures qu'on vient de voir plus haut; les habitans de Savone reçurent des secours considérables d'hommes, de munitions & de vivres, qu'on leur envoya de Gênes.

*Le Marquis Catalan Alfieri prend le Commandement de l'Armée Piémontoise.*

*Prise de Piévé par les Piémontois.*

*Le Duc fait publier un Manifeste.*

Dans cet intervalle le Marquis Catalan Alfieri, Général en Chef des troupes Piémontoises, qui avoit été retenu jusqu'alors à Turin par une maladie en partit pour rejoindre l'Armée. Le Duc voyant qu'il n'étoit plus possible de s'emparer de Savone par surprise lui avoit ordonné d'ouvrir la Campagne par le siège de Piévé (a). Ce Général se rendit au camp devant cette place où le Marquis de Livourne lui remit le commandement de l'Armée. Piévé ouvrit ses portes aux Piémontois à la première sommation. Ainsi la guerre fut déclarée ouvertement entre les deux états. Quoique les Génois fussent préparés au coup qui les menaçoit, ils feignirent d'être fort surpris de la conduite du Duc de Savoye à leur égard, & firent retentir toutes les cours de l'Europe de leurs plaintes. Dans l'ordre des choses & de la justice la plus commune ce Prince auroit dû, avant que de leur déclarer la guerre faire précéder ses armes par un manifeste authentique, ou leur faire connoître ainsi qu'à toute l'Europe, ses justes sujets de plainte, leur exposer ses griefs & leur demander une satisfaction proportionnelle: c'est du moins ainsi qu'en usent en pareil cas tous les Etats bien policés qui sont encore plus scrupuleux de sauver les apparences & d'observer les bienséances que la justice elle-même. Mais comme c'étoit ici une entreprise d'une toute autre nature, où l'on s'éloignoit absolument des voyes ordinaires; le Duc fit tout le contraire, il commença par faire une irruption sur le territoire de Gênes pour s'emparer d'une de ses places; & après il fit publier un manifeste pour légitimer cette invasion. On n'entrera point ici dans le détail de ce qu'il contenoit. On fait ce que c'est qu'un manifeste & personne n'en est la dupe aujourd'hui; c'est assez ordinairement un amas de raisons frivoles, plattées & cousues ensemble tant bien que mal; de prétextes spécieux destinés à justifier une chose notoirement injuste; à couvrir, à voiler le véritable but d'une conduite, d'une entreprise que l'on reconnoit intérieurement soi-même plus qu'illégitime; & souvent par un aveu tacite arraché par la vérité, plus l'entreprise est inique & plus le manifeste est rempli de motifs apparens & sacrés. Tel étoit à peu près celui que le Duc de Savoye fit répandre & envoya au Sénat. Le principal pivot sur lequel il rouloit presque tout entier, étoit que cette invasion étoit faite pour venger les insultes que ceux de Rezzo, & de Coscio sujets de la République avoient faites aux habitans de Cenoa & Rochefort, Villes appartenantes au Duc, pour défendre ces derniers contre leurs vexations, & pour leur faire obtenir raison des dommages que les premiers leur avoient causés. Le manifeste ajoutoit, qu'au reste le Duc étoit prêt à retirer ses troupes, dès que la République consentiroit à lui donner satisfaction des outrages faits à ses sujets, ou au moins à remettre la décision de ce différend au jugement des Docteurs du collège de Boulogne,

(a) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 479.

auquel ce Prince vouloit bien s'en rapporter (a). Il est aisé de s'appercevoir que ce motif n'étoit pas trop solide, & qu'il étoit le véritable mobile de ce Prince. Les Génois s'en apperçurent sans peine & au lieu de s'amuser d'abord à répondre à son manifeste, le Sénat résolut avant toutes choses de prendre les armes & de lui opposer la plus vigoureuse résistance.

Il répondit cependant avec beaucoup de fermeté; avant que d'examiner ses raisons, il fera nécessaire, pour l'intelligence des deux manifestes de faire voir en passant sur quoi les plaintes du Duc étoient fondées, & de rapporter quelques petits événemens trop peu importans pour trouver place ici, si ce Prince ne les avoit jugés dignes de servir de prétexte à la guerre qu'il vouloit absolument avoir avec Gènes. Les prétentions ou allégations même les plus injustes où les plus absurdes ont toujours un certain fondement qu'il est essentiel & souvent suffisant de faire connoître pour en démontrer l'illégitimité; elles ne sont propres à surprendre que la crédulité de ceux qui sont mal instruits ou qui adoptent aveuglément tout ce qui est imprimé par l'ordre d'une Cour & tout ce qui est public d'un ton imposant. Il y avoit eu en 1670 quelques contestations entre les sujets respectifs des deux états, ci dessus nommés; ainsi que quelques différens au sujet de leurs limites; mais l'on a déjà rapporté plus haut que ces différends avoient été d'abord apaisés par l'entremise de l'Abbé Servien Ministre de France; ainsi l'on voit que ce léger sujet de plainte qui ne subsistoit plus, ne fournissoit point d'ailleurs matière à une guerre. C'est cependant ce motif que le Duc de Savoye avoit saisi avec empressement, & sur lequel il insistoit fortement pour appuyer ses projets & pour déclarer la guerre aux Génois. Ceux-ci répondirent tout ce qu'on vient d'alléguer en leur faveur & tout ce qu'on peut imaginer de raisonnable en pareil cas (b). De plus ils ajoutoient qu'ils étoient prêts de remettre la décision de leurs différends au jugement d'un Prince neutre & désintéressé, pourvu que le Duc de Savoye commençât par retirer ses troupes de dessus leur territoire. Ce Prince repliqua encore par un nouveau Manifeste qu'il fit répandre par D. Gabriel de Savoye Général de ses troupes, où après avoir combattu la réponse des Génois & avoir mis ses prétendus griefs dans le plus grand jour, il persistoit toujours dans ses précédentes offres de mettre bas les armes, & de s'en rapporter à la décision des Docteurs de Bologne; mais toutefois à condition que préalablement (condition qui étoit déjà un obstacle assez notoire à ce que ce Prince proposoit lui-même pour le bien de la paix) les Génois lui donneroient la satisfaction qu'il demandoit, & répareroient les dommages faits par eux à ses sujets. Les Génois nioient de leur en avoir fait aucuns & d'être par conséquent dans le cas de les dédommager. Ainsi toutes ces réponses & répliques respectives n'avancant rien, & ne faisant tout au plus qu'envenimer encore la querelle, ils résolurent de n'en plus faire aucune, & de ne plus répondre au Duc que les armes à la main. C'est pourquoi nous laisserons de côté tous ces combats de plume inutiles pour en venir à d'autres plus funestes pour le genre-humain: plût à Dieu, pour son bonheur, qu'il ne connût que

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Réponse  
des Génois.

Nouveau  
Manifeste  
au Duc.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. (b) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II.  
Tom. III. Liv. XV. p. 215 & suiv. Liv. VI. p. 280—283.

Sect. XI. les premiers ! mais malheureusement ils sont toujours les tristes précurseurs des fureurs des Princes, & le sang coule bientôt en abondance.

*Histoire de Gènes depuis 1631 jusqu'en 1685.*

*Progrès de cette guerre: pertes successives des Piémontois.*

*Le Duc renforce son armée.*

*Diverses expéditions des Piémontois: succès alternatifs dans cette guerre.*

Cependant l'incendie allumé par la Torré étendoit de plus en plus ses ravages, & son ame noire se satisfaisoit d'avance en contemplant d'un œil tranquille dans le lointain les malheurs de sa patrie, qui alloient être son ouvrage. Les Piémontois se fortifioient dans l'état de Gènes & dans Piévé: le Duc y fit passer un nouveau renfort de troupes sous les ordres de D. Gabriel de Savoye. D'un autre côté les Génois ayant banni toute terreur, ne songeoient qu'à se bien défendre & préparoient bien de l'ouvrage à celui qui méditoit de les asservir. Ils sortoient presque toujours vainqueurs de tous les petits combats qu'ils avoient à soutenir contre leurs ennemis, dont l'Armée s'affoiblissoit de plus en plus, tant par la fréquente désertion occasionnée par le défaut d'argent & de vivres, que par les pertes qu'elle faisoit journellement en différentes rencontres avec les troupes de Gènes; détail peu important & dans lequel nous n'entrerons point.

Tout ces petits revers ne rebuterent point le Duc, qui toujours plein de son idée, (\*) s'empressa de remédier à l'affoiblissement de son Armée en la renforçant de dix mille hommes d'Infanterie & de mille chevaux, tant pour réparer les pertes qu'elle avoit souffertes, que pour la mettre en état d'agir contre les Génois. Il leur avoit donné par son dernier manifeste un terme pour y repliquer ou pour le satisfaire sur ses griefs; & il attendoit avec impatience que ce terme fut expiré pour recommencer les hostilités. Aussi d'abord après son expiration que les Génois virent tranquillement venir sans plus daigner répondre aux allégations de leur ennemi, le Général Piémontois eut ordre de reprendre les opérations de la guerre ou plutôt de la repousser avec la dernière vigueur; car les hostilités n'avoient point cessé jusqu'alors de part & d'autre.

L'Armée Piémontoise fut partagée en deux corps pour accélérer les progrès de cette campagne & accabler plus sûrement les Génois en les attaquant par plusieurs endroits à la fois. Ils n'avoient point d'Armée sur pied, mais de bonnes forteresses, & de nombreuses garnisons en état de se bien défendre, & quelques troupes légères, composées particulièrement de Corfès qui battoient la campagne & harceloient les Piémontois dans leur marche: système prudent & peu ruineux si ce n'est pour leurs ennemis. L'une des divisions de leur Armée, marcha sous les ordres du Marquis Catalan vers Zuccarello, le commandement de l'autre fut donné à D. Gabriel de Savoye qui s'avança vers Oncille, pour couvrir cette place menacée par les Génois. Moins heureux ou moins habile, que son collègue, il fit la guerre avec bien moins de succès. Tandis que le Marquis remportoit plusieurs avantages & s'emparoit de plusieurs places fortes, comme Rezzo qu'il fit démolir, Roccabarbena Castel-Vecchio & Zuccarello qu'il prit après une longue résistance de la part des alliés, D. Gabriel fut repoussé de presque tous les côtés, souvent attaqué & battu par les Génois; il tomba dans plusieurs embuscades & se vit plusieurs fois sur le point de tomber entre leurs mains. Mais le Marquis n'eut bientôt rien à lui reprocher à cet égard; ses succès furent de courte durée;

(\*) C'est bien ici le cas de citer ce beau vers d'Horace:

*Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.*

attant que cette campagne avoit commencé heureusement pour lui attant la fin en fut triste & malheureuse. Les deux Généraux étoient convenus de faire la réunion de leurs troupes auprès d'Albenga; en conséquence le Marquis Catalan en prit la route. D. Gabriel lui donna avis que venant de sortir avec beaucoup de peine d'une position désavantageuse, (il s'étoit laissé enfermer dans Terrico) il tiroit vers Oneille avec son corps; & qu'il étoit à propos que le Marquis détachât quelques troupes pour venir au devant de lui & faciliter la jonction projetée de leurs deux divisions. Le Marquis Catalan balança trop s'il devoit le faire; au moyen de quoi la jonction n'eut pas lieu, parceque trop long-tems différée, elle devint bientôt impossible attendu que la communication fut coupée par les Génois. La mésintelligence, fruit ordinaire de la jalousie, régnoit entre les Généraux Piémontois; & fut causée au moins en partie de l'échec que les armes de leur maître reçurent dans cette rencontre. Le Marquis de Livourne qui commandoit sous le Marquis Catalan, voulut aller au devant de D. Gabriel avec huit cens hommes; il le lui offrit même & pourtant il n'en fit rien: il alléguait dans la suite pour sa justification, que le Marquis Catalan l'en avoit empêché, & lui avoit ordonné de rester dans son poste. Au fond il est difficile de savoir lequel de ces Généraux étoit coupable de cette faute, ou si l'on veut, de cette mauvaise volonté; tout ce qu'il y a de sûr c'est qu'ils furent dans la suite disgraciés & exilés l'un & l'autre. Peut-être la faveur de D. Gabriel, dont l'impéritie avoit sans doute eût beaucoup de part à leurs revers, contribua-t-elle aussi à la disgrâce de ces deux Généraux. Quoiqu'il en soit, D. Gabriel voyant que le Marquis Catalan, harcelé, arrêté à chaque instant par les ennemis ne pouvoit se réunir à lui, & que cette jonction étoit absolument impraticable, prit le parti de laisser quelques troupes dans le Marquisat d'Oneille, pour le protéger, & de se retirer en Piémont avec le reste de son corps; ce qu'il fit avec beaucoup de désordre & de précipitation. Sa retraite embarrassait le Marquis Catalan qui se vit poursuivi par les Génois jusqu'à Zuccarello. Ils lui couperent la communication avec Garesio, d'où il tiroit ses vivres; ils s'emparèrent du Pont d'Erlé, le seul passage qu'il eut pour sa retraite; de façon qu'il fut obligé de se jeter & de s'enfermer dans Castel-Vecchio avec une partie de son monde, consistant en son arrière garde qui avoit été constamment aux prises avec les Génois, pendant que son avant-garde alloit toujours en avant & étoit déjà arrivée à Garesio. Elle voulut revenir sur ses pas pour le dégager; mais elle en fut empêchée par les troupes Génoises qui la contraignirent de retourner à Garesio. Le Marquis se vit bientôt investi dans Castel-Vecchio, place incapable de soutenir un long siège. D'ailleurs pour surcroît d'infortune ses troupes y manquèrent bientôt de vivres & d'eau; d'eau sur-tout dont la disette insupportable réduisit ses gens aux plus affreuses extrémités. Dans cette conjoncture le parti du désespoir fut celui que le Marquis embrassa. Il réussit après plusieurs tentatives à se faire jour au travers de ses ennemis l'épée à la main avec le Marquis de Livourne & une poignée de monde à la tête de laquelle il arriva enfin à Garesio, après avoir été obligé de traverser une rivière & un torrent à la nage & avoir erré long-tems faute de guide (a).

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1637  
jusqu'en  
1685.

Toutes &  
revers des  
Généraux  
du Duc. La  
mésintelli-  
gence se mot  
entre eux.

Retraite de  
D. Gabriel.

Le Mar-  
quis Cata-  
lan est obli-  
gé de s'en-  
fermer dans  
Castel-Vec-  
chio: il y  
est investi  
par les Gé-  
nois.

Il se fait  
jour avec  
une poignée  
de monde  
l'épée à la  
main.

(a) Anecd. Gén. & Corfes: ann. 1672. p. 228-230. Hist. de Gènes par le Chév. de M. Tom. III. Liv. XV. p. 264-272.

**SECT. X.** Le Marquis de Parella qui étoit resté dans la place avec treize cens hommes tenta vainement d'en sortir par la même voie; & fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec tout son monde. Equipages, munitions, armes, tout jusqu'aux papiers du Général tomba entre les mains des Génois qui firent dans cette rencontre & dans les précédentes quantité de prisonniers de marque, & trouverent entre autres papiers importans le plan de la conspiration de la Torre & son accord avec le Duc de Savoye. Telle fut la fin d'une expédition dont les commencemens avoient été si brillans pour lui.

*Le reste de l'armée Piémontoise se rend aux Génois. Les Génois poussaient leurs avantages: leurs progrès sur les terres du Duc.*

*Toutes ces pertes irritent le ressentiment du Duc de Savoye.*

*Nouvelles entreprises infructueuses de ce Prince.*

*Les Piémontois levent trois fois le siège de Penna.*

Les Génois fiers de leurs avantages résolurent de les pousser avec vigueur & de profiter de la retraite de leurs ennemis, pour entrer à leur tour sur leurs terres. La fortune sembla se tourner entièrement de leur côté. Ils s'emparèrent successivement des Vallées d'Oneille & de Muro & des places fortes qui s'y trouvoient dont ils faccagerent toutes celles qui voulurent leur faire résistance & entre autres Gazelli. Ils se rendirent ensuite maîtres d'Oneille, de la Briga qui fut aussi détruite de Perinaldo qui se racheta du pillage & de plusieurs autres places. Duraffo, l'un des Commissaires Généraux nommés par le Sénat dès le commencement de cette guerre & qui avoit formé le siège d'Oneille avec huit mille hommes, fit raser les fortifications de cette place, & fit transporter à Gênes toute l'artillerie, les munitions & les armes qui s'y trouvoient. En outre il leva une contribution de cinquante mille écus sur la principauté d'Oneille. Le Duc de Savoye étoit si irrité de toutes ces pertes accumulées, qu'il rejeta toutes les propositions que le Pape Clément IX lui fit au sujet de la paix entre lui & les Génois, refusant de se prêter absolument à aucun accommodement (a). Bien loin d'en vouloir entendre parler ce Prince ne respirant que la vengeance ne songeoit qu'à lever de nouvelles troupes, afin de se remettre en état de continuer la guerre & de chasser les Génois de ses Etats. Il étoit d'autant plus dur pour ce Prince ambitieux de les y voir faire d'aussi rapides conquêtes qu'il s'étoit proposé lui-même de conquérir les leurs. Louis XIV. s'entremitt aussi inutilement pour accommoder ses différends avec les Génois dans la vue de rendre la paix à l'Italie.

Dès que ce Prince eût rassemblé un nombre de troupes suffisant qu'on faisoit monter à plus de douze mille hommes, il les fit marcher en même tems par quatre endroits différens contre son ennemi; savoir par le pas de la Nava, par le mont Airolo, près de Piévé; par le mont d'Erli près de Castell-Vecchio, & enfin par le mont de Justiniani, près de Torrano. Ces quatre attaques furent assez infructueuses & les Génois reprirent presque toutes les places qui leur furent d'abord enlevées. Dans le même tems le Marquis de S. Damien Général Piémontois forma avec un autre corps de troupes le siège de Penna (ville du territoire de Vintimille); mais Prato, Commandant pour les Génois dans cette ville le long de cette côte, envoya des troupes qui l'obligèrent à lever le siège. La place fut encore investie une seconde fois & assiégée dans les formes par quatre mille Piémontois qui l'auroient obligée de capituler, sans le secours que Prato vint à bout d'y jeter; au moyen de quoi Penna fut délivré. A peine ce brave Génois s'étoit-il éloigné pour entreprendre le siège de Dolce-Aqua, que les ordres du Sénat l'obligèrent d'aban-

(a) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 479.

donner, que les Piémontois vinrent au nombre de six mille hommes former pour la troisième fois celui de Penna. Ils étoient commandés par D. Antoine de Savoye, & paroissoient obstinés à se rendre maîtres de cette place importante à cause de son château très-fort & très-avantageusement situé. Prato eut encore la gloire de délivrer cette place, même en contrevenant aux ordres du Sénat, qui lui avoit expressément commandé d'en laisser faire le siège, & de retourner du côté de Vintimille dont la défense devoit être son objet particulier, sur deux galeres qui lui furent envoyées pour embarquer son monde. Prato défobéit, eut le bonheur de réussir & ne fut point blâmé; le succès seul justifia sans doute son hardiesse. D. Antoine trompé par le faux bruit que Prato, joignant la ruse au courage, fit répandre que ces galeres lui amenoient un renfort considérable, ne voulut pas attendre le choc des Génois, & leva le siège de Penna avec précipitation, laissant dans son camp une partie de son bagage & son canon enfoui. Les habitans & la garnison de Penna furent amplement récompensés & comblés d'éloge, ainsi que ses défenseurs, qui terminèrent cependant toute leur gloire par le massacre qu'ils firent, de sang froid, de tous les prisonniers Piémontois; mais il ne faut pas s'en étonner, la guerre en elle-même est le regne du crime & de la barbarie; s'il s'y commet quelques belles actions ce n'est qu'accidentellement & sans conséquence, les hommes même les plus généreux se livrent aux plus cruels excès quand ils ont les armes à la main.

Les Piémontois ne furent pas malheureux de tous côtés. Ils rentrèrent sans peine dans Oneille, que les troupes Génoises avoient abandonné, par un effet de la sage politique du Sénat, pour se replier sur Port-Maurice, Alessio & Diano, postes plus capables de tenir & plus importants pour observer la marche des Piémontois. Le Duc de Savoye avoit ordonné à ses Généraux de faire les derniers efforts contre les Génois, & de les attaquer de toutes parts. Tandis que le Marquis de S. Damien marchoit du côté d'Oneille, D. Gabriel entroit avec un corps de troupes considérable sur les terres de Gènes du côté du Milanés, & s'emparoit de Salsallo & d'Ovada. La garnison de cette place fut faite prisonniere de Guerre; elle ne consistoit qu'en deux cens hommes; la prise d'Ovada en coûta huit cens aux Piémontois; leurs ennemis n'y perdirent que cent hommes. Cette place fut mise au pillage, & soit de dessein prémédité & par représailles du massacre des leurs à Penna, soit par accident les Piémontois massacrèrent aussi une partie de leurs prisonniers (a): Les représailles sont toujours barbares; c'est crime pour crime & l'on est quitte.

La guerre se poursuivoit ainsi avec chaleur de part & d'autre, & leur acharnement réciproque étoit tel qu'il sembloit annoncer de plus grands événemens pour la fin de cette campagne, lorsque les soins des médiateurs vinrent à bout d'engager les parties belligerantes à faire un accommodement. Ces médiateurs étoient le Pape, le Roi d'Espagne & le Roi de France. Ce dernier sur-tout se donna beaucoup de mouvemens pour cette conciliation; & son Ministre (Mr. de Gosmond) vint à bout de lever tous les obstacles. Il fut convenu préalablement par son entremise qu'il y auroit une suspension d'armes entre les deux Etats; qu'ils se rendroient réciproquement les places prises de

§ Sect. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Les habi-  
tans de Pen-  
na massa-  
crèrent les  
prisonniers  
Piémont-  
tois.

Les Pié-  
montois  
rentrèrent  
dans Oneil-  
le : leurs  
avantages  
contre les  
Génois.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVI. p. 320—331.

SECT. XI. part & d'autre; & qu'ils s'en rapporteroient pour la décision de leurs diffé-  
*Histoire de* rends au sujet de leurs limites, au jugement des Docteurs de Ferrare. Ce  
*Gènes de* dernier article ayant souffert depuis quelques difficultés on lui donna une mo-  
*puis 1631* dification & il fut arrêté que ces différends (qui étoient la cause des querelles  
*jusqu'en* des sujets respectifs des deux Etats, & le principal motif ou prétexte de cette  
*1685.* guerre de la part du Duc) seroient remis au jugement d'arbitres que les deux

*Les Génois* parties nommeroient dans deux mois; & que si dans cet intervalle elles ne  
*conviennent* pouvoient s'accorder sur le choix de ces arbitres ils seroient nommés par le  
*d'une sus-* Roi de France.  
*pension*

*d'armes* La paix ayant été conclue & acceptée de part & d'autre à ces conditions,  
*avec le Duc.* elle fut enfin signée & publiée dans les deux Etats en 1673. (a) au grand  
*1673.* chagrin de la Torrè à qui elle étoit toute espérance. Ce malheureux étoit de-  
*Paix avec* meuré inactif à Turin pendant tout le cours de cette guerre. On l'y avoit laissé  
*la Savoye.* languir dans un honteux repos qui témoignoit le peu de cas qu'on faisoit de

lui & de ses talens militaires; & qui auroit été capable de le désespérer, s'il  
 eut été susceptible de quelques sentimens d'honneur. Tout son chagrin étoit  
 de n'avoir pu faire à sa patrie tout le mal qu'il avoit projeté de lui faire; il  
 lui en avoit pourtant fait beaucoup, mais il n'en avoit retiré aucun autre fruit  
 que l'exécration de ses concitoyens, & le juste mépris des étrangers qui l'a-  
 voient accueilli. Le Duc de Savoye entièrement revenu sur le compte de  
 cet aventurier qui lui en avoit si indignement imposé, n'avoit pas jugé à pro-  
 pos de s'en prendre à ce malheureux qu'il avoit eu la foiblesse de croire;  
 mais la Torrè avoit perdu tout son crédit auprès de ce Prince, toute sa confi-  
 dération dans sa Cour, & il étoit devenu l'objet de la haine & de l'indignation  
 publique. Il ne trouvoit plus un azile à Turin que par pitié (b). Il fut obli-  
 gé d'en sortir, ainsi que des Etats du Duc, quelques années après. Cet avan-  
 turier n'est plus digne d'occuper ici notre attention; il est démasqué, il n'est  
 plus à craindre; ainsi il va disparaître totalement de la scène qu'il a trop long-  
 tems occupée. Etoit-il fait pour être le moteur d'une guerre? (\*)

*La Torrè*  
*est chassé de*  
*Turin &*  
*des Etats*  
*du Duc.*

Gé-

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. VI. p. 306—311. Introd. à l'Hist. 1673. 1675. p. 230—234.  
 (b) Anecd. Gén. & Corfes ann. 1672. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 479.

(\*) On fera peut-être curieux de savoir la suite des aventures de ce misérable Con-  
 spirateur, malheureusement trop fameux. Ce ne fut plus qu'un tissu de noirceurs, d'ab-  
 surdités ou de scélératesses; en un mot toute sa vie répondit parfaitement à ses com-  
 mencemens. Méprisé à la Cour de Savoye, où il perdit toute estime & tout crédit, il  
 n'osa plus s'y montrer. Dans le désespoir où cette funeste révolution de fortune le je-  
 ta, il voulut se venger de Vico qui l'avoit trahi, & qu'il regardoit comme la cause de  
 toutes ses disgraces. Après avoir tenté inutilement de s'en défaire par toutes sortes de  
 moyens, il lui envoya à Savone (où ce Vico s'étoit retiré & vivoit dans le château  
 pour plus grande sûreté) une cassette remplie de pistolets qui devoient se décharger sur  
 lui lorsqu'il en auroit fait l'ouverture. Cette machine infernale ayant été apportée au  
 château de Savone y fut visitée & ouverte suivant la coutume, en présence des princi-  
 paux Officiers. Il se fit aussitôt une violente explosion, mais la machine manqua son  
 but. Une partie de la décharge se fit en l'air: un Noble de la famille des Spinola,  
 Vieillard respectable & octogenaire eut seul le malheur d'être tué: Vico ne fut que blef-  
 sé légèrement à la main. La Torrè enragé de voir que son détestable dessein n'avoit  
 pas

Gènes, sortie de ce péril, jouit pendant plus de dix ans d'une tranquillité assez durable; mais elle paya cher ces dix années de repos. Son mauvais des-

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631

pas réussi; tourna toute sa rage contre ses concitoyens, & projeta de se venger sur eux de ses mauvais succès. Il voulut engager le Duc de Savoie à s'emparer de leurs vaisseaux qui revenoient des Indes très-richement chargés, coup qui devoit, disoit-il, dédommager ce Prince de toutes ses pertes & dépenses dans la dernière guerre, & quant à lui l'enrichir à jamais; car c'étoit-là l'unique but de ce scélérat; mais le voile de l'illusion étoit tombé, la Torrè étoit connu pour ce qu'il étoit par le Duc qui rejeta ses offres avec toute l'indignation qu'elles méritoient. Refusé par ce Prince, chassé de la Cour, sans ressources de ce côté il voulut satisfaire sa cupidité par d'autres moyens, & eut recours à des voyes appellées ridiculement furnaturelles (comme s'il pouvoit y avoir réellement rien de furnaturel, arriver quelque chose qui soit contre l'ordre de la Nature) comme magie, enchantemens, alchimie, & autres semblables qui dénotent la foiblesse, la sotte crédulité de l'esprit d'un homme qui ne se proposoit pas moins que de changer le sort de sa patrie, de bouleverser un Etat. Ayant été dupé par un Hongrois qui se vantoit de posséder des secrets merveilleux dans tous ces genres, & qui finit par disparaître en lui emportant une partie de sa fortune; la Torrè fut caché sa honte & sa rage dans une métairie qu'il avoit achetée dans la vallée d'Aoste; mais il n'y resta pas long-tems: son génie inquiet, turbulent & vindicatif ne lui permit pas de demeurer tranquille, & sans tramer de nouveaux projets, toujours plus atroces & plus criminels les uns que les autres. Il se proposa de faire sauter en l'air la salle où le Sénat s'assembloit à Gènes, au moyen d'une caisse pleine d'artifices qu'il y envoya & qui devoit être placée sous le palais; mais, soit qu'on soupçonnât à Gènes tout ce qui venoit du Piémont, ou qu'on eût eu quelque avis des desseins de la Torrè, cette caisse fut arrêtée & visitée sur la frontière; au moyen de quoi sa détestable entreprise fut découverte & échoua. Chassé du Piémont & de la Savoie par la Duchesse Régente après la mort du Duc (Charles Emmanuel II. en 1675) cet aventurier erra en vagabond dans différentes Cours de l'Europe, où il eut l'effronterie de chercher de l'Emploi; il présenta par tout des Mémoires & donna des grands projets qui furent rejetés; & spécialement en France où l'on n'eut pas une grande idée de leur auteur. Voulant démentir la mauvaise opinion qu'on y avoit de sa personne & de ses talens, il chercha au moins à s'attirer (connoissant le génie de la Nation Française, chez laquelle la valeur faisoit tout alors) la réputation d'un vaillant homme, il servit pendant quelque tems par vanité, en qualité de volontaire dans l'armée de France en Allemagne, où il se distingua en effet par sa bravoure: qualité purement accessoire, idéale, dépendante entièrement de la constitution du corps qui ne prouve rien en faveur de celui qui la possède, vu qu'elle se rencontre souvent dans un très-mal honnête homme. La Torrè s'ennuya bientôt du métier de héros qu'il n'avoit embrassé que par caprice. Son inconstance ordinaire le conduisit en Hollande, qui sert depuis long-tems d'azile à ceux que des affaires d'honneur, (ou la plupart du tems, pour mieux dire, de déshonneur) contraignent de s'y réfugier & d'y aborder par flots. Il se fit considérer beaucoup par sa grande dépense dans un pays où l'on n'estime que l'opulence & l'or. Il choisit Amsterdam pour le lieu de sa résidence, & y acheta la grande bourgeoisie, dans l'espérance de parvenir aux charges. Hois d'état de fournir à ses profusions excessives & de soutenir long-tems le rôle qu'il y jouoit, il eût bientôt dissipé les sommes considérables qu'il avoit amassées en Piémont aux dépens de son crédule Prince, & résolut d'aller chercher fortune ailleurs. Il retourna en France où il perdit sa femme: il passa delà à Venise pays d'intrigues & de mascarades, où il fixa sa demeure: il y fut assassiné par des inconnus dans la trente-sixième année de son âge, pendant le carnaval de l'année 1681, pendant qu'il couroit les rues en habit de masque avec des Courtisannes; sin digne de la vie qu'il avoit menée. Au reste on n'a aucune preuve que son assassinat ait été l'effet de la vengeance de ses concitoyens, & qu'ils aient voulu punir les perfidies de cet homme méprisable, d'une façon qui n'étoit à la vérité ni juridique ni légale. Cependant sa tête avoit été mise à prix, & vingt mille écus promis pour cette tête légère & vuide de cervelle étoient capables d'armer bien des bras, de mettre bien des Spadassins en campagne. Voyez *Anecd. Gén. & Corses ann. 1673. p. 231—234.*

SECT. XI.  
*Histoire de*  
*Gênes de-*  
*puis 1631*  
*jusqu'en*  
*1685.*

tin lui attira à dos un ennemi bien plus redoutable que celui dont elle avoit si heureusement éludé les desseins. On voit que l'on veut parler de la fameuse querelle qu'elle eut avec Louis XIV, le plus despotique & le plus altier de tous les Princes de son tems, qui abaisça plus cette superbe République, que ni l'Empereur Frédéric II. ni les Vénitiens, ni aucune autre Puissance ne l'avoit pu humilier depuis qu'elle existoit. Le malheur de Gênes voulut qu'elle s'attaquât à un Monarque dont l'ambition avoit mis plus d'une fois toute l'Europe en alarmes, & qui croyoit tout fait pour ramper à ses pieds; & encore qu'elle s'attaquât à lui dans le cours brillant de ses prospérités. L'attachement outré & partial que Gênes témoigna pour l'Espagne, lui attira cette facheuse affaire. Pendant quelque tems ses citoyens avoient paru vouloir décliner la protection de cette couronne, pour rechercher la bienveillance & l'appui de la France; mais peu à peu les circonstances, leurs intérêts, les intrigues les avoient ramenés à leurs anciens engagements, & ils étoient devenus plus Espagnols que jamais. Ainsi toute cette querelle ne fut peut-être qu'une affaire de jalousie; & la France voulut punir Gênes d'avoir préféré l'appui de l'Espagne au sien. Au reste on ne sauroit pourtant dissimuler que les Génois n'eussent beaucoup de torts envers elle. Tandis qu'une partie de l'Europe étoit en armes & réunissoit ses efforts pour lutter de concert contre l'ascendant de cette puissance formidable que les Génois auroient dû mieux ménager, ils étoient tranquilles à l'abri de leur foiblesse & de leur médiocrité pendant que la foudre grondoit autour d'eux; & il ne dépendoit que d'eux d'être paisibles Spectateurs de tous ces grands mouvemens, de conserver la paix dans leur Etat, & de se mettre à l'abri des malheurs auxquels les autres étoient en proie. Ils avoient perdu de vue ce précieux système de neutralité, qui avoit si long-tems maintenu leur tranquillité, & qui les avoit fait respecter & rechercher par les deux Puissances rivales. Fiers de la protection de l'Espagne qu'ils croyoient plus avantageuse & plus sûre pour eux, séduits par des conseils pernicieux, ils crurent pouvoir braver impunément le ressentiment de la France, & ils ne donnerent que trop de prétextes plausibles à un Monarque puissant & facile à s'irriter, de leur faire tout le mal que celui qui a la force en main, peut faire impunément à ses semblables.

*Partialité*  
*des Génois*  
*pour l'Es-*  
*pagne.*

*Sujets de*  
*mécontente-*  
*ment qu'ils*  
*donnent à*  
*la France.*

Depuis long-tems la France avoit à se plaindre de leurs procédés. Non contents de témoigner peu d'égards pour elle en toute occasion, ils fournissoient indirectement quantité de secours à l'Espagne, contre qui elle étoit alors en guerre. Non seulement leurs ports étoient ouverts aux flottes d'Espagne, & depuis plusieurs années ils avoient fait quantité d'insultes aux navires de cette nation; mais encore St. Olon Résident du Roi à Gênes, n'avoit pu obtenir aucune satisfaction du Sénat sur un seul des points dont il étoit chargé de traiter avec lui; en outre ce ministre y recevoit tous les jours des affronts marqués, de nouveaux désagrémens & quantité de mortifications; toujours à l'instigation de la faction Espagnole; (a) tous griefs qui sont amplement détaillés dans le manifeste que la France fit publier à cette occasion. Il reste à savoir si l'on peut justifier ce traitement inhumain qu'elle fit subir à cette infortunée ville, ce que nous ne nous ingérerons pas d'examiner, laissant à celui qui voit

(a) HÛt. de Gênes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVIII. p. 370-377 & suiv.

& connoit tout, à juger & à punir. Les divers objets dont St. Olon étoit chargé, étoient de demander satisfaction sur les sujets de plainte & de mécontentemens que la République avoit donné depuis plusieurs années au Roi son maître; de demander la permission d'établir des magasins de sel à Savone, pour la commodité du transport de ces sels qui devoient être voiturés de là à Casal, suivant un traité que les sujets du Roi avoient fait avec les Ministres du Duc de Mantoue, pour la fourniture d'une certaine quantité de sels dans le Monterrat; & enfin d'obtenir la restitution du Comté de Lavagne & des biens du Comté de Fiesque confisqués en 1547, pour Jean-Louis-Marie Comte de Fiesque, arriere-petit-fils de Scipion qui s'étoit réfugié pour lors en France (a). Jean-Louis-Marie étoit bien en Cour, & s'étoit mis sous la protection du Roi qui insista fortement sur cette affaire tant pour obliger Fiesque que pour avoir occasion de mortifier à son tour les Génois contre lesquels il étoit de jour en jour plus irrité (\*). St. Olon fut chargé d'insister fortement sur tous ces articles & ne put obtenir une réponse satisfaisante sur aucun, & principalement sur le dernier, que les Génois rejeterent bien loin, quoique le Roi menaçât d'appuyer de tout son pouvoir les justes prétentions du Comte de Fiesque, qui pour se rendre ce Monarque plus favorable, avoit eu l'adresse d'intéresser sa vanité & de lui représenter que ses ancêtres n'avoient perdu les biens qu'il réclamoit que pour avoir conspiré en faveur de la France, que pour avoir voulu remettre Gènes sous la domination de son légitime Souverain; & que partant cette confiscation étoit injuste & devoit être révoquée. Quoique très-foibles, les raisons du Comte étoient flatteuses, & c'est assez; elles intéressèrent le Roi en sa faveur, & lui firent prendre son affaire encore plus à cœur; d'autant plus que ce Prince, le plus fier & le plus impétueux de tous les hommes, devoit être très-piqué de voir que l'on ôsât refuser de faire quelque chose à sa considération. D'ailleurs, comme on l'a déjà remarqué le Comte de Fiesque n'étoit qu'un épouvantail dans les mains de Louis XIV; & comme un instrument dont son ressentiment vouloit se servir pour chagriner les Génois. Ce qui acheva d'irriter encore plus ce Prince contre eux, ce fut la découverte que son Résident à Gènes fit d'une négociation secrète qui se tramoit entre eux & les ministres d'Espagne contre les intérêts de la France.

Cependant les Génois soigneux de sauver toujours les apparences, avoient envoyé quelque tems auparavant un Ambassadeur en France pour justifier leur conduite. Le Roi reçut leurs excuses & sur les plaintes réitérées que le ministre de cette République lui fit en son nom contre St. Olon, dont la conduite ferme, vigoureuse & hautaine déplaisoit beaucoup aux Génois, Louis

1684

(a) Voyez Section IX.

(\*) Ce St. Olon est le même qui fut envoyé depuis en ambassade à Maroc: il passoit pour un homme hautain, présomptueux, aimant beaucoup les rodomontades & trop jaloux de soutenir les prérogatives de sa place & l'honneur de celui qu'il représentoit. Si le fait est vrai il pouvoit bien être de ceux, qui trop fiers de pouvoir dire à tous momens *le Roi mon maître* se font haïr par leurs airs de hauteur, mettent tout en combustion aigrissent mutuellement les Esprits & enveniment quelquefois les querelles entre deux Etats, & sont cause qu'elles dégèrent finalement en guerres sanglantes.

(N 2)

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
l'année 1631  
jusqu'en  
1685.

Demandes  
que leur  
fit St. O.  
lon Minis-  
tre de cette  
couronne.

St. Olon  
ne peut ob-  
tenir aucu-  
ne satisfac-  
tion & est  
rappelé à  
la demande  
des Génois.

*SECRET. XI.* XIV eut encore la condescendance d'accorder son rappel à leurs instantes prières; voulant essayer si un autre réussiroit mieux à leur complaire & à concilier les esprits, vû qu'il paroïssoit y avoir du personnel dans leur acharnement contre St. Olon. En conséquence il fut rappelé & Juvigni fut nommé pour le remplacer. Mais les insultes publiques n'en continuèrent pas moins; de sorte qu'elles sembloient alors s'adresser à la France directement. Souvent la

*Nouvelles  
insultes de  
la part des  
Génois: le  
Roi rappel-  
le son En-  
voyé.*

haine qu'on ressent pour un Ministre étranger, passè jusqu'à la nation qu'il représente & devient prévention. Le peuple de Gènes sans doute amenté par les partisans de l'Espagne, rompit tous les projets de la prudence du Sénat qui s'efforçoit toujours de ménager la France. On tenoit les discours les plus indécens contre elle; enfin on porta l'outrage jusqu'à couvrir de boue les armes de cette couronne, qui étoient sur la porte du Résident. Le Sénat s'efforça en vain de rompre le coup qui menaçoit la République & de faire témoigner au Roi par son Ministre toute l'indignation qu'il ressentoit d'un pareil attentat, dont il faisoit chercher & feroit punir rigoureusement les auteurs.

*Départ de  
Saint Olon:  
le Roi fait  
armer à  
Toulon.*

(a) Ce Prince poussé à bout ne voulut rien entendre & ne garda plus aucunes mesures. Il refusa audience à l'Envoyé de la République; il ordonna à son Ministre auprès d'elle de revenir incessamment, & tout de suite sa vengeance fit équiper à Toulon une flotte considérable pour punir les Génois. St. Olon étoit encore à Gènes; avant que de partir, en prenant son audience de congé des Génois, il leur fit assez clairement sentir qu'ils devoient s'attendre à tout le ressentiment de son maître justement irrité contre eux; mais en même tems il leur fit entrevoir qu'ils devoient tâcher de le désarmer & recourir encore à sa clémence, par une conduite opposée à celle qu'ils avoient tenue jusqu'alors. Tout fut inutile, les yeux des Génois étoient comme frappés d'aveuglement: se mettant peu en peine du coup dont on les menaçoit, ils voulurent en courir l'événement, plutôt que de faire aucune démarche humiliante & contraire à l'honneur de leur République. D'ailleurs ils se reposoient sur l'appuy de l'Espagne, sur les secours qu'ils pouvoient tirer du Duc de Milan & d'autres Etats d'Italie; sur le bon état où étoient leurs fortifications qu'ils avoient fait réparer l'année d'aparavant, ainsi que sur le bon nombre de troupes dont toutes leurs places étoient fournies; & sur la quantité de leur artillerie & de leurs provisions de guerre. Ils en firent venir d'autres d'Hollande ils rassemblèrent de l'argent. Ils firent entrer des troupes Espagnoles dans leur ville: ils armerent quatre nouvelles galeres. Enfin ils prirent toutes les précautions capables, suivant eux, de les mettre en état de résister à toutes les forces de leur nouvel ennemi; & ils crurent n'avoir absolument rien à craindre du courroux de la France. Sur ces entrefaites Juvigni arriva à Gènes, fit des plaintes de cette augmentation de forces & de marine, & demanda au nom du Roi son maître que les nouvelles galeres ne fussent point armées. Les Génois de plus en plus animés par Emmanuel Colonna, Ministre d'Espagne auprès d'eux qui s'efforçoit d'envenimer les choses, mirent les galeres en mer, comme pour mieux braver encore le courroux du Monarque François.

Cependant ils ne pouvoient ignorer qu'on armoit à la hâte à Toulon; & il étoit assez naturel qu'ils pensassent que cet armement les regardoit. Ils per-

sisterent néanmoins à vouloir toujours l'ignorer, jusqu'à ce qu'enfin la flotte François parut devant Gènes le 17 du mois de Mai commandée par le Marquis du Quesne. Elle avoit été équipée avec la plus grande célérité; le Marquis de Louvois, & son fils le Marquis de Seignelay fidèles & cruels ministres de la vengeance du Monarque, l'avoient servi à souhait, car les préparatifs avoient été commencés au mois de Mars & la flotte avoit mis à la voile le 12 de Mai. Elle étoit composée de quatorze vaisseaux de ligne, trois Frégates, deux Galioles à bombes, deux brulots, huit flutes, dix sept tartanes, vingt galeres, & de plus de soixante-dix petits bâtimens de toute espece; elle couvroit une partie de la mer & l'on eut dit qu'elle étoit destinée à faire une brillante expédition, ou la plus importante conquête. Pendant qu'elle faisoit ses dispositions, une felouque alla prendre le Résident dans le port, & le conduisit sur la flotte, afin qu'il ne partageât point le sort de cette malheureuse ville qu'on vouloit punir (a).

A la vue du danger certain dont elle étoit menacée & qu'il n'étoit plus possible de se dissimuler, le Sénat députa six membres de son corps vers le Marquis de Seignelay qui étoit sur la flotte, pour savoir qu'elles étoient les intentions du Roi, & à quoi tous ces préparatifs devoient aboutir. Cependant l'artillerie de la ville salua la flotte, qui lui rendit fort civilement le salut. On étoit fort inquiet & fort en peine à Gènes sur ce qui devoit arriver. Les six députés du Sénat se rendirent auprès du Marquis qui leur exposa en breftoutes les raisons que le Roi avoit de se plaindre de la République; ses liaisons avec l'Espagne, ses complots contre les intérêts de la France & généralement toutes les insultes qui avoient été faites à sa couronne & à son Résident; ajoutant que ce monarque étoit décidé à en tirer la vengeance la plus éclatante si l'on ne lui donnoit une satisfaction proportionnée à tant d'outrages; qu'il exigeoit donc que l'on remit entre ses mains les quatre nouvelles galeres que la République avoit fait construire, & qu'en outre elle députât vers lui quatre de ses principaux Sénateurs, pour le supplier d'oublier la conduite passée, & lui promettre qu'elle se comporteroit mieux à l'avenir; que c'étoit à ce seul prix que le Roi leur offroit le pardon du passé, le retour de sa bienveillance & que sa flotte avoit ordre de se retirer. Seignelay ne donna que cinq heures aux députés pour délibérer sur ce qu'ils venoient d'entendre & rapporter la réponse du Sénat (b). Etrange aveuglement des hommes! on va voir que les Génois refuserent de se soumettre à des conditions si dures; & cependant ils furent finalement obligés d'en passer par là; que de maux ils eussent évités, s'ils s'y fussent soumis d'abord!

Toujours inspirés par les partisans de l'Espagne, ils résolurent de s'enterrer sous les ruines de leur ville, plutôt que de souscrire à de pareilles conditions. Ils profiterent du tems qui leur avoit été donné pour réfléchir, pour prendre à la hâte toutes les mesures possibles pour résister aux attaques des François. Ils établirent un conseil de guerre, créèrent des Officiers Généraux & confièrent la défense de la ville à Charles Tasso, Officier expérimenté. Pendant qu'on prenoit ces mesures, le peuple couroit çà & là épouvanté, & se seroit peut-

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II. Liv. VI. p. 317—321.

(b) Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 480.

Sect. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Précau-  
tions des  
Génois:  
leur sécuri-  
té.

Armement  
des Fran-  
çois: ils pa-  
roissent de-  
vant Gènes.

Le Sénat  
envoie des  
députés au  
Marquis de  
Seignelay.

Conditions  
prescrites  
par le Mar-  
quis au nom  
du Roi.

Les Génois  
ne songent  
qu'à se dé-  
fendre.

*Sæc. XI. Histoire de Gênes de puis 1631 jusqu'en 1685.* être soulevé, si la crainte n'eût totalement glacé son courage. La désolation étoit extrême dans Gênes; & néanmoins l'on ne s'attendoit pas encore à toutes les horreurs qu'on devoit y éprouver. Il arriva heureusement dans la ville pendant cet intervalle un renfort de troupes Espagnoles, qui rassura un peu le peuple, en même tems qu'il servit à le contenir & à prévenir tous les désordres.

*Bombardement de Gênes par les François.*

Le délai de cinq heures accordé aux Génois expira sans qu'ils jugeassent à propos d'envoyer aucune réponse à des propositions aussi révoltantes pour eux ils osèrent au contraire lâcher toute l'artillerie de la place sur les galiottes qui s'étoient approchées des murailles, après les avoir inutilement averties de se retirer, par un coup de Canon sans boulet. Cette décharge fit un bruit terrible & pas le moindre effet. Elle fut comme le signal du bombardement qui commença alors, & dura sans discontinuer, avec malheureusement trop de succès pendant près de cinq jours entiers. Nous n'entrerons point ici dans le détail de ce cruel Bombardement: nous n'exposerons point aux yeux du lecteur sensible cette scène cruelle: nous ne lui ferons point voir une ville en feu, des palais s'écroulant, des maisons s'abîmant, leurs habitans écrasés sous leurs débris; nous ne leur ferons point entendre les cris de la terreur, de l'innocence, de tant d'individus de tout sexe & de tout âge périssant dans les flammes; nous n'exposerons point à leurs yeux épouvantés l'effrayant tableau de la désolation de Gênes; détournons nos regards de ce spectacle horrible & qui fait rougir l'humanité. Que d'autres exercent leurs talens & leur imagination dans une pareille description; que d'autres séduits par un fanatisme féroce admirent un héros quand il se venge, quand semblable aux Dieux vindicatifs de la fable il lance la foudre & réduit ses ennemis en poussière; nous ne pouvons encenser de tels exploits, applaudir à de pareilles fureurs; que ne pouvons nous tirer à jamais le rideau sur ces tristes exploits du regne de Louis le grand & jeter un voile épais sur les actions que la vengeance ou l'orgueil fait commettre aux plus grands Rois. Si Louis doit paroître grand & admirable aux yeux de la postérité, ce n'est point quand il foudroye Gênes, Messine ou Alger tristes victimes exposées sans défense à ses coups, c'est quand il protège les arts, c'est quand il encourage leurs nourrissons, c'est quand il fait germer, fructifier les talens & le génie & procure à la France l'heureuse moisson de leurs fruits. C'est à ce titre que l'on pardonnera un jour à Louis XIV. tant d'expéditions sanglantes & cruelles.

Au reste la politique vulgaire semble excuser un peu sa conduite dans cette occasion; elle est aussi excusée par l'opiniâtreté avec laquelle les Génois refusèrent de lui donner quelque satisfaction quoiqu'ils dussent évidemment sentir qu'ils n'étoient pas en état de résister à un armement si formidable. Ainsi le Roi eut tort sans doute d'avoir poussé trop loin sa vengeance, & eux ils furent par leur imprudence les artisans de leurs maux qu'il ne tenoit qu'à eux d'éviter. On observera qu'ils furent les premiers à tirer sur la flotte française. Ainsi on ne peut que les plaindre & gémir sur l'aveuglement des hommes sur leurs folles prétentions & leur orgueil insensé.

*Dégats que les bombes causent dans Gênes.* On ne sauroit exprimer le dégat que le bombardement causa dans Gênes. Le Doge, les Sénateurs & les principaux citoyens abandonnerent leurs maisons pour se retirer dans les quartiers les plus éloignés, & dans l'hôpital hors

de la ville (a). La populace ne pouvant éviter le danger de périr, soit en restant dans ses maisons où elle risquoit d'être écrasée, soit sur les rues où elle étoit également menacée par les bombes, devint furieuse & se livra aux plus grands excès. Sous prétexte de piller les maisons & effets des François, elle pillait les maisons, les boutiques & les magasins sans distinction; & passa delà aux palais des Nobles contre lesquels elle faisoit retentir les cris les plus séditieux les accusant d'être les auteurs de toutes ses disgraces par leur attachement pour l'Espagne. Si l'on n'eût envoyé promptement des troupes réglées pour dissiper & retenir les mutins, le soulèvement du peuple auroit mis le comble aux maux dont cette malheureuse ville étoit accablée, & auroit infailliblement opéré son entière destruction. Déjà une partie de la ville étoit en cendres. Le palais du Doge, la douane, le port franc, la maison de St. Georges, quantité d'autres Edifices publics, d'Eglises, & de palais avoient été renversés ou détruits par les bombes & par les flammes.

Seignelai se flattant que ce cruel essai suffisoit pour briser l'orgueil des Génois, & les engager à se soumettre à ce qu'on exigeoit d'eux, fit cesser le bombardement le vingt-deux Mai & députa vers eux Bonrepos, Intendant de la flotte, pour savoir leurs dernières résolutions. Il les trouva toujours intraitables & point encore abattus par tant de malheurs. Sans le motif qui les guidait, leur constance étoit admirable, mais malheureusement ils se sacrifioient sans raison pour l'Espagne qui suivant toute apparence ne devoit leur en faire aucun gré. Il est vrai qu'ils étoient encore fortifiés dans ces dispositions par les exhortations des ministres & des partisans de l'Espagne & par les espérances de secours dont ils les berçoient sans cesse pour les engager à persister & à voir sans frémir la destruction de leur ville: on leur promettoit de jour en jour de puissans secours de Milan, de Naples & de Sicile où on leur faisoit entendre qu'on armoit en leur faveur. D'ailleurs il leur arrivoit continuellement de nouveaux renforts de troupes ce qui animoit sans cesse leur confiance & leur zèle. Sur leurs refus le bombardement recommença le même jour avec autant de fureur & de dommage pour Gènes qu'auparavant. Le premier soin de ses citoyens fut de faire transporter hors de la ville le trésor de la banque de St. Georges; commission dont les soldats Espagnols furent chargés, & s'acquitterent avec une fidélité digne d'éloges. Cependant Seignelai faisoit tomber sur eux un nouveau déluge de bombes. Les galiottes qui les portaient, remorquées par des balandres, changeoient de position pour ruiner successivement les différentes parties de la ville. Vainement les Génois firent sortir une galere de leur port pour attaquer les galiottes ou au moins pour les obliger de s'éloigner: deux galeres de France s'avancèrent pour la combattre, ce qui lui fit prendre le parti de se retirer. Il se donna encore quelques jours après une espèce de combat entre quelques galeres de France & de Gènes; mais sans aucun succès pour ces dernières que la supériorité du nombre obligea de rentrer.

Le Marquis de Seignelai ayant appris par Bonrepos qu'il n'y avoit gueres que trois mille Espagnols dans Gènes & point du tout de Cavalerie, forma

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Fureur &  
excès du pe-  
tit peuple.

Seignelai  
députa Bon-  
repos dans  
la ville: ob-  
stination  
des Génois  
excités par  
la faction  
Espagnole.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVII. p. 380—385.

Sect. XI.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Descente  
instruëue-  
se des Fran-  
çois.

le dessein de tenter un débarquement. L'attaque fut résolue du côté du Fauxbourg de St. Pierre d'Arena sous la conduite du Duc de Mortemar, tandis que le Marquis d'Amplurville chef d'escadre, feroit une fausse attaque du côté de Bilagno, pour induire les Génois en erreur & les forcer de partager leurs troupes. Cela fut exécuté mais sans succès; toute l'entreprise se borna à l'incendie du beau Fauxbourg de St. Pierre qui fut brulé avec la plus grande partie des superbes palais que les nobles Génois y avoient. Les François éprouverent dans cette occasion une vigoureuse résistance de la part des troupes Espagnoles & Génoises & perdirent beaucoup de monde dans cette descente. Le vent ayant tout à coup changé ils furent obligés de se rembarquer avec beaucoup de précipitation & de désordre ayant abandonné une partie de leurs outils, munitions & même de leurs gens, qui furent obligés de se rendre aux Génois. Ceux-ci perdirent deux cens hommes dans cette affaire. Leur bonheur voulut que les François ne fussent pas instruits d'une circonstance qui auroit eu des suites bien funestes pour Gênes, s'ils l'eussent sçue. A peu de distance de l'endroit où le Duc de Mortemar fit sa descente, il y avoit un camp considérable rempli de richesses immenses & d'une foule d'habitans de tout âge, de tout état & de tout sexe, que la crainte des bombes avoit forcés d'abandonner la ville, & qui s'y étoient retirés avec leurs effets les plus précieux. Si les François l'avoient sçû, ils auroient fait plus de butin & de prisonniers dans ce camp, que dans Gênes même. En rendant grâces à leur bonheur qui les avoit tirés d'un si mauvais pas, ses citoyens frémirent à la vue du péril qu'ils avoient couru & pour ne plus y être exposé à l'avenir, il fut ordonné sur le champ à tous les habitans de rentrer dans la ville, & fait défense à qui que ce fut d'en sortir.

Les Génois  
reçoivent de  
nouveaux  
renforts de  
troupes  
Espagnoles.

Suites du  
bombardement :  
nouvelles alar-  
mes des  
Génois.

Le rembarquement des François fit le plus grand plaisir à Gênes, il fut encore augmenté par l'arrivée de quantité de troupes Espagnoles, qui défilent tous les jours dans la ville; de sorte que l'on fut bientôt entièrement tranquille au sujet d'un siège. On n'étoit cependant pas encore quitte du bombardement, qui continua encore ses ravages affreux pendant quelques jours, & abyma plus des deux tiers de la ville. Ce n'étoit par-tout que maisons en proie aux flammes s'écroulant avec fracas, écrasant en tombant leurs infortunés habitans ensevelis sous leurs ruines. Las de tant de malheurs & de désastres, ceux qui leur survivoient, étoient si abattus, que personne n'avoit presque plus le courage d'éteindre le feu. Ce qui contribuoit le plus à cet abattement général, c'étoit le bruit que les prisonniers François avoient fait courir que le bombardement devoit finir par le prodigieux effet d'une machine énorme, qu'on devoit faire jouer, ou lancer sur la ville & qui devoit achever sa ruine, en bouleversant la terre & la mer dans l'étendue de plus de deux mille pas. Ce bruit se répandit bientôt dans la ville, & y jeta la plus grande consternation. On prit cependant toutes les mesures capables d'empêcher l'effet de cette redoutable machine & sur-tout son introduction dans le port dont on ferma l'entrée avec des grosses poutres de bois & des chaînes de fer. Le bombardement finit le vingt-huit May; il duroit depuis le dix sept, pendant lequel tems les François jeterent, dit-on, treize mille trois cens bombes sur Gênes (a). C'est alors

(a) Anecd. Gén. & Corfes ann. 1684. p. 237—238.

alors que cette malheureuse ville se crut perdue ; les frayeurs de ses habitans redoublèrent , & ils furent transportés hors d'eux-mêmes par la terreur, quand ils virent les galiottes lever l'ancre & se retirer derrière les vaisseaux. Ils ne s'attendoient plus en tremblant, qu'à voir lancer sur eux, cette infernale machine qui portoit leur ruine dans son sein. C'est ainsi qu'ils passèrent la plus affreuse nuit dans la désolation & dans les pleurs. Ils furent bien agréablement surpris, quand ils virent le lendemain la flotte Françoisse mettre à la voile. Leur terreur se tourna en joye & leur joye en rage. La populace déchargea sa fureur sur les négocians & prisonniers François qui se trouverent à Gènes dont une grande partie fut massacrée, malgré les soins que les Magistrats & les principaux citoyens se donnerent pour empêcher ces cruautés inutiles & dangereuses.

La retraite des François ne laissoit pas les Génois sans alarmes : ils avoient sujet de craindre que le ressentiment du Roi ne fut pas assouvi par leurs défaites, & que ce Prince n'envoyât contre eux une flotte encore plus considérable pour achever de détruire leur ville ce qui redoubloit leurs inquiétudes ; c'est qu'il se négocioit alors un traité entre l'Espagne & la France, où cette dernière ne vouloit absolument point souffrir qu'ils fussent compris. Dans cette conjoncture funeste, voulant se mettre à l'abri de nouvelles attaques de la part des François, ils se hâtèrent de réparer & d'augmenter les fortifications de Gènes & de leurs autres places ; ils pressèrent les secours de l'Espagne qui leur fit passer de nouvelles troupes par le Milanés, & leur promit de leur envoyer incessamment ses galeres ; ils en armerent huit pour les joindre aux précédentes ; ils firent lever des troupes en Corse & en Suisse ; ils augmentèrent les garnisons de leurs villes frontieres. Au milieu de tous ces préparatifs qu'ils faisoient pour leur défense, on travailloit avec ardeur à faire leur accommodement avec la France. Le Pape Innocent XI. touché de leur triste sort, se donnoit tous les mouvemens possibles pour fléchir le ressentiment de Louis XIV. La chose étoit d'autant plus difficile, que ce ressentiment venoit encore d'être tout récemment aigri par le massacre des Prisonniers François à Gènes. Ce Prince avoit même fait arrêter le Marquis Marini Envoyé extraordinaire de cette République auprès de lui. Il ne fut remis en liberté que lorsque le temps eut un peu calmé la colere du Roi, & qu'il eut reconnu que les principaux de la République étoient entièrement innocens des excès auxquels la populace s'étoit portée. C'est alors que les longues & pressantes sollicitations du Nonce du Pape réussirent enfin à toucher le Roi en faveur des Génois & déterminèrent ce Prince à déclarer quelles satisfactions il exigeoit d'eux ; à quel prix il vouloit leur rendre ses bonnes graces. Il déclara au mois d'Octobre qu'elles étoient les conditions qu'il mettoit à cet accommodement. Il exigeoit I. „ que les Génois désarmassent les quatre galeres qu'ils avoient mises en mer l'année précédente ; II. qu'ils payassent provisionnellement cent mille écus au Comte de Fiesque à compte sur ses prétentions. III. Qu'ils dédommageassent ses sujets des torts qu'ils leur avoient faits pendant & après le bombardement. IV. qu'ils renonçassent à leurs Traités avec l'Espagne & congédiaissent les troupes étrangères qu'ils avoient levées & introduites dans leur état. V. & enfin que le Doge lui-même, en personne, revêtu de toutes les Marques de sa dignité, accompagné de quatre des principaux Sé-

Sect. XI.  
Histoire de  
Gènes ; de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1685.

Elles sont  
dissipées par  
la retraite  
des Fran-  
çois.

Le Pape  
Innocent  
XI. s'em-  
ploie au-  
près du Roi  
en faveur  
des Génois.

Satisfaction  
que le Roi  
exige d'eux.

*Sect. XI.* „ nateurs, vint lui faire des excuses de tout ce qui s'étoit passé, & lui de-  
*Histoire de* „ mander le retour de sa bienveillance pour la République.

*Gênes de* „ Ces conditions parurent si dures & si humiliantes aux Gênois qu'ils déclarent  
*puis 1631* „ qu'ils aimoient mieux périr que de s'y soumettre. En conséquence ils  
*jusqu'en* „ continuerent leurs préparatifs avec plus d'ardeur qu'au paravant. Leur opiniâ-  
*1685.* „ treté & leur éloignement pour un pareil accommodement étoient tels, que

*Obstina-* „ quelques citoyens des premiers de la ville furent punis, pour avoir été en  
*tion des Gé-* „ correspondance secrète avec la France, & s'être entremis par zèle pour la  
*nois de na-* „ réconciliation de leur patrie avec cette puissance. Deux même d'entre eux  
*point sous-* „ Pallavicini & Lomellino furent décapités comme traîtres à la patrie. Les Parti-  
*crive à ces* „ sifans de l'Espagne l'emportoient toujours dans toutes les délibérations par  
*sanditions.* „ leurs cabales, leur crédit & leur ascendant, ils continuoient de fortifier de  
 plus en plus leurs concitoyens dans des dispositions si pernicieuses. Le Pape  
 & le Roi de France plaignoient leur aveuglement, mais ce dernier demuroit  
 toujours inflexible & inexorable dans ses prétentions: ils vouloit une satisfac-  
 tion proportionnée à tant d'outrages, & à la dignité de celui qui les avoit re-  
 çus. Il n'avoit accordé à la République de Gênes que jusqu'au mois de Jan-  
 vier suivant pour lui donner cette satisfaction, passé lequel tems il menaçoit  
 hautement de lui faire éprouver les plus funestes effets de son indignation.

*Extrémités* „ Pour surcroit de malheur la France avoit conclu une treve de vingt ans  
*où les Gé-* „ avec l'Espagne & avec l'Empire, l'Espagne qui étoit la cause de tous les dé-  
*nois se trou-* „ sâtres où Gênes se voyoit plongée, avoit en quelque façon abandonné cette  
*vent ré-* „ malheureuse République à elle-même & au courroux de son implacable enne-  
*duits: ils* „ mi. Tel étoit le prix de tant d'attachement qu'elle lui avoit témoigné si mal  
*sont aban-* „ à propos. Gênes étoit sans argent, sans ressources, sans forces capables de  
*donnés par* „ résister aux armes de la France & livrée sans défense & comme une victime  
*à l'Espagne.* „ aux coups de cette puissance qui étoit dans la plus profonde paix de tous cô-  
 tés. Les Gênois seuls osoient encore leur tenir tête; & cependant, au mi-  
 lieu de tant de disgrâces ils s'obstinoient à demeurer fidèles à l'Espagne, ou  
 plutôt à ne point entendre parler d'accocomodement à des conditions si honte-  
 uses pour eux.

D'un autre côté le peuple de Gênes, manquant de pain, de travail, de  
 commerce, accablé d'impôts, réduit aux plus tristes extrémities, à la veille de  
 se voir en bute à de plus cruels malheurs, voyoit avec dépit que l'obstination  
 des Nobles & des Partisans de l'Espagne, vouloit entièrement perdre la Ré-  
 publique. Il commença par murmurer hautement pour les obliger à traiter  
 avec la France à quelque prix que ce fut. Voyant que ses murmures étoient  
 vains, il eut recours aux armes, il se souleva ouvertement; & le 22. de No-  
 vembre quantité de citoyens armés se rendirent tumultuairement au Sénat &  
 demandèrent qu'on procédât au plutôt à une réconciliation que les circonstan-  
 ces rendoient si nécessaires. Le soulèvement auroit pu devenir général &  
 avoir des suites funestes, sans la précaution que le Sénat prit de faire mettre  
 des corps de garde par-tout pour sa sûreté & pour réprimer les séditieux. Ce-  
 pendant il falloit songer à le satisfaire; l'on ne pouvoit se dissimuler qu'il avoit  
 foncièrement raison & combien il étoit dangereux de l'irriter par de plus longs  
 délais. Il demandoit à grands cris la paix & du pain.

Le Pape étoit venu à bout avec beaucoup de peine d'obtenir aux Gênois

*Le Peuple*  
*de Gênes se*  
*souleve pour*  
*forcer le*  
*Sénat à fai-*  
*re la paix*  
*avec la*  
*France.*

un nouveau délai: le Roi ne l'avoit accordé qu'après bien des difficultés & à condition seulement que la République lui payeroit cent mille écus par semaine à compter du premier Janvier 1685. pour dédommagement des fraix que ce délai lui couteroit pour l'entretien de la nouvelle flotte qu'il avoit armée contre elle, & qui étoit prête à se mettre en mer au premier ordre. Tout sembloit faire une loi aux Génois de se soumettre; & cependant ils avoient beaucoup de répugnance à s'y résoudre & à consentir à ce qu'on exigeoit d'eux. On sent que l'article qui choquoit le plus leur amour propre étoit le dernier; l'idée d'envoyer leur Doge en France pour faire des excuses solennelles révoltoit leur vanité & leur sembloit insupportable. Vainement le Pape, l'Empereur, les Rois d'Espagne & d'Angleterre réunirent tous ensemble leurs efforts pour obtenir un adoucissement à cette dernière clause. Louis XIV fut inexorable; peu soigneux de ménager l'honneur d'une République hautaine, il vouloit son humiliation entière. Il fallut qu'elle en passât par là, d'autant que les murmures du peuple menaçoient de plus en plus d'un soulèvement, & que même plusieurs des partisans de l'Espagne, qui s'opposoient avec la plus grande vigueur à cet accommodement, furent trouvés assassinés dans les rues de Gènes (a). Dans cette cruelle extrémité, le Sénat résolut enfin de souscrire aux conditions qu'on lui imposoit, & il envoya tout pouvoir au Marquis Marini, son Envoyé à Paris, pour conclurre la paix. Elle fut enfin conclue malgré toutes les oppositions que les partisans de l'Espagne, les Ministres de cette Puissance & le Comte de Melgar Gouverneur du Milanès, mirent à la conclusion de cette paix si désirée & si nécessaire pour Gènes où tout languissoit, & malgré tous les ressorts qu'ils firent jouer pour rompre l'accommodement projeté. Le Traité en fut signé à Versailles le 12 de Février 1685. il portoit I. „ que le Doge alors en charge & quatre Sénateurs se ren-

droient au plus tard le dix d'Avril en France; qu'ils viendroient trouver le Roi dans le lieu où il seroit pour lors, & que le Doge, portant la parole, témoigneroit au nom de la République, dans les termes les plus soumis & les plus respectueux, l'extrême regret qu'elle avoit d'avoir déplu à sa majesté & son désir sincere de mériter à l'avenir sa bienveillance: qu'à leur retour à Gènes, le Doge & les quatre Sénateurs rentreroient dans l'exercice de leurs charges, sans pouvoir être remplacés jusqu'à l'expiration du terme ordinaire de leur Gouvernement.

„ II. Que la République congédieroit dans l'Espace d'un mois les troupes Espagnoles qu'elle avoit appellées: qu'elle renonceroit dès à présent à toutes ligues conclues depuis le premier de Janvier 1683 & supprimeroit toutes les augmentations faites dans sa marine depuis ce tems.

„ III. Qu'elle dédommageroit les sujets du Roi de tous les torts qu'elle avoit pu leur faire; que de son côté le Roi, par un pur mouvement de sa piété, employeroit telle somme d'argent que le Pape jugeroit convenable, pour contribuer à la réparation des Eglises de Gènes endommagées par les bombes; & que de part & d'autre les prisonniers seroient élargis.

„ IV. Que dans l'espace de deux mois la République payeroit au Comte

Sect. XI:  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1638  
jusqu'en  
1685.

Le Roi ac-  
corde un  
nouveau dé-  
lai aux Gé-  
nois à la  
prière du  
Pape.

Après bien  
des difficul-  
tés les Gé-  
nois se sou-  
mettent aux  
volontés du  
Roi.

1685.

Gènes fait  
la paix avec  
la France  
aux condi-  
tions impo-  
sées par le  
Roi.

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVIII. p. 412.

Sect. XI. „ de Fiesque cent mille écus & qu'à ce moyen le Roi promettoit de ne  
*Histoire de* „ plus appuyer par la force de ses armes les prétentions du Comte & de  
*Gènes de-* „ sa maison.  
*puis 1631* „ V. Que le Roi, content de ces satisfactions rendroit ses bonnes grâces  
*jusqu'en* „ aux Génois, feroit au Doge & aux Sénateurs un accueil favorable; & qu'il  
*1685.* „ ne leur feroit fait de sa part aucune autre demande ni imposé d'autres con-  
 „ ditions que celles qui sont exprimées dans ce traité” (a).

Sitôt que la nouvelle de la signature de ce traité eut été envoyée à Gènes par Ranuzzi, Nonce du Pape en France, elle y répandit une joie universelle; le peuple toujours livré aux extrêmes, s'abandonna aux plus vifs transports de l'allégresse. L'on fit les plus grandes réjouissances à ce sujet; & l'on témoigna toute la reconnoissance au Pape de ses bons offices, de la façon la plus affectueuse. Les yeux des Génois étoient dessillés: il n'eût dépendu que d'eux de s'éviter bien des chagrins inutiles, en faisant d'abord cette pénible démarche, qu'ils furent pourtant obligés de faire.

*Le Doge se  
 vend en  
 France pour  
 faire des  
 excuses au  
 Roi.*

Le Traité fut aussitôt ratifié & l'on songea à l'exécuter avec la plus grande exactitude. Le Doge qui étoit pour lors François-Marie-Impérialé-Lercaro, homme de beaucoup de mérite, partit pour la France par le Piémont le 29 de Mars accompagné de quatre Sénateurs, Jeannetin Gastaldi, Augustin Lomelino, Paris-Marie Salvaghi, & Marcel Durazzo; & en outre de douze Nobles & d'un cortège magnifique (b). L'humiliation de cette fiere & généreuse République qui avoit pour ainsi dire possédé autrefois l'empire de la méditerranée & dont les braves citoyens avoient conquis tant d'Etats par leurs armes dans le Levant & ailleurs & triomphé de tant de Princes & de Rois, est un de ces revers auxquels il faut que toutes les fortunes humaines s'apprennent & se soumettent. Les Romains passèrent bien sous le joug des Samnites aux fourches claudines. Il fallut de même que Gènes cédât aux circonstances & à la loi du plus fort, d'un Monarque impérial, qui vouloit fermement, & ne savoit point dans le cours de ses prospérités, garder de mesures ni se relâcher jamais de ses prétentions. Cette espece de triomphe d'un Roi puissant & de tous les Rois dans la personne de Louis XIV. sur un petit peuple libre a quelque chose d'humiliant pour l'humanité & pour tous ceux qui chérissent la raison & la liberté. Les Génois n'étoient pas les moins grands dans cette scene: on peut céder sans honte à la force.

*Le Roi fait  
 aux députés  
 l'accueil le  
 plus gra-  
 vitéux.*

Sans entrer dans les détails de cette triste ambassade, nous nous contenterons de dire que les Génois employés pour jouer ce rôle humiliant, mirent toute la dignité possible dans cette démarche forcée; & que le Roi fit l'accueil le plus flatteur & le plus distingué au Doge & aux quatre Sénateurs qui l'accompagnoient. Il leur témoigna son estime & sa bienveillance dans les termes les plus affectueux; ce qui fait honneur au Monarque & à ceux à qui ces témoignages étoient adressés. Ils furent traités par son ordre avec la plus grande magnificence pendant le séjour qu'ils firent à Paris, & ils furent renvoyés comblés des plus riches présens; foible & triste dédommagement pour tant de malheurs & d'humiliations.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom II. p. 480.

liv. VI. p. 344—345. Introd. à l'Hist. (b) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1685.  
 Univers. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 232.

Nous nous bornerons à rapporter ici le discours que le Doge adressa au Roi en langue Italienne pendant lequel il demeura couvert, excepté quand il prononçoit le nom du Roi. Ce discours est une pièce authentique dans l'Histoire de Gènes & mérite d'ailleurs d'être connu étant intéressant à plusieurs égards. On le trouve tout entier dans plusieurs Historiens : nous le prendrons dans l'Histoire des Révolutions de Gènes (a).

Sect. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

„ Sire, une des maximes fondamentales de ma République a toujours été de se signaler par un profond respect pour la couronne qui a été transmise à Votre Majesté par ses augustes ancêtres. V. M. en a porté au plus haut point la puissance & la gloire, par des actions si étonnantes & si merveilleuses que la Renommée, qui exagere ordinairement, ne pourra, même en les diminuant, les rendre croyables à la postérité. Tous les Etats sont forcés de reconnoître ces sublimes prérogatives avec une soumission profonde. Ma République pénétrée des mêmes sentimens, veut s'élever au dessus des autres par la maniere de les faire éclater.

Discours  
du Doge.

„ L'accident le plus fatal, le plus funeste qu'elle pût jamais éprouver a été d'avoir pu offenser V. M. Je ne puis donc vous exprimer assez bien l'extrême douleur qu'elle ressent d'avoir déplu à V. M. en quoi que ce soit. Quoiqu'elle se flate que les sujets de mécontentement qu'elle a donnés à V. M. soient un pur effet de son malheur, elle voudroit cependant, à quelque prix que ce fût, qu'ils fussent effacés non-seulement du souvenir de V. M., mais de la mémoire de tous les hommes; & elle ne se consolera jamais de l'immense affliction où elle est plongée, jusqu'à ce qu'elle ait recouvré la précieuse bienveillance de V. M. Elle assure V. M. qu'elle ne négligera ni soins, ni attentions, ni efforts, pour s'en rendre digne, pour se la conserver, pour se l'attirer de plus en plus. Dans cette vue, ne se contentant pas des expressions les plus fortes & les plus soumises, elle a eu recours à des procédés nouveaux & singuliers: elle vous a envoyé son Doge, & quatre de ses Sénateurs, espérant que des démonstrations de respect si marquées convaincront V. M. de la très-haute estime qu'elle fait de Votre Bienveillance Royale.

„ Quant à moi Sire, je m'estime infiniment heureux d'avoir l'honneur d'exposer à V. M. ces très-vifs & très-respectueux sentimens. Je mets au plus haut prix la gloire de paroître devant un si grand Monarque, invincible par son courage, respecté par sa grandeur & sa magnanimité; bien au dessus de tous les Princes des siècles passés, & qui assure à ses descendans le même avantage. Après cet heureux présage, j'espère que V. M. pour donner des preuves à l'univers de sa générosité, voudra bien regarder ces protestations aussi humbles que justes, comme les vrais sentimens non-seulement de mon cœur, & de celui de Messieurs les Sénateurs députés, mais de tous mes compatriotes qui attendent avec impatience les marques qu'il plaira à V. M. de leur donner du retour de ses bonnes grâces.

Le Roi demeura debout pendant cette harangue, y répondit de la façon la plus obligeante & ôta son chapeau pour saluer le Doge & les Sénateurs, quand ils se retirèrent, ainsi qu'il l'avoit fait quand ils étoient entrés dans la

(a) Tom. II. Liv. VI. p. 348—351.

*Secret. XI*  
*Histoire de Gênes depuis 1681 jusqu'en 1685.*  
*Anecdotes de ce sujet.*

faite d'audience. Cependant les courtisans qui observent ordinairement avec soin toutes ces minuties, crurent remarquer que le Roi avoit plus baissé son chapeau la seconde fois que la première; ce qui venant d'un Monarque, marquoit, suivant eux, plus de bienveillance pour ceux à qui ce salut s'adressoit & leur faisoit en même tems plus d'honneur. Les Gênois se feroient bien passé d'un honneur si coûteux pour eux. On dit que le Doge dit en quittant la France: *le Roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs; mais les Ministres nous la rendent.* Image véritable & naïve de ce qui se passe tous les jours dans les Monarchies. Voilà tout le détail qu'on aura de nous à ce sujet: ceux qui en voudront davantage trouveront de quoi se satisfaire amplement dans les relations du tems, dans notre Histoire de France & sur-tout dans le siècle de Louis XIV.

*Le Doge & les Sénateurs reviennent à Gênes & y reprennent leurs fonctions.*

Le Doge & sa suite prirent quelque tems après la route de la Provence & s'embarquerent à Marseille sur deux galeres de la République; ils arriverent à Gênes le dix neuf de Juin. Ils y furent reçus sans aucunes cérémonies, de même que lorsqu'ils en étoient partis, ainsi qu'il avoit été spécialement résolu dans un conseil tenu pour délibérer sur la conduite qu'on devoit tenir à cet égard; leur retour ne fit pas plus de sensation que leur départ & leur absence n'en avoient fait. Suivant les loix de cette République le Doge ne peut s'absenter ou s'éloigner de ses terres pendant les deux ans qu'il est en charge; & s'il arrivoit qu'il s'absentât, il ne seroit plus reconnu pour Doge à son retour. On a vu que le Roi de France avoit eu grand soin de parer à cet inconvénient, qui eut diminué tout le prix de la démarche humiliante qu'il avoit exigée des Gênois pour satisfaire sa vanité, puisqu'au lieu d'une députation solennelle des principaux magistrats de leur République, son Doge & ses Sénateurs perdant leurs dignités en sortant de son territoire, elle n'auroit plus envoyé au Roi alors que des citoyens, des particuliers distingués, mais sans titres & sans charge. C'est pourquoi ce Prince avoit expressément fait spécifier par l'article I. du traité fait avec la République „ qu'à leur retour à Gênes ils rentreroient & demeureroient en possession de leurs honneurs & dignités jusqu'à „ l'expiration du terme ordinaire de leur gouvernement „. En conséquence de cette clause aussitôt après leur retour, le Doge & les quatre Sénateurs reprirent leurs fonctions ordinaires, comme s'il n'avoit de rien été, & les conserverent jusqu'à l'expiration du terme de leur exercice. Tout rentra dans l'ordre & l'on ne s'aperçut pas du moindre dérangement (a). Le Doge Impériale-Lercaro demeura en charge comme à l'ordinaire jusqu'au 22 Août, où Pierre Durazzo fut élu pour lui succéder. Le Roi de France envoya d'Aubeville en qualité d'Envoyé extraordinaire pour complimenter le nouveau Doge; de son côté la République envoya un nouveau Ministre en France pour remplacer le Marquis Marini; & la bonne intelligence parut entièrement rétablie entre les deux Etats.

*Le Roi & la République s'envoyent mutuellement de nouveaux Ministres.*

Les Gênois devenus sages à leurs dépens, firent tout ce qu'ils purent pour la maintenir: ils remplirent exactement toutes les autres conditions de leur accommodement avec le Roi. Ils défarmerent leurs galeres, & réformèrent

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. VI. p. 352 & suiv. Hist. de Gênes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVIII. p. 434 & suiv.

leurs troupes de terre. Tranquilles au moyen de cette pacification, ils ne songerent plus qu'à travailler avec ardeur à réparer leurs pertes & leurs malheurs & à rebâtir leur ville. Telle étoit l'opulence des citoyens de Gènes, qu'ils rétablirent en peu de tems à relever ses édifices détruits, à la remplir de quantité de palais pompeux, aussi remarquables par leur riche architecture que par le marbre précieux qui y est employé, & qui lui méritent en quelque façon le surnom de *superbe* qu'elle porte encore aujourd'hui; enfin à la faire sortir de ses ruines encore plus brillante & plus magnifique qu'elle n'étoit avant sa fâcheuse disgrâce de 1685. Tels sont les fruits du commerce, de l'industrie, de la paix & de la liberté: sources de l'abondance, de l'amour & de la sûreté de la propriété, qu'on ne connoit point dans les *Etats despotiques*, comme en Turquie & ailleurs.

SECT. XI.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1631  
jusqu'en  
1685.

Les Génois  
rebâtissent  
leur ville.

## SECTION XII.

Depuis le Traité de pacification de Gènes avec la France en 1685. jusqu'à la cession de l'Isle de Corse à cette Puissance en l'année 1768.

**L**ES Génois venoient de se voir à deux doigts de leur perte: instruits par la triste expérience qu'ils avoient faite du danger qu'il y avoit pour eux de se brouiller avec la France, ils eurent toujours depuis le plus grand soin de la ménager, (\*) & se gardèrent bien de prendre aucune autre part dans toutes les guerres qui s'éleverent dans leur voisinage, que celle que les circonstances dont un petit Etat est toujours le jouet, ainsi que de l'ambition de ceux qui l'entourent, les forcerent d'y prendre malgré eux. Au milieu des combats sanglants dont cette partie de l'Italie qu'ils occupent fut long-tems le triste théâtre, ils s'attachèrent soigneusement à observer la neutralité la plus exacte, & à garantir leur Etat des horreurs de la guerre; contents d'en être quittes pour fournir sans difficulté les contributions & les livraisons de fourrages & de vivres que le voisinage funeste de maints ennemis puissants & dangereux leur coûta souvent en dépit de la justice & de l'équité foulée aux pieds par la force & par les armes. La guerre est un si cruel fléau que ceux-même qui ne la font pas, sont obligés de s'en ressentir, & de payer leur contingent des misères communes.

L'accommodement que Gènes venoit de faire avec la France & les égards qu'elle eut toujours depuis pour cette couronne déplurent infiniment à l'Espagne, & altérèrent sensiblement ses bonnes dispositions envers cette République. Cette puissance lui donna même d'abord plusieurs témoignages manifestes de son mécontentement; cependant les choses furent bientôt apaisées par la dextérité & la souplesse des Génois. Ils n'eurent pas long-tems à cou-

(\*) La même année un citoyen Génois ayant parlé d'une façon indécente de la France, le Sénat le fit aussitôt arrêter & punir de prison; sur les plaintes de d'Auberville Envoyé de France. *Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVIII*  
p. 426.

*SECT. XII. Histoire de Gênes depuis 1685 jusqu'en 1769.* tintier leurs manéges politiques avec elle, & à craindre les effets de son ressentiment tacite. Le système politique de l'Europe ayant été totalement changé & bouleversé par la succession d'Espagne en 1701 & le sceptre de cette Monarchie ayant passé entre les mains d'un Prince du Sang royal de France, Gênes n'ayant plus aucun ménagement à garder avec l'Espagne ou plutôt avec le parti Autrichien, l'abandonna pour se ranger sous la protection de la France & de l'Espagne, qui ne faisant plus pour ainsi dire, qu'une seule & même Monarchie, lui donnerent de concert des preuves efficaces de leur bienveillance; & principalement en 1748. C'est l'attachement que Gênes montra constamment depuis lors pour ces deux couronnes, qui fut cause de tous les mauvais traitemens que les Autrichiens lui firent essuyer pendant le cours de ces dernières guerres, pour se venger de l'espece de trahison dont elle étoit coupable à leurs yeux, en abandonnant leur parti pour se livrer entièrement à leurs ennemis. Mais cette sage République étoit éclairée sur ses véritables intérêts: suivant en tout le sort de l'Espagne elle voulut devenir Françoisé avec elle.

1668.  
*Nouvelles  
brouilleries  
avec la  
France d'a-  
bord appai-  
sées.*

Cependant il y eut en 1688 quelques démêlés entre la République & la France, au sujet de la révocation des franchises des Ambassadeurs de cette couronne à Rome, révocation que le Pape avoit faite après la mort du Duc d'Estrées, dernier Ambassadeur à l'instigation des Cardinaux Cibo & Cazoni tous deux Gênois & grands partisans de l'Espagne. La France prit feu sur cette affaire & sans les soins que les Gênois prirent pour l'assoupir dès sa naissance, ils auroient encore encouru le ressentiment du Roi. Dupré qui avoit succédé à d'Aubeville dans la place d'Envoyé extraordinaire de France à Gênes, défendit les intérêts de cette couronne avec la plus grande chaleur & demanda fortement qu'on lui donnât toute la satisfaction qu'elle pouvoit désirer, en sévissant rigoureusement contre ces prélats brouillons ses sujets qui ne cherchoient qu'à Panimer contre elle & contre la Cour de Rome; ou au moins en les punissant dans la personne de leurs parens & créatures, ainsi qu'on l'avoit fait en 1663 avec le Cardinal Impérialé; c'est à quoi le Sénat consentit après bien des difficultés. Il y avoit toujours dans Gênes un certain levain formé par le parti Espagnol, qui visoit toujours à aigrir les esprits & à aliéner cette République de la France. Les factieux profiterent de cette occasion pour amener le peuple contre la noblesse, en lui faisant entendre que tant qu'elle seroit à la tête du Gouvernement, les affaires de la République iroient toujours mal, & qu'elle seroit toujours en différend avec les autres Puissances. Il est vrai & il faut le dire ici en passant, que les Nobles donnoient beaucoup de prise sur eux & que leur orgueil étoit monté au point qu'ils en étoient venus jusqu'à mépriser ces mêmes emplois & dignités qui faisoient autrefois tout l'objet de leur ambition & de leur jalousie. Ils faisoient alors tout ce qu'ils pouvoient pour se dispenser de les accepter; au point que le Sénat fut obligé, pour remédier à cet abus & trouver des sujets pour remplir les charges, de rendre un décret portant que depuis l'âge de trente-cinq jusqu'à cinquante ans, tous ceux qui seroient nommés à quelque emploi, seroient tenus de l'accepter, sous peine de deux cens écus d'or d'amende. Pour en revenir aux nouveaux démêlés avec la France, le Sénat vivement pressé par Dupré & par le peuple, prit le parti pour éviter un soulèvement, & de nouveaux chagrins de la part de cette couronne de suivre l'avis des bons citoyens, qui étoit de lui donner

*Décret du  
Sénat pour  
obliger les  
Nobles à  
accepter les  
charges à  
eux confé-  
rées.*

ner la satisfaction qu'elle demandoit. Pour cet effet on envoya ordre au Mar-  
quis de la Rovere, Envoyé de la République auprès de la Cour de France, Sect. XII.  
d'assurer le Roi qu'on étoit prêt d'arranger tout suivant sa volonté; ce qui Histoire de  
désarma ce Monarque & mit fin à ce différend passager. Pour amener les Gènes de-  
choses à ce point, Dupré alla jusqu'à demander au Sénat la permission de vi- puis 1685  
siter les archives de la République, pour voir s'il y avoit fait enrégistrer tous jusqu'en  
les démêlés qu'elle avoit eus avec le Roi son maître depuis son avènement à 1769.  
la couronne; & comment & à la priere de qui ils avoient été terminés. Il Démarches  
vouloit leur faire sentir par là, qu'il étoit de l'intérêt de Gènes de ne point du Résident  
brouiller la Cour de Rome avec la France, puisque cette République avoit de France  
toujours trouvé un médiateur & un intercesseur auprès d'elle dans la personne pour enga-  
du Pape. Le Résident de France déclara même pour faire encore plus d'im- ger le Sénat  
pression sur l'esprit des Génois, „ que son maître prétendoit que le Sénat fit à donner sa-  
„ ériger dans une des places de Gènes une pyramide de bronze ou de marbre tisfaction à  
„ où toutes ces circonstances fussent gravées pour servir de monument perpé- cette cou-  
„ tuel à la postérité”; (a) c'est-à-dire, de monument des sujets de plainte ronne.  
que la République avoit donnés au Roi, de la vengeance signalée qu'il en avoit tirée, de la satisfaction solennelle qu'il en avoit exigée, & de l'accom-  
modement fait avec ce Prince par l'intercession du Pape Innocent XI. Cette  
déclaration fit peur au Sénat, Dupré obtint de lui tout ce qu'il voulut pour  
contenter sa Cour, les Génois évitèrent soigneusement depuis toutes les oc-  
casions de l'indisposer contre eux, & le projet de l'érection de la pyramide  
n'eut point d'exécution.

Gènes ne se trouva pas bien d'abord de ce nouveau système politique. L'Espagne  
L'Espagne irritée de voir que cette République lassé de se sacrifier inutilement est mécon-  
pour ses intérêts, avoit fait un accommodement avec la France, malgré tout tenu des  
ce que le Comte de Melgar, Gouverneur du Milanés, & ses autres Ministres Génois: elle  
en Italie avoient pu faire pour l'en détourner, ordonna audit Comte de lui en leur en don-  
témoigner son mécontentement de toutes les façons possibles. Fidelle à rem- ne des preu-  
plir les ordres de sa Cour, le Gouverneur de Milan commença par faire fai- ves.  
fir dans ce Duché sous différens prétextes tous les effets des Négocians Génois,  
& fit en outre arrêter & mettre en séquestre tous les revenus qu'ils avoient sur  
la banque, dite le Mont St. Charles. Mais cet orage ne fut que passager: les  
Génois vinrent à bout, par des soumissions de fléchir le courroux du Roi  
Catholique & d'obtenir la levée de cette faisie. Cette affaire s'arrangea la  
même année (1685) à leur satisfaction, le Comte de Melgar vint même à  
Gènes sous prétexte d'y voir son neveu le Marquis de Cogoludo, qui y étoit  
entré dans le port avec les galeres d'Espagne; & peut-être pour y entamer  
quelque négociation secrète. Quoi qu'il en soit ce Comte y fut reçu avec  
tous les honneurs possibles au nom du Roi son maître. Gènes eut encore de-  
puis plusieurs démêlés avec l'Espagne pour quelques légers sujets, démêlés  
au reste qui furent presqu'aussitôt apaisés qu'élevés; c'est pourquoi nous con-  
tentant de rapporter ici les plus importants, nous ne ferons aucune mention  
des autres.

Nous laisserons aussi de côté quelques autres événemens peu considérables,

(a) Hist. de Gènes par le Chev. de M. Tom. III. Liv. XVIII. p. 444.

*Sect. XII. Histoire de Gênes de 1685 jusqu'en 1769.* relatifs à l'histoire intérieure de Gênes qui arriverent pendant l'espace des huit ou dix années suivantes; comme une inondation qui fit de grands ravages en 1685, un Traité pour l'achat des grains dans l'Etat de Gênes conclu avec le Duc de Savoye la même année; la mort de d'Aubeville Ministre de France en 1687 & celle de Ratabon Envoyé de la même Cour, en 1694; plusieurs

*1694. Divers événemens particuliers.*

tremblemens de terre en 1688, mais qui ne firent aucuns dommages considérables; différentes expéditions infructueuses que les galeres de la République firent contre les armateurs de Final & contre les Turcs en 1689 & en 1692; plusieurs différends qu'elle eut avec l'Espagne & les alarmes que les entreprises de cette couronne & des Impériaux donnerent aux Génois qui déclinoient de plus en plus leur parti, vu qu'elles avoient pour but de les forcer à se déclarer contre la France avec qui ces Puissances étoient alors en guerre; ce qu'ils ne voulurent jamais faire pour de bonnes raisons.

*Guerre en Italie entre la France, l'Espagne, l'Empire & autres Puissances.*

Cependant cette guerre étoit alors dans son plus grand feu en Italie entre la France d'une part, & l'Espagne, l'Empereur, le Duc de Savoye & leurs alliés de l'autre; c'est-à-dire entre la première de ces Puissances & une grande partie de l'Europe. Gênes trop voisine du Champ de Bataille de ces redoutables ennemis, se trouvoit dans la conjoncture la plus critique & étoit toujours en alarmes. Exposé sans défense au milieu de tant d'ennemis puissans, & pour ainsi dire entre deux feux, un petit Etat est bien à plaindre & sujet à quantité de désagrémens, au nombre desquels il faut compter pour le moindre celui d'être obligé de tout souffrir & de faire tout ce qu'on demande de lui sans résister & sans se plaindre. C'est le cas malheureux où cette République se trouvoit alors. En butte à la jalousie des deux parties belligérantes, elle avoit toutes les peines du monde à observer, ainsi qu'elle le désiroit, l'impartialité la plus exacte, elle étoit continuellement chicanée, persécutée, obsédée des deux côtés, sans cesse exposée à de nouvelles prétentions; à peine avoit elle été forcée par l'une à lui payer des contributions qu'elle avoit à craindre que l'autre ne lui en fit un crime & n'en prétendit autant pour sa part.

*Situation délicate & critique de la République de Gênes: ses inquiétudes au sujet de cette guerre.*

Dans cette situation délicate elle faisoit tous ses efforts pour se maintenir dans un parfait équilibre seul capable de la faire respecter par des combattans qui ne demandoient qu'un prétexte pour l'inquiéter; & seul capable de conserver sa tranquillité au milieu des armes qui l'environnoient. Le Roi de France ne demandoit rien des Génois sinon qu'ils fussent exacts Observateurs de cette neutralité; le Marquis de Rebenac-Fouquieres son Envoyé auprès des Princes d'Italie, eût même ordre de passer expressément à Gênes à ce sujet en 1691 pour exhorter cette République à demeurer ferme dans son système, & à n'accorder aucuns secours quelconques aux Impériaux; lui demandant les mêmes fournitures & subsides pour l'armée Française, au cas qu'elle en accordât à ses ennemis; & lui promettant de puissans secours de la part de la France au cas qu'ils voulussent la forcer à prendre parti dans cette guerre. Les Génois furent forcés de refuser des offres si dangereuses & résolurent de s'en tenir aux termes précis de la neutralité la plus exacte, autant qu'il dépendoit d'eux; mais ils n'en furent pas absolument les maîtres. Le Roi de France de son côté leur témoigna combien il vouloit respecter cette neutralité; car ayant obligé en 1689 une partie des nations de l'Europe à saluer son pavillon, il fit assurer le Sénat par Dupré son Envoyé qu'il n'y auroit aucun différend pour le salut en-

*Demandes que le Roi de France lui fait: ménagemens qu'il a pour elle.*

tre les Commandans des barques Françoises & ceux des Galeres de la République, & qu'il avoit donné ses ordres pour les prévenir.

Il n'en étoit pas de même de l'Espagne & de l'Empereur qui faisoient tous leurs efforts pour déterminer les Génois à prendre parti dans cette guerre, & à se déclarer pour eux contre la France (a). Ces deux Puissances étoient extrêmement irritées du système de neutralité qu'ils avoient embrassé; & il n'est rien qu'elles ne fissent mais vainement pour les déterminer à s'en départir. D'ailleurs Ratabon qui étoit alors l'Envoyé de France à Gènes, fit tout ce qu'il put pour rompre leurs mesures & empêcher la République de prêter l'oreille à leurs propositions. Lorsque les ennemis de la France virent qu'ils ne pouvoient réussir dans leurs projets à l'égard des Génois, il n'est point de chagrins & de désagrémens que leurs Généraux ne leur fissent essuyer. On se contentera de les rapporter succinctement. En 1689 les Espagnols firent tous leurs efforts pour troubler la navigation de Gènes; & à leur instigation les armateurs de Final (alors appartenant à l'Espagne) & autres donnerent la chasse à ses bâtimens, & les pillerent sous prétexte de les visiter; mais les Génois réprimerent bientôt ce brigandage. En 1692 le Général des Galeres de Sardaigne fit emprisonner & mettre aux fers sous différens prétextes, deux Commandans des Galeres de la République. Outre le refus constant qu'ils avoient fait jusqu'alors, tant par la crainte qu'ils avoient de la France, qu'à la sollicitation de ses Ministres, d'entendre à aucune des propositions de l'Espagne & de l'Empereur, & d'accéder à leur ligue, ce qui irritoit encore plus le dernier contre eux, c'est le refus qu'ils firent en 1690, dans un tems où ce Prince manquoit d'argent, de lui prêter cinq ou six cens mille écus au denier vingt, sur le revenu des salines de Bohême; ne s'étant trouvé personne à Gènes qui voulut faire des fonds pour cet emprunt. Aussi les Impériaux en témoignèrent ouvertement leur ressentiment à ses citoyens en toutes occasions. Tantôt ils obligèrent la République (en 1691) à donner des quartiers d'hiver à leurs troupes; tantôt ils lui demanderent des contributions considérables en argent, dont les Génois furent obligés de payer la plus grande partie; mais en stipulant toujours que c'étoit à cause des fiefs de l'Empire qu'ils possédoient; conditions qui furent toujours rejetées par les Impériaux, & qui furent la source de tous les mauvais traitemens qu'ils firent essuyer aux Génois pendant le cours de cette guerre. Pour surcroit de malheur, l'Envoyé de France à Gènes fit aussi une pareille demande à la République qu'il accompagna même de menaces, prétendant qu'elle pouvoit bien faire pour la France ce qu'elle faisoit pour ses ennemis dans cette conjoncture délicate: elle ne se tira d'affaire qu'en faisant entendre aux Ministres de cette couronne, qu'elle étoit obligée à de certains ménagemens avec l'Empereur; & qu'elle ne pouvoit se dispenser de lui payer quelques subsides à cause de plusieurs parties de son domaine, qui relevoient de ce Prince, comme fief de l'Empire, raisons qu'elle n'avoit pas à l'égard de la France qui en fut très mécontente, & fut cependant forcée de dissimuler son mécontentement, vû qu'elle avoit aussi intérêt, dans la circonstance de ménager les Génois, de peur qu'ils ne se rengeassent totalement du côté de ses ennemis.

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Chagrins  
que les Im-  
périaux &  
les Espa-  
gnols don-  
nent aux  
Génois.

Contribu-  
tions & sub-  
sides qu'ils  
sont obligés  
de payer  
aux Impé-  
riaux.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. II, Liv. VI. p. 354.

SECT. XII.  
*Histoire de*  
*Gènes de-*  
*puis 1685*  
*jusqu'en*  
*1769.*

*Tentatives*  
*infructueu-*  
*ses des Es-*  
*pagnols sur*  
*Gènes.*

On n'a encore vu jusqu'ici que le moindre effet des mauvaises dispositions des alliés envers cette République, relativement à ses liaisons avec les François; ils ne pouvoient rien lui reprocher à cet égard & s'en feroient d'ailleurs bientôt vengés sur elle si le cas eût été; mais uniquement ce qu'ils regardoient à peu près comme la même chose à cause de son exacte neutralité & du refus constant qu'elle faisoit de se déclarer pour eux contre cette Puissance. Venons maintenant à quelque chose de plus essentiel, & à une entreprise plus directe des Espagnols. En Septembre de l'année 1692 ils firent une nouvelle tentative infructueuse sur le port & la ville de Gènes. Ils étoient accoutumés à en faire de pareilles; & de tout tems il semble qu'ils avoient eû les mêmes vues, témoin ce qui se passa en 1574 & plus récemment encore en 1636 (a). Ils s'y prirent cette fois avec tant de finesse que les Génois furent sur le point d'être la victime de leurs complots. La flotte Espagnole composée de seize vaisseaux de ligne & de dix-neuf galeres, étant arrivée le 22 Septembre à Alassio; D. Pedro Corbé, qui la commandoit, demanda d'abord au Sénat la permission de faire entrer ses galeres dans le Port de Gènes, sous prétexte de vouloir les mettre à l'abri du mauvais tems. Les Génois n'osèrent refuser cette permission qui leur parut sans conséquence. La facilité avec laquelle l'Amiral Espagnol l'avoit obtenue pour l'entrée des galeres, le porta à la demander aussi pour quatre vaisseaux. L'ayant également obtenue il en fit entrer trois dans le port la nuit du 1. Octobre; mais il abusa bientôt de la complaisance de ses hôtes, au point que le lendemain à midi, les galeres étant sorties du port remorquerent tous les autres vaisseaux qui y entrèrent le soir en flotte, à la reserve de deux brûlots. Le Sénat surpris de cette conduite étrange ouvrit les yeux sur son imprudence, & pourvut si bien à la sûreté de la ville & du port que les Espagnols ne purent rien entreprendre. Cependant il se plaignit à l'Envoyé d'Espagne du procédé irrégulier de l'Amiral, & demanda en même tems qu'il eût à faire sortir les vaisseaux du port. L'Envoyé s'efforça de Justifier quoique foiblement, la conduite de D. Pedro, & s'excusa de faire sortir la flotte, sur ce que l'Amiral ni lui n'osoient rien faire à cet égard sans les ordres du Marquis de Léganez, Gouverneur du Milanés qu'il falloit attendre. Cette réponse ambigüe & les fréquentes allées & venues des courriers expédiés au Duc de Savoye & à l'armée Impériale, alarmerent encore plus les Génois, & les engagerent à se tenir sur leurs gardes & à prendre leurs précautions à tout événement. En conséquence ils firent venir des troupes de tous côtés, donnerent ordre à leurs milices de marcher, & prirent toutes les mesures convenables pour éviter une surprise. Enfin après trois jours des plus vives alarmes, & employés en négociations, leurs inquiétudes furent totalement dissipées. Le Marquis de Léganez se rendit lui-même à Gènes sous prétexte d'accommoder cette affaire & fit sortir la flotte Espagnole du port; mais uniquement parcequ'il apprit que celle de France commandée par le Comte d'Estrées, étoit prête à se mettre à la voile pour venir au secours de Gènes.

Les Espagnols, furieux d'avoir manqué leur coup, chercherent bientôt à

(a) Voyez Section X. & Section XI.

s'en venger d'une autre façon. Ils pensèrent avoir trouvé un prétexte suffisant d'inquiéter les Génois, au sujet de l'augmentation de huit sols par minot de sel, que la maison de St. Georges (qui étoit depuis long-tems en possession d'en vendre aux habitans des deux côtes de l'état de Gènes) avoit mise & fait payer depuis 1646 à ceux de Final (sujets de l'Espagne depuis l'année 1598) au déla du prix qui subsistoit en 1571; pourquoi l'Espagne se crut fondée à demander la même année (1692) aux Génois une indemnification de quatre cent mille Génouines. Sans attendre leur réponse à cet égard, elle fit saisir d'abord toutes les rentes que les particuliers avoient sur le sel, & les effets & marchandises de leurs négocians dans le Milanés; ce qui produisit une somme de soixante mille écus, qui servit à payer les troupes Allemandes en Italie. On observera que le grand point des Impériaux, alors comme dans toutes les autres guerres, étoit de tirer le plus d'argent qu'ils pouvoient, vû qu'ils en manquoient toujours. Non contents de ces voyes de fait, les Espagnols voyant que les Génois refusoient de payer le dédommagement prétendu par eux pour l'excédant du prix du Sel de la maison de St. Georges, rompirent en 1694 pour les mortifier d'avantage, l'ancien Traité qui avoit été conclu avec elle par ceux de Final pour la fourniture, en outre ils firent saisir les magasins qu'elle avoit à Final & y introduisirent plusieurs barques chargées de cette denrée; ce qui causa le plus grand préjudice à cette branche de commerce des Génois. Ils s'en vengerent peu de tems après, en faisant arrêter une de ces barques qui avoit été jetée à Savone par une tempête. Ce ne furent pas encore là les seuls excès ou pour mieux dire les seules hostilités déclarées que les Espagnols & les Impériaux commirent envers les Génois. Un parti des troupes des premiers exigea des contributions à Panzano, fief impérial situé sur les confins de l'état de Gènes; & sur le refus que les habitans firent de les payer, ils mirent l'endroit au pillage & le détruisirent entièrement, malgré la résistance vigoureuse que firent ces infortunés habitans. D'un autre côté, le Comte Caprara commandant des Allemands en Italie, distribua plusieurs corps de troupes dans les siefs impériaux de la vallée de Scrivia & dans d'autres terres enclavées dans l'état de Gènes pour punir cette République du refus qu'elle faisoit de payer à l'Empereur les contributions qu'il exigeoit d'elle. Depuis cette époque les Impériaux devinrent les plus dangereux ennemis des Génois, & semblerent avoir pris la place des Espagnols pour les inquiéter & les tourmenter, sur-tout depuis que l'Espagne changeant de système & d'intérêt en changeant de maître, eût passé au pouvoir de la maison rivale de la Puissance autrichienne, à qui soit dit en passant cette révolution inattendue porta le plus funeste coup.

Tant que la République eut ce dangereux voisinage elle fut toujours dans des tranfes continuelles & souvent dans le cas de doubler les garnisons de ses places frontieres ou de placer des troupes dans les principaux postes & passages de son territoire; en un mot de prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter une surprise; ce que les différens mouvemens des Espagnols & des Impériaux lui faisoient continuellement appréhender. Ils n'avoient pour but que de l'inquiéter pour l'amener à leurs vues; mais elle tint ferme, & après avoir long-tems souffert de leurs persécutions & s'être conduite avec la

SECT. XII.  
*Histoire de Gènes depuis 1685 jusqu'en 1769.*

*Nouveaux démêlés des Génois avec l'Espagne : prétentions de cette couronne à leur charge.*

*Excès & désordres commis par les Impériaux sur les terres de Gènes.*

**Sect. XII.** plus grande prudence dans des circonstances aussi critiques ils virent enfin dis-  
*Histoire de* siper leurs alarmes par le traité de paix de Rysvick en 1697 (a).  
*Gênes de-* Malheureusement pour eux cette paix ne fut pas de longue durée & leurs

*puis 1685* inquiétudes recommencerent bientôt à la vue de la sanglante guerre qui se ral-  
*jusqu'en* luma en 1701 entre la France, l'Empire & ses alliés au sujet de la succession  
*1769.* d'Espagne; d'autant plus que l'Italie & principalement la Lombardie, devint  
 encore un des principaux théâtres de cette guerre, si fatale au repos de presque  
 la moitié de l'Europe. Les Génois toujours dans une position chagrinante  
 exposés presque sans défense par les revers des François aux vexations & aux  
 prétentions de l'avidité des Impériaux qui n'osèrent pourtant, eu égard à leur

*1697.* neutralité, leur demander que des contributions, des quartiers d'hiver, des  
*Paix de* passages de troupes, des fournitures à titre de subsides, furent encore obligés  
*Rysvick.* de leur payer des sommes considérables; trop heureux peut-être au fond d'en  
 être quittes pour de l'argent & d'acheter leur tranquillité à ce prix, tandis que  
 l'orage grondoit autour d'eux & que tous les états voisins étoient en proie aux  
 horreurs de la guerre.

*1701.* Les Traités d'Utrecht & de Rastadt en 1713 & 1714 rendirent encore la  
*Nouvelles* paix à l'Europe & le calme à Gênes (b). Elle n'en jouit pas long-tems. Le  
*alarmes des* prompt renouvellement de la guerre en Italie entre l'Empereur & le Roi  
*Génois pen-* d'Espagne en 1717, fit tout à coup renaître les craintes des Génois & leur  
*dant la* fit encore sentir tout le malheur de leur situation. Les prétentions respectives  
*guerre pour* de ces deux puissances belligérantes rendirent cette situation encore plus em-  
*la succession* barrassante que jamais. Il semble que les Monarchies se fassent un plaisir ou  
*d'Espagne.* un jeu d'humilier les Républiques, & de tourmenter ceux qui ont le courage  
 d'être libres & sans maîtres; on diroit que c'est la cause commune des Rois.

*Il sont obli-* Toutes les deux demandoient avec menaces un passage sur les terres de Gênes  
*gés de payer* pour leurs troupes, & prétendoient en même tems que ce passage fut refusé  
*différents* à son ennemi. Toutes deux demandoient des subsides ou des contributions.  
*subsidés aux* Pareilles menaces pareils dangers des deux côtés; accorder ou refuser faisoit  
*Impériaux.* en même tems un ennemi redoutable aux Génois. On ne peut concevoir de  
 position plus délicate & plus difficile. Ils s'en tirèrent assez mal & mécon-  
 tenterent les deux parties, même en payant & en faisant tout ce qu'elles vou-  
 lurent; ce qui ne pouvoit gueres être autrement. Ils furent fort heureux que  
 la paix se fit dans ces circonstances, en 1720 & les tirât d'un si cruel  
 embarras.

*Nouveaux* Il est essentiel de faire mention de l'acquisition que la République de Gênes  
*embarras* fit en 1713 du Marquisat de Final, vû qu'outre l'avantage & l'importance  
*des Génois* particuliere de cette acquisition pour elle, ce même marquisat lui attira sur les  
*en 1717.* bras, ainsi qu'on le verra ci-après, une guerre des plus fâcheuses. Quoiqu'elle  
*Il en sont* prétendit que ce petit état lui appartenoit incontestablement, pour obvier à  
*tirés par la* toutes difficultés à venir, elle acheta cette seigneurie de l'Empereur Charles  
*paix de* VI. & en reçut de lui l'investiture; toutefois sans prétendre déroger aux an-  
*1720.* ciens droits & prétentions qu'elle avoit sur Final, comme ayant fait autrefois  
 partie de son domaine; droits qu'elle se reserva expressément en leur entier.

(a) Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 480 & suiv. (b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. VI. p. 354—356.

Elle eut pour but en y joignant l'achat & la propriété de cette seigneurie, de réunir & confondre en elle seule tous les droits quelconques, & de s'en assurer irrévocablement la possession de la manière la plus authentique; vu que personne suivant elle, ne pouvoit plus la lui disputer, ni lutter contre des droits aussi légitimes & aussi bien établis que les siens. Cependant, & cette République ne s'y attendoit certainement pas lorsqu'elle la fit, cette acquisition lui devint par la suite très-funeste, & Final fut la cause ou le prétexte d'une guerre très onéreuse pour elle, où elle se vit assez justement enveloppée plus de trente ans après. Avant que d'en venir à cette dernière partie de son histoire, qui en est une des plus intéressantes époques, jetons encore en passant un coup d'œil rapide sur ses autres affaires, tant du dedans que du dehors, afin que délivrés de la tâche de rapporter ces faits antérieurs, & peu importants pour la plupart, nous passions tout de suite à cette brillante époque & nous nous livrions tout entiers au plaisir d'y voir renaître Gênes comme de ses ruines, & reparoître cette République dans son ancienne dignité & dans toute sa splendeur.

Elle eut en 1716 des différends avec la Porte, au sujet de son commerce; & avec la Cour de Rome, pour quelques affaires ecclésiastiques; mais ces différends qui inquiéterent fort peu les Gênois, furent bientôt apaisés à leur satisfaction. Il en est de même de ceux qu'ils eurent en 1726 avec la Cour de Turin, au sujet de deux barques d'Oneille qu'ils avoient arrêtées, & de ceux qu'ils eurent en 1729 avec l'état de Milan au sujet du transport des Sels. Tous ces légers démêlés furent d'abord accommodés par la façon dont les Gênois se prêtèrent aux moyens de pacification qui leur furent proposés & par le soin que leur prudente politique eut toujours de se maintenir en paix avec d'aussi redoutables voisins que l'Empereur & le Roi de Sardaigne (a).

Nous ne parlerons pas des différens armemens qu'ils furent obligés de faire contre les Corsaires de Barbarie, pour réprimer leurs courses & leurs brigandages. Nous passerons également sous silence le soulèvement de la Corse en 1729, événement important dans l'histoire de Gênes, mais plus particulièrement relatif à celle de Corse, à laquelle nous renvoyons.

Venons maintenant à la fameuse guerre de 1745. La mort de l'Empereur Charles VI. arrivée en 1740 avoit changé entièrement la face des affaires de l'Europe. La Reine d'Hongrie & de Bohême jugea à propos pour des raisons particulières de politique & d'intérêt de céder au Roi de Sardaigne par le XI article du Traité conclu à Worms le 13 de Septembre 1747 entre le Roi d'Angleterre, la Reine d'Hongrie & le Roi de Sardaigne, tous ses droits sur ce même Marquisat de Final, que l'on a vu que l'Empereur son pere avoit vendu en 1713 à la République de Gênes. Les volontés des Princes, leurs engagements sont toujours assez mal remplis par leurs enfans ou successeurs; & souvent l'un de leurs premiers soins est de renverser l'ouvrage, de casser le Testament de leur prédécesseur. La Reine d'Hongrie s'étoit engagée à mettre le Roi de Sardaigne en possession de Final; & en outre le Roi d'Angleterre, comme leur allié & Puissance maritime intéressée dans cette cession, parcequ'il avoit été déclaré dans le Traité, que le Roi de Sardaigne feroit un

Sect. XII.  
Histoire de  
Gênes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

1716.  
1729.  
Différends  
divers avec des  
Gênois avec  
leurs voi-  
sins & au-  
tres d'abord  
& apaisés.

1743.  
1747.  
Traité de  
Worms:  
guerre où  
les Gênois  
se trouvent  
enveloppés.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. VI. p. 357.

SECT. XII. port-franc de Final, s'étoit rendu garant envers lui de l'exécution de ce Traité. Il fit même proposer aux Génois de lui permettre de faire de la ville de Final une place d'armes; ce qu'ils se garderent bien d'accepter, se doutant bien que c'étoit pour mettre tout de suite cette place entre les mains du Roi de Sardaigne. Ils avoient été informés non seulement de cet article du Traité si fort à leur désavantage; mais encore que par d'autres articles du même Traité, on promettoit au Roi de Sardaigne de lui faire accorder par l'Empire la souveraineté & propriété de divers autres fiefs, dont la République de Gênes étoit investie depuis long-tems. Ainsi s'attendant bien à être attaquée tôt ou tard, elle ne songea qu'à mettre Final ainsi que toutes les autres places de sa dépendance en état de défense. Elle cria beaucoup & avec raison contre une cession aussi extraordinaire, & aussi propre à l'alarmer. Elle fit retentir toute l'Europe de ses justes plaintes; mais elles ne firent de sensation que dans la Cour de Madrid & Naples & Versailles. La République de Gênes se trouvoit dans une situation des plus critiques, elle avoit acheté dans la bonne foi le Marquisat de Final; elle en avoit payé le prix; en avoit reçu l'investiture de la façon la plus authentique; l'Empereur lui en avoit solennellement garanti l'acquisition, enfin elle en étoit légitimement en possession depuis plus de trente ans, & maintenant l'on vouloit l'en dépouiller au profit d'un tiers, ou l'obliger d'entrer à ce sujet dans une guerre où elle n'avoit rien à démêler & qu'elle ne pouvoit cependant éviter. Il est vrai que le Roi de Sardaigne offroit de lui rembourser le prix; mais il falloit alors qu'elle remit cette place dans l'état où elle étoit lorsqu'elle l'avoit achetée; or comme pour cet effet elle auroit été obligée d'en faire rebâtir à ses dépens les fortifications qu'elle avoit fait démolir, chose qui lui auroit plus coûté que l'acquisition même du Marquisat, le remboursement offert par le Roi de Sardaigne étoit totalement illusoire. Dans cette triste circonstance, Gênes sentit bien, que, puisque ce Prince, l'Angleterre & la Reine d'Hongrie se liguoièrent contre elle pour lui nuire, il lui étoit essentiel pour parer le coup dont elle étoit menacée, de se ménager l'appui de la France, de l'Espagne & du Royaume des deux Siciles & de se lier étroitement d'intérêt avec ces trois Puissances, qui étoient elles-mêmes intéressées à soutenir sa querelle & à l'attirer dans leur parti. Elles l'avoient prévenue en l'avertissant du complot qui se tramait contre elle, ainsi que par les offres qu'elles lui faisoient depuis long-tems d'accepter des secours capables de contrebalancer les forces de ses ennemis. Elles la pressoient de

pourvoir à sa sûreté & de conclure un Traité d'alliance offensive & défensive avec elles. La France avoit déclaré la guerre à la Reine d'Hongrie & à ses alliés dès l'année 1744.

Déjà elle étoit sur le point de se rallumer en Italie; le Roi de Sardaigne faisoit de grands préparatifs, & menaçoit déjà de tomber sur Final. Les Anglois traitoient les Génois sur mer sans aucuns ménagemens. Ils se déterminèrent enfin à faire ce que la raison, la justice & le soin légitime de leur défense demandoient d'eux. Ils accédèrent au Traité à eux proposé par les trois Puissances susdites, qui garantit à la République tous ses états & spécialement le Marquisat de Final. Elle s'engagea de son côté à faire des armemens capables de seconder les projets de ses alliés & à joindre à leur Armée un corps de dix mille hommes avec un train d'Artillerie. Depuis ce moment elle

HISTOIRE DE  
Gênes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Gênes s'allie avec la France & l'Espagne.

Préparatifs du Roi de Sardaigne, hostilités commises par les Anglois.

elle travailla avec ardeur à se mettre en état de remplir ses engagements sans pourtant perdre de vue son objet principal qui étoit de mettre à couvert ses places frontieres. Les Génois en augmentèrent les fortifications; ils y mirent de bonnes garnisons; ils firent de nouvelles levées de troupes & firent construire de nouveaux retranchemens dans tous les endroits par lesquels ils croyoient que le Roi de Sardaigne pouvoit entrer sur leur territoire (a).

Tant de précautions & de préparatifs extraordinaires de la part des Génois, n'échapperent pas à la vigilance des commandans des vaisseaux Anglois, qui étoient comme à l'affût sur la Méditerranée pour observer tout ce qui s'y passoit & qui eurent ordre de leur Cour de s'éclaircir du motif de ces armemens. Dans le même tems le Traité des Génois avec les trois Cours de la maison de Bourbon fut découvert, & les Anglois trouverent très-mauvais & avec raison que, tandis qu'on formoit contre Gènes un complot secret pour la dépouiller d'une partie de ses états, cette République eût l'audace de se lier aussi secrètement avec d'autres Puissances & de prendre des mesures

pour se garantir des mauvaises intentions de ses ennemis. En conséquence ils lui donnerent quantité de preuves du mécontentement qu'ils avoient d'une telle conduite; ils commirent des hostilités, ils firent des ravages sur ses côtes, & traiterent les Génois sans aucun ménagement. Avant que de s'exposer à entrer en guerre, ceux-ci avoient eû grand soin d'appaîser quelques troubles qui s'étoient élevés dans différentes parties de leur état, situées presque à la porte de leur capitale, en donnant satisfaction à leurs sujets & en leur accordant l'abolition de quelques impôts. Alors la République ne songea plus qu'à pourvoir à sa défense; elle mit cinq mille hommes dans Final, deux mille dans Savone; elle fit rompre tous les Chemins qui conduisoient en Piémont. Ses troupes, prêtes à marcher au premier signal, étoient tous les jours exercées & n'attendoient que l'arrivée des troupes Espagnoles & Françoises pour se joindre à elles.

Cependant le Roi de Sardaigne avoit déjà commencé les hostilités, fait brûler des magasins appartenans aux Génois du côté de Vinimille & fait rompre à main armée les barricades qu'ils avoient fait faire sur les frontieres du Piémont du côté de Final; marque certaine que c'étoit le but où tendoient les vues & les préparatifs de ce Prince (b). Déjà les Anglois ravageoient les côtes de Gènes & y exerçoient beaucoup de violence; & déjà le Comte de Schulenbourg Général d'un corps de troupes Autrichiennes, s'étoit avancé sur son territoire & posté près de Novi avec dix huit mille hommes. Les choses étoient dans cet état, lorsque les troupes de France & d'Espagne commandées par l'Infant Don Philippe entrèrent par la côte occidentale de Gènes sur les terres de cet état, qu'elles traverserent pour se joindre avec une autre Armée d'Espagnols & de Napolitains qui s'avançoit du côté de la partie orientale, sous les ordres du Duc de Modène. La jonction des deux Armées se fit sans aucun obstacle; la retraite forcée du Comte de Schulenbourg fut le premier fruit de leur approche; mais cette retraite fut fatale aux Génois; car les Allemands leur firent tout le mal possible & commirent toutes sortes de dégâts

*SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.*

*Traité des  
Génois avec  
la France  
& l'Espa-  
gne. Leurs  
armemens  
& prépara-  
tifs pour  
leur défen-  
se.*

*Hostilités  
commises  
par les An-  
glois sur les  
côtes de Gé-  
nes.*

*Par le Roi  
de Sardai-  
gne du côté  
de Final.*

*Gènes joint  
ses troupes à  
celles de  
France,  
d'Espagne  
& des deux  
Siciles: re-  
traite des  
Autri-  
chiens.*

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1744—  
1745. p. 278—279 & suiv.

Tome XXXVI.

(b) Introd. à l'Hist. Univerf. Tom. II.  
Chap. VI. p. 480.

(Q)

Sect. XII. & désordres sur leur territoire en l'abandonnant. Suivant le Traité que la République avoit fait avec ses alliés ses troupes consistant en quatorze bataillons, commandées par le Marquis Brignolé joignirent en Juillet la grande Armée des deux Couronnes. Elle fit paroître en même tems un manifeste où, après avoir exposé ses griefs contre le Roi de Sardaigne, elle déduisoit amplement toutes les raisons qui pouvoient servir à justifier son alliance avec la France & l'Espagne & les moyens qu'elle avoit été forcée de prendre pour sa légitime défense & pour la sûreté de ses états évidemment menacés par le Traité de Worms. Elle y faisoit voir en même tems les droits incontestables qu'elle avoit sur le Marquisat de Final, cédé au Roi de Sardaigne par l'article XI. de ce Traité; & qu'elle n'avoit point eu d'autre moyen pour se garantir d'une usurpation si manifeste que de s'appuyer des secours des Rois de France, d'Espagne & des deux Siciles & de recourir aux armes, non pour attaquer mais pour se défendre; & pour faire respecter la neutralité où elle demandoit qu'on la laissât; ajoutant qu'au reste elle ne s'étoit engagée qu'à fournir un corps de troupes auxiliaires aux trois puissances ses alliées, qui de leur côté s'étoient obligées à cette condition, de lui garantir ses états (a). Tel étoit en substance le manifeste que les Génois firent remettre dans toutes les Cours, & spécialement à celle de Turin, de Vienne & de Londres. On y feignit de ne point être surpris de leur conduite, & d'ajouter qu'au surplus ils ne devoient point douter qu'elle n'attirât sur eux toutes sortes de malheurs & les terribles effets du ressentiment des Alliés. Les Génois s'étoient attendus à cette réponse; ils étoient faits à ce stile, ils n'en furent point effrayés. Tranquillisés par l'appui de leurs puissans alliés & par le bon état où étoient leurs frontieres & leurs places fortes, ils attendirent avec la plus grande sécurité l'effet de ces menaces.

*Manifeste des Génois.*

*Histoire de Gènes depuis 1685 jusqu'en 1769.*

Nous n'entreprendrons point de faire ici l'histoire suivie & détaillée de cette guerre; nous n'écrivons que l'histoire de Gènes; ainsi nous nous hâterons de passer rapidement sur quantité de détails presque toujours uniformes, pour ne rapporter que les principaux événemens de cette guerre, & en venir promptement à ce qu'elle offre de plus intéressant, relativement à Gènes; c'est-à-dire, ses revers, sa prise par les Autrichiens & sa délivrance.

*Diverses entreprises des Anglois sur les côtes de Gènes.*

Les Anglois étoient les plus redoutables alors pour elle, à cause de leurs forces maritimes, & des puissantes flottes qu'ils entretenoient sur la Méditerranée pour seconder les opérations des troupes de terre de leurs alliés. Ils rôdoient sans cesse sur les côtes de Gènes pour inquiéter ses habitans. Ils firent différentes entreprises sur Savone & sur Gènes, que leur flotte essaya vainement de bombarder, mais sans aucun succès, principalement la capitale qui après avoir été en proie aux plus vives alarmes, fondées sur le souvenir du cruel bombardement de 1684. en fut quitte pour la peur les bombes n'ayant pû parvenir jusqu'à elle. Les Anglois furent forcés d'y renoncer & tirèrent de là sur Final, où ils jeterent cent soixante bombes; mais qui ne firent pas grand effet quatre seulement ayant porté sur cette ville. San-Remo fut plus maltraité, ils y jeterent plus de six mille bombes, & tirèrent plus de deux mille coups de canon contre cette ville, qu'ils réduisirent presque en un mon-

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. III. Liv. VIII.

ceau de ruines, quoique ses habitans, mal intentionnés pour les Génois, eussent d'abord fait toutes sortes d'amitiés aux Anglois sans faire le moindre usage d'une nombreuse artillerie dont leur ville étoit fournie (a). Elle fut bien punie de cette espece de trahison; car outre le dommage qu'elle reçut du feu terrible que les Anglois firent sur elle presque à bout portant, ils s'en approcherent tant qu'ils voulurent, entrèrent dans le port y prirent cinq bâtimens & en coulerent trois autres à fond.

Mais le plus grand mal qu'ils firent aux Génois, ce fut en Corse où, pour les mortifier davantage, en faisant une diversion utile aux desseins de leurs alliés, ils firent plusieurs descentes, ils engagerent les mécontents à se soulever, ils leur porterent des armes & des munitions & les aiderent à s'emparer de plusieurs places, & entre autres de la Bastie que Dominique Rivarola, nouveau chef des Rebelles, bloqua à la tête de cinq mille hommes, tandis que les Anglois bombardoient la place. Mais les Génois secondés par ceux des insulaires qui leurs étoient fidèlement attachés rendirent bientôt tous ces efforts inutiles.

Tandis que les troupes que les Génois y avoient envoyées, réprimoièrent les Rebelles & ceux qui les appuyoient; tandis que le Maréchal de Maillebois couvroit leur état du côté de Novi avec un corps de troupes Françoises & le mettoit à l'abri de toute attaque de la part des Autrichiens, le Roi de Sardaigne faisoit diverses tentatives sur le territoire de Gènes & sur ses places mais inutilement, les troupes Piémontoises étoient repoussées de tous côtés & ne gagnoient pas un pouce de terrain par la vigoureuse résistance qu'elles éprouvoient de la part des Génois; par le courage avec lequel ceux-ci défendoient leurs frontieres. Ils ne s'en tinrent pas là, ils poussèrent souvent leurs avantages contre leurs ennemis & s'emparèrent entr'autres de Pigna qu'ils pillerent; ils firent des courses jusqu'aux retranchemens de Montairolo, & jusques dans les environs d'Orméa, où ils repandirent la terreur (b). Jusques là cette campagne n'avoit rien eu que d'heureux pour les Génois & pour leurs alliés; mais la fin ne répondit point à ces heureux commencemens. Les malheurs & la retraite forcée de l'armée des trois couronnes, battue par les Impériaux à la bataille de Plaisance le 16 de Juin 1746. (c) firent bientôt changer totalement de face aux affaires & livrerent les Génois sans défense à la discrétion des troupes Autrichiennes & des Piémontoises; mais cependant par degrés. Tels sont les revers ordinaires de la guerre. Cette triste révolution mit Gènes au pouvoir de ses ennemis. Le Roi de Sardaigne brûlant de réparer ses pertes & ses affronts, se montra le plus ardent à profiter de l'éloignement de l'Armée du Maréchal de Maillebois qui lui couvroit auparavant Novi & marcha aussitôt vers cette place à la tête de cinq mille hommes. Il s'en empara sans résistance & exigea de la ville & des environs une contribution de quatre cens mille livres du Piémont (cinq cens mille livres de France). Ses troupes s'emparèrent d'abord de Zuccarello, mais les Génois reprirent presqu'aussitôt cette place, y firent quatre cens Piémontois prisonniers; & obligerent leurs troupes

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1745. p. 279 Hist. de la dern. Révol. de Gènes. Tom. I. Liv. I. p. 60—63.

(b) Idem. Tom. I. Liv. II. p. 156—163.

(c) Hist. des Révol. de Gènes Tom. III. Liv. VIII.

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

1746.

Expédi-  
tions &  
succès des  
Anglois en  
Corse de  
concert  
avec les  
mécontents.

Succès des  
Génois con-  
tre les Pié-  
montois.

Défaite de  
l'Armée  
des trois  
couronnes &  
la bataille  
de Plaisan-  
ce.

Conquêtes  
& progrès  
du Roi de  
Sardaigne:  
ses troupes  
sont rejoin-  
tes à leur  
tour.

SECT. XII. à lever le siège de Castel-Vecchio ; (a) exploits qui étoient glorieux pour  
*Histoire de* Gênes dans la circonstance mais qui ne lui étoient d'aucune utilité ; car dans  
*Gênes de-* le même tems, pour ainsi-dire, elle étoit entre les mains des Autrichiens.  
*puis 1685* La jonction méditée depuis long-tems entre l'Armée de la Reine d'Hongrie  
*jusqu'en* & celle du Roi de Sardaigne fut la cause de son malheur. Cette réunion  
*1769.* obligea les François & les Espagnols qui se tenoient encore campés entre Ser-

*Retraite de*  
*l'Armée des*  
*trois Cou-*  
*ronnes :*  
*jonction des*  
*troupes des*  
*Alliés.*

*Ravages des*  
*Autri-*  
*chiens dans*  
*l'état de*  
*Gênes.*

*Gênes est*  
*obligée de*  
*se rendre*  
*aux Autri-*  
*chiens.*

ravallé & Gavi, dans le dessein de couvrir l'état de Gênes le plus long-tems qu'ils pourroient, de l'évacuer entièrement, pour se retirer vers les frontières de la Provence. Dès ce moment Gênes devint la proie des Allemands & son territoire le théâtre de cette guerre, & des horreurs qu'ils y commirent. Ils s'emparèrent successivement de Serravallé, de Gavi, de son château, du passage de la Rochetta où ils forcèrent quelques compagnies de grenadiers François qui le défendirent quelque tems vaillamment & furent enfin obligés de céder à la supériorité du nombre. Maîtres de cet important passage & du défilé, les Autrichiens descendirent sans empêchement dans la Vallée de Polcevera, &c. s'avancèrent directement à Gênes par Campo-Marone, en exigeant par-tout des contributions exorbitantes, en ne laissant sur leur route que maisons pillées, brûlées, champs ravagés, villages détruits, en un mot que des traces de leur cruauté & de leur fureur qui marquoient en quelque façon par-tout leur passage ; excès au reste qu'on ne doit peut-être attribuer pour l'honneur des Autrichiens qu'aux hordes des Hussards, Pandours, Croates & autres troupes irrégulières qui composoient leur avant-garde. C'est ainsi qu'ils parvinrent en dévastant & saccageant tout ce qui se trouvoit sur leur marche, jusqu'à St. Pierre d'Aréna, où ils arriverent le 4 Septembre au nombre d'environ dix mille hommes. Gênes étoit sans défense, sans ressources ; elle songea d'abord à capituler. Le 5 quatre Sénateurs furent députés vers le Marquis de Botta, Commandant en Chef de l'Armée Autrichienne, qui étoit encore à Lagnasco. Il reçut ces députés fort obligeamment, & convint avec eux de la Capitulation provisionnelle suivante : (b) „ Que dans peu d'heures „ on eut à consigner aux troupes de sa Majesté Impériale les portes de la ville, dont la garnison demeureroit prisonnière de guerre, & que l'on déclareroit aussi-tôt les déserteurs, auxquels on promettoit de faire grace ; que „ l'on consignerait de même toute l'artillerie, les armes, les munitions de „ bouche & de guerre rassemblées pour la subsistance du militaire ; que la République défendrait à tous ses sujets, soldats & miliciens de commettre pendant cette guerre aucune hostilité contre les troupes de l'Impératrice, ni „ contre aucun de ses sujets ; que l'entrée & la sortie du port leur seroit libre & à tous les bâtimens de leurs alliés ; qu'ils remettroient entre les mains „ des Commissaires tous les effets appartenants aux François, aux Espagnols „ & aux Napolitains, & que l'on dénoncerait les particuliers de ces trois nations qui s'y trouvoient ; que l'on donnerait aussi-tôt ordre au Gouverneur du château de Gavi de se rendre prisonnier de guerre avec toute sa „ garnison, que durant toute cette guerre la République accorderoit en toute „ occasion aux troupes Autrichiennes, à la requisition de leur commandant,

(a) Hist. de la dern. Révol. de Gênes  
 Ibid. Tom. I. Liv. II.

(b) Hist. des Révol. de Gênes Tom. III.  
 Liv. VIII. p. 173—174.

„ un passage libre par tous ses états & dans toutes ses villes ; que le Doge  
 „ avec six des premiers Sénateurs se rendroit à Vienne dans l'espace d'un  
 „ mois, pour demander pardon des fautes passées, & implorer la clémence  
 „ de l'Empereur, & de plus remettroit en liberté tous les Officiers & Soldats  
 „ de sa Majesté Cæsarienne & de ses alliés, qui sous le nom de prisonniers  
 „ de guerre ou quelqu'autre que ce fut étoient détenus dans Gènes ou dans  
 „ les autres villes de la République. Il exigeoit ensuite cinquante mille Ge-  
 „ nouines (\*), qui seroient distribuées à l'Armée à titre de rafraichissement &  
 „ de repos, indépendamment des contributions sur lesquelles la République  
 „ s'entendrait avec le Commissaire Comte de Cotek ; mais que l'armée Au-  
 „ trichienne s'obligeoit à observer la plus rigoureuse discipline, & de payer  
 „ toutes choses à deniers comptans. Enfin il concluait, que cette convention  
 „ provisionnelle auroit toute sa force jusqu'à ce que la Cour de Vienne l'eût  
 „ ratifiée ou qu'elle en eût disposé autrement ; qu'en attendant quatre Séna-  
 „ teurs se rendroient à Milan pour servir d'otages, & y seroient détenus jus-  
 „ qu'à ce que la Cour leur permit de retourner à leur patrie.

Tous les articles de cette convention furent exécutés avec toute l'exactitu-  
 de possible de la part des Génois. Le Commandant de la Citadelle de Gavi la  
 rendit aux Autrichiens en conséquence des ordres du Sénat. Le 7 de Sep-  
 tembre on remit les portes de la Lanterne & de St. Thomas au Général Na-  
 dasti, qui se présenta devant Gènes avec l'avant-garde de l'armée Autrichien-  
 ne. Il prit aussitôt possession de ces portes. Le 8 le Sénat licencia les trou-  
 pes de la République. Le reste de l'Etat de Gènes suivit le sort de la Capi-  
 tale : il étoit inondé de troupes ennemies depuis Novi jusqu'à la Spezza. Tan-  
 dis que les Autrichiens y entroient d'un côté & que les armées des trois cou-  
 ronnes l'évacuoient de l'autre, ainsi que le Comté de Nice en tirant toujours  
 vers la Provence suivant le plan projeté, le Roi de Sardaigne s'avançoit dans  
 le même tems sur la côte occidentale & s'emparoit successivement de la ville  
 de Savone, de Final & de ses forts, dont la garnison se rendit prisonnière, en  
 un mot de toute cette côte, à la réserve des châteaux de Vintimille & de Sa-  
 vone, qui tenoient encore, mais dont ce Prince se flattoit d'être bientôt  
 maître.

Il arriva dans cet intervalle un événement dont les Génois auroient pu tirer  
 avantage, s'ils eussent été moins timides, ou moins scrupuleux observateurs de  
 leur traité avec les Autrichiens. Ceux-ci s'étoient imprudemment campés à  
 Porto-Decimo dans le lit de la Scrivia, qui étoit pour lors à sec. Une pluye  
 abondante qui tomba pendant la nuit du 10. au 11. Septembre fit enfler les  
 torrens des montagnes voisines, qui descendirent avec impétuosité dans le lit  
 du fleuve, le remplirent en un instant, & jeterent la plus grande confusion  
 dans le camp des Autrichiens qui perdirent plus de mille hommes noyés &  
 emportés dans les eaux (a). Si les Génois eussent voulu profiter de la con-  
 sternation de leurs ennemis pour les attaquer dans ce moment, c'étoit fait de

Sect. XII.  
 Histoire de  
 Gènes de-  
 puis 1685  
 jusqu'en  
 1769.

Progrès &  
 conquêtes  
 du Roi de  
 Sardaigne  
 sur la côte  
 occidentale :  
 les Autri-  
 chiens s'em-  
 parerent de  
 l'Etat de  
 Gènes, éva-  
 cué par les  
 troupes des  
 trois Cou-  
 ronnes.

Fidélité  
 des Génois  
 à observer  
 leurs enga-  
 gemens avec  
 les Autri-  
 chiens.

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. III. Liv. VIII. p. 173—174.

(\*) La Genouine vaut huit livres de France ; c'est par conséquent quatre cent mille francs.

SECT. XII.  
Histoire de  
Gênes de  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Ravages &  
désordres  
commis par  
eux dans  
l'Etat de  
Gênes.

Contribu-  
tions exor-  
bitantes que  
le Marquis  
de Botta  
demanda  
aux Gênois.

Ils sont  
menacés  
d'exécution.

leur armée, ils l'auroient aisément détruite mais ils eurent la délicatesse politique de ne point abuser de cette circonstance, dans la vue de fléchir le ressentiment de la Reine d'Hongrie à leur égard, & d'engager cette Princesse à les traiter avec ménagement dans la disgrâce que le sort inconstant de la guerre leur attiroit. Ils n'y gagnèrent rien & furent bien trompés dans leur attente : s'ils se montrèrent exacts à remplir leurs engagements il n'en fut pas de même de leurs ennemis. Il n'est sorte de mauvais traitemens qu'ils ne fissent subir aux citoyens de cette République tant au dedans qu'au dehors de Gênes ; point de ravages, de désordres, d'excès, d'exactions qu'ils ne commissent ; point de cruautés, de barbaries que leurs troupes, tant réglées qu'autres n'exerçassent de tous côtés. Loin d'observer la moindre discipline ainsi que le Marquis de Botta l'avoit solennellement promis, ces troupes ravageoient impitoyablement l'Etat de Gênes, livré impunément à leur merci ; car loin que leurs Officiers se missent aucunement en devoir de les contenir, ils encourageoient encore, ils partageoient même souvent leurs brigandages & leurs exactions. Il sembloit que la Reine eût donné l'Etat de Gênes à fourager à ses soldats, ou qu'elle le leur eût abandonné en payement de leur solde, où enfin qu'elle eût résolu de le détruire entièrement, d'en faire un pays désert, un tableau parlant des misères de la guerre : il étoit comme au pillage. Mais c'étoit encore bien pis dans Gênes, chaque jour voyoit former de nouvelles prétentions de la part des Généraux Autrichiens & sur-tout du Marquis de Botta. D'abord il commença par demander aux Gênois une contribution de vingt-quatre millions de livres de Gênes, somme énorme, dont le tiers devoit être payé comptant & les deux autres tiers avant la fin du mois. Les représentations furent inutiles & il fallut commencer par payer le premier tiers, & bientôt après le second. Pour cet effet il fallut que les Gênois eussent recours à quantité de ressources ; les fonds de la banque de St. Georges, le trésor public, l'argenterie des Eglises, celle des particuliers, tout fut employé & épuisé pour suffire à ces deux payemens. Le Marquis de Botta fidelle exécuteur des ordres rigoureux de sa Reine, pressa vivement le payement du reste de la contribution imposée. Les Gênois gémissans eurent beau alléguer l'impuissance totale où ils étoient de faire ce qu'on exigeoit d'eux : ils furent menacés d'une exécution militaire. Ils étoient riches on vouloit de l'argent, on vouloit leur sang. Toute la grace qu'on leur fit, fut de consentir que les quittances des sommes que les Gênois avoient prêtées à la Reine seroient passées en compte des huit derniers millions ; mais on ne voulut point recevoir en payement les fonds qu'ils avoient en Allemagne, ni passer en compte les fournitures diverses qu'ils faisoient pour l'armée Autrichienne. Ils étoient réellement dans l'impuissance de payer & pour surcroit de malheur, menacés de se voir bientôt réduits aux plus grandes extrémités, de voir sévir contre eux par les voies militaires, c'est-à-dire les plus rigoureuses. Mais ce n'étoit pas encore là toutes les prétentions des Ministres des vengeances de la Reine. Ils exigèrent encore que les Gênois habillassent trente mille de ses soldats, qu'ils remissent les pierreries sur lesquelles la Reine leur avoit fait de gros emprunts quelques années auparavant ; & successivement on leur demanda qu'ils fournissent, sans payement, des tentes, du bois, des fourrages, des vivres, d'autres sommes d'argent considérables, outre la contribution principale ; & enfin on

leur fit quantité d'autres demandes semblables, & toutes aussi onéreuses les unes que les autres. Plus ils montraient de patience & de soumission & plus les Allemands s'efforçoient d'en abuser & de les opprimer.

Gènes étoit dans la désolation: ses citoyens étoient révoltés; mais ils n'osoient remuer: ils se contentoient de gémir, de déplorer leur infortune. Ils firent retentir leurs plaintes dans toutes les cours de l'Europe & spécialement auprès de celles avec qui ils avoient contracté une alliance, qui avoient été forcées de les abandonner, & qui ne pouvoient malheureusement les secourir dans les circonstances où elles se trouvoient elles mêmes. Ils tâchèrent d'émouvoir la compassion des Puissances qui étoient neutres dans cette guerre, & même de celles par l'ordre desquelles on leur faisoit souffrir de si cruels traitemens. Ils engagèrent les premiers à prendre en main leur défense & à obtenir des autres un traitement plus favorable pour eux. Quelques-unes de ces Puissances neutres & particulièrement la Hollande furent touchées du sort de cette infortunée République, & s'intéressèrent en sa faveur auprès de la Reine d'Hongrie. Mais leurs sollicitations furent inutiles; les ennemis de Gènes, les auteurs de ses malheurs applaudirent & insultèrent à sa peine. La Reine lui fit proposer de lui garantir ses Etats, à condition qu'elle feroit avec elle un Traité d'alliance offensive & défensive contre ses ennemis. Fidèles à leurs engagemens avec les trois Couronnes, quoiqu'ils en fussent délaissés, les Génois refusèrent constamment de pareils offres, & aimèrent mieux s'exposer à tous les maux dont ils étoient menacés par le courroux de cette implacable Puissance, que d'abandonner lâchement le parti de leurs alliés. Ils s'étoient aussi adressés à plusieurs autres états d'Italie, & particulièrement au Pape, qui leur offrit des prières & des vœux au ciel pour leur délivrance. Dans ces circonstances l'Armée de trois Couronnes repassa le Var; mais cela n'empêcha pas que l'Armée Piémontoise ne s'emparât du Château de Vintimille & ne forma le siège de la Citadelle de Savone. Elle fut vigoureusement défendue par le brave Marquis Augustin Adorne qui manquant d'argent, distribua le sien à ses soldats, & les fit eux, ou leurs femmes & leurs enfans ses héritiers par testament dans la ferme résolution où il étoit de s'enterrer sous les ruines de la place que sa patrie lui avoit donnée à défendre (a). Quoique le Sénat, pressé vivement par les Autrichiens, lui ordonnât de la rendre, ce généreux citoyen refusa d'obéir à des ordres dictés par les oppresseurs de Gènes & se défendit toujours constamment jusqu'à la révolution dont nous allons parler. Quelqu'avantageuse & glorieuse qu'elle fut pour Gènes, Adorne fut cependant obligé de rendre la place bloquée depuis trois mois par les Piémontois, & vivement assiégée dans les regles depuis quinze jours. Elle étoit réduite aux derniers abois par les assiégeans secondés par une flotte Angloise. Après avoir soutenu plusieurs assauts, essuyé plus de trente mille coups de Canon & plus neuf mille bombes, le brave Adorne fut enfin obligé de capituler & de se rendre prisonnier de guerre avec sa garnison, non cependant sans honneur puisqu'on ne juge pas par le succès.

(a) Anecd. Gén. & Corfes: ann. 1746. p. 281 & suiv. Hist. des Révol. de Gènes Tom. III. Liv. VIII.

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Triste état  
où leur ca-  
pitale est  
réduite. Ils  
portent  
leurs plain-  
tes dans  
toute l'Eu-  
rope.

Les Puif-  
sances neu-  
tres s'inté-  
ressent vai-  
nement en  
faveur de  
Gènes.

Les Génois  
refusent de  
faire un  
Traité avec  
la Reine  
d'Hongrie.

Prise du  
Château de  
Vintimille:  
siège de ce-  
lui de Savo-  
ne par les  
Piémontois.

Courageuse  
défense du  
Marquis  
Adorne  
Gouver-  
neur de ce  
château: il  
est enfin  
obligé de se  
rendre.

SECT. XII.  
*Histoire de*  
*Gênes de-*  
*puis 1685*  
*jusqu'on*  
*1769.*

*Désespoir*  
*des Gênois*  
*ils n'atten-*  
*dent que le*  
*moment d'é-*  
*clater.*

*Outrages*  
*continuels*  
*que les Alle-*  
*mands fai-*  
*soient souf-*  
*frir aux*  
*Gênois.*

*Le Marquis*  
*de Botta les*  
*oblige de*  
*lui donner*  
*une partie*  
*de leur Ar-*  
*tillerie.*

Puisque l'héroïsme & l'amour patriotique renaissent dans Gênes le regne des Autrichiens va bientôt y prendre fin. Les Gênois étoient de plus en plus irrités, indignés de la façon dont ils étoient traités; las de pleurer leurs outrages, de voir que leurs justes plaintes n'étoient point écoutées & qu'on vouloit entièrement leur ruine & leur oppression, ils étoient enfin résolus de les prévenir & ils n'attendoient qu'un signal, qu'un moment favorable pour éclater. Les Autrichiens leur en fournirent bientôt l'occasion si désirée. On fait qu'il est dangereux d'abuser de son pouvoir, de traiter des hommes libres en esclaves, & de les pousser à bout; il n'y a qu'un pas de là au désespoir, & ce désespoir est terrible pour les oppresseurs. Les Généraux autrichiens, les Officiers subalternes, les soldats même alloient jusqu'à dire, que leur état, leur territoire, leurs villes, leurs biens, leurs fortunes, leurs vies, tout étoit au pouvoir & entre les mains de leur auguste maîtresse; & qu'ils ne vivoient ne respiroient en quelque façon, qu'autant qu'elle vouloit bien le leur permettre, on fait que le gouvernement Allemand, sur-tout le militaire, est des plus despotiques; & qu'ordinairement les soldats sont aussi insolens que leurs chefs. Jamais on n'employa les voies de douceur à l'égard des Gênois; on leur fit toujours des demandes en leur commandant d'un ton absolu d'un ton de maître irrité. Ils étoient las de tant d'indignités: le comble étoit à l'outrage, ils n'aspiroient qu'à la vengeance. Un événement imprévu ralluma leur courage, & leur inspira le desir de mettre fin à leurs malheurs, de recouvrer leur liberté. Une foible étincelle causa tout à coup un embrasement considérable. Depuis long-tems le Marquis de Botta doutoit avec raison des dispositions des Gênois à l'égard des Autrichiens & connoissant leur esprit dangereux, leurs mécontentemens, craignant quelque soulèvement de leur part il avoit cherché à prendre toutes les précautions capables de les contenir de les empêcher de se roidir contre le joug qu'on vouloit leur imposer (a). En conséquence il avoit commencé par se saisir des forts & postes situés sur les hauteurs voisines de Gênes; par renforcer les corps de garde & par obliger les principaux Magistrats de faire serment de n'agir ni directement ni indirectement contre les intérêts de sa souveraine. Non contents de cela, il obligea le Sénat à lui remettre les autres portes de la ville, contre la capitulation & lui demanda quarante pièces de gros canon pour les envoyer au Comte de Brown, commandant d'un corps de troupes Autrichiennes, destiné à marcher en Provence. Le Sénat fut obligé de les lui accorder. Le Marquis en fit d'abord enlever les douze plus grosses pièces avec quelques mortiers. Les Allemands les traînoient comme en triomphe au travers de la ville, tandis que les Gênois murmuroient de voir qu'on leur enlevait leur artillerie; & les Gênois qui murmuroient, étoient à craindre & prêts à se soulever. Le 5 Décembre 1746 (jour à jamais mémorable dans les Annales de Gênes) comme les Autrichiens étoient occupés au transport de cette artillerie, il arriva que comme ils conduisoient un mortier par une rue étroite appelée, *Strada Porteria*, son affût cassa. Une foule de peuple s'assembla bientôt à l'entour, moins probablement pour aider à remédier à cet accident, que pour être spectateur de l'embarras des Allemands.

Un

(a) Hist. de la dern. Révol. de Gênes Tom. I. Liv. II. p. 212-242.

Un de leurs Officiers irrité de ce contretems, s'emporta contre un Génois qui nuisoit au travail, ou ne s'y portoit pas avec assez d'ardeur à son gré, & suivant l'usage abusif & despotique du Militaire Allemand où l'on ne conduit gueres les subalternes qu'à coups de canne, il s'emancipa jusqu'à frapper le Génois de la sienne; celui-ci furieux lui répartit d'un coup de couteau (\*). La populace prit son parti & fit pleuvoir une grêle de pierres sur les Allemands; plusieurs furent blessés, le reste prit la fuite: tel fut le signal du soulèvement & de la délivrance de Gènes (a).

En un instant tout y fut en confusion; l'émeute fut générale, l'on courut aux armes, & sur le refus que le Sénat qui craignoit toujours le ressentiment de la Reine, fit au peuple de lui donner des armes malgré qu'il lui en demandât à grands cris, la multitude enfonça les boutiques des armuriers, les portes des magasins à poudre, s'empara de quelques pieces d'artillerie, les dressa contre les Allemands & fit main basse pendant toute la nuit sur tous ceux qu'elle rencontra dans les rues. Ceux qui échapperent à ce massacre, se retirèrent promptement dans leurs postes.

Les habitans de Gènes se préparèrent le lendemain à les en chasser. Ce n'étoit plus une multitude aveugle, effrénée & n'ayant d'autre chef que sa fureur. C'étoient des citoyens armés guidés par la prudence & le plus juste motif, qui vouloient chasser leurs ennemis & défendre leur liberté. Ils s'étoient donnés des chefs habiles & courageux, & combattoient les Autrichiens dans toutes les regles. Ils les attaquèrent la bayonette au bout du fusil & les chasserent de différens postes. Dans le même tems leur artillerie qu'ils avoient placée sur des hauteurs les incommodoit beaucoup, & le son de leurs cloches qui appelloient sans cesse les citoyens aux armes, jetoient la frayeur & le trouble parmi leurs ennemis encore plus même que leur artillerie (b). Leurs attaques durèrent près de trois jours avec la même furie sans que leur ardeur se refroidit ainsi que s'en étoit vainement flatté le Marquis de Botta, croyant dans le commencement que ce n'étoit qu'une émeute populaire qui s'apaiseroit d'abord. Voyant que son attente étoit trompée; il demanda le 8 une suspension d'armes de trois jours, mais comme ce n'étoit visiblement que pour les amuser & avoir le tems de faire venir des troupes pour les accabler les Génois ne lui accorderent qu'une trêve de trois heures. Elle ne servit à rien, & les hostilités recommencerent le lendemain avec encore plus de fureur & de succès, de la part des Génois qu'au paravant. Après plusieurs assauts réitérés & tous les efforts de la valeur la plus impétueuse, ils forcerent enfin les Allemands dans tous leurs postes: ils leur firent quantité de prisonniers: ils les chasserent successivement de la porte de St. Thomas, de la tour de la Lanterne, du Fort de St. Bénigne, de tous les autres qu'ils occupoient & enfin du Faubourg de St. Pierre d'Aréna qu'ils les obligerent d'abandonner. Les Allemands fatigués, harassés, gagnerent les hauteurs avec bien de la peine, après

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Ils se soule-  
vent contre  
les Autri-  
chiens:

Origine &  
cause de  
cette Révolu-  
tion.

Le peuple se  
procure des  
armes par  
force. Mas-  
sacre des  
Allemands.

Suites de ce  
soulevement. Les  
Génois  
chassent les  
Autri-  
chiens de  
leurs postes.

Les Autri-  
chiens sont  
chassés de  
Gènes &  
obligés de  
repasser les  
montagnes.

(a) Anecd. Gén. & Corfès ann. 1746. p. 283.

(b) Hist. de la dern. Révol. de Gènes. Tom. I. Liv. II. p. 246—265 & suiv.

(\*) Ce Génois se nommoit Carbone, son nom mérite de passer à la postérité. Il mourut en 1763. Voyages d'un François en Italie Tom. VIII. p. 462.

**SECT. XII.** avoir perdu plus de deux mille hommes dans ces différens combats & prirent la route de la Bochetta, pour rejoindre leur Armée (a). Pour surcroit de malheur ils furent obligés de se frayer un chemin l'épée à la main à travers un corps de douze mille payfans des Vallées voisines, qui sur le bruit de ce qui se passoit à Gênes, avoient pris d'eux-même les armes pour seconder les efforts de leurs concitoyens, & pour couper la retraite à leurs ennemis.

*Echecs & pertes des Autrichiens poursuivis par les Génois.*

*Le Marquis de Botta se retire du côté de Gavi.*

*Le Sénat ni les principaux de Gênes ne prennent par aucune part aux mouvemens du peuple.*

*Il se croit trahi par le Sénat: excès auxquels il se livre contre les Nobles.*

*Les plus séditieux sont punis & tout rentre dans l'ordre.*

Le Marquis de Botta étant parvenu bien difficilement aux défilés de la Bochetta avec les débris de son Armée, y fut encore assailli & forcé le lendemain par les habitans de Gênes qui s'étoient joints aux payfans pour le poursuivre. Il trouvoit à chaque pas de nouveaux obstacles, de nouveaux combats à livrer. Il fut fort heureux de pouvoir enfin se retirer du côté de Gavi en perdant ses équipages & son artillerie qu'il abandonna & près de cinq mille hommes tant tués que faits prisonniers par les Génois & les payfans des vallées. Il s'établit à Gavi, Voltagio & Novi & donna ordre à tous les corps de troupes Autrichiennes dispersés dans les états voisins de venir le joindre le plus promptement possible. Nous le laisserons dans cette position pour voir ce qui se passoit à Gênes dans cet intervalle. Ses citoyens ne jugeant point à propos de poursuivre plus loin les Allemands, étoient rentrés triomphans dans leurs murs, contents d'en avoir chassé leurs ennemis. On observera que le Sénat eut bien soin de ne prendre aucune part à tous ces mouvemens & feignit de désapprouver constamment la conduite du peuple afin d'avoir un moyen de se justifier auprès de la Cour de Vienne, & d'avoir une porte toujours ouverte à la conciliation en cas que les choses vinssent à changer; les chefs seuls du peuple avoient tout dirigé, le peuple, avoit seul agi; desorte que l'on peut dire qu'il travailla seul à la délivrance de Gênes & en quelque façon malgré le Sénat. Au reste c'étoit l'effet de sa crainte ou de sa politique. Malheureusement le peuple, toujours aveugle & précipité dans ses jugemens & d'ailleurs fort mal disposé à Gênes en faveur de la Noblesse, ne sentit point la sagesse de la conduite politique du Sénat & interpréta très-mal son extrême réserve dans cette occasion. Irritée de l'espece d'indifférence coupable qu'il témoignoit pour le salut de la patrie & se souvenant avec dépit qu'il lui avoit refusé des armes dans le premier instant de la révolution, la multitude se persuada aisément que le Sénat & la Noblesse étoient secrètement d'accord, agissoient de connivence avec ses ennemis pour l'opprimer ou au moins pour ménager leurs intérêts personnels en faisant leur cour à la Reine d'Hongrie aux dépens du peuple: dans cette opinion la populace animée contre eux, résolut de les en punir; & dans le premier moment de sa fureur ainsi que de la joye que lui inspira une si heureuse délivrance, elle se porta à quantité d'excès contre les Sénateurs & mit plusieurs maisons au pillage. Le supplice de quelques uns des plus séditieux vint seul à bout de réprimer ces désordres, & de faire tout rentrer dans la tranquillité. Le 16 de Décembre tout étoit aussi tranquille dans la ville, que s'il n'y avoit pas eu l'ombre de soulèvement. Les boutiques furent rouvertes; les citoyens mirent bas les armes, retournèrent dans leurs maisons & à leurs occupations.

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. III. Liv. VIII. Introd. à l'Hist. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 481—482.

Cependant c'étoient toujours les Chefs du peuple les anciens, qui dirigeoient tout avec les plus grands ménagemens pour le Doge & pour le Sénat. Celui-ci persista toujours à demeurer ferme dans le plan qu'il s'étoit tracé, & sa politique ne voulut prendre aucune part à tout ce que faisoit le peuple. Elle poussa même la dissimulation si loin que le Marquis de Spinola Envoyé de la République à la Cour de Vienne eut ordre de justifier entièrement sa conduite & de rejeter tout ce qui s'étoit passé sur la populace. Mais tous ses manéges politiques ne lui servirent de rien. La Cour de Vienne irritée à l'excès du soulèvement des Génois & de l'expulsion de ses troupes ne fut point la dupe de toutes les ruses du Sénat & ne voulut point recevoir ses frivoles excuses. Elle témoigna au Marquis de Spinola le mécontentement qu'elle avoit de tout ce qui s'étoit passé, & que son ressentiment tomberoit sur les Nobles comme sur le commun de la nation (a). Sur le refus que ce Marquis fit d'accepter, au nom du Sénat les propositions exorbitantes que les ministres de la Reine lui firent, & auxquelles ils attachèrent le retour de ses bonnes grâces, il eut ordre de sortir de Vienne dans vingt quatre heures & de ses états dans six jours. Le Sénat voyant que la dissimulation étoit désormais inutile, leva le masque, & résolut de travailler de concert avec le peuple pour la défense de Gènes. Ses citoyens s'attendoient bien à la voir bientôt assaillie par de nouvelles troupes Autrichiennes; mais tranquilles puisqu'ils avoient recouvré leur liberté & parce qu'ils se reposoient sur les puissans secours que leur promettoient les alliés de leur République, en les exhortant à achever courageusement l'ouvrage qu'ils avoient commencé; ils se disposèrent à se bien défendre & à prendre tant de mesures que leurs ennemis ne pussent s'emparer de Gènes aussi aisément qu'ils l'avoient fait la première fois par la confiance & la terreur de ses citoyens. C'est ainsi que les Allemands perdirent Gènes pour avoir voulu trop l'opprimer, trop exiger d'elle & abuser despotiquement de leur pouvoir momentané. La révolte est toujours le fruit de l'exercice violent d'une autorité abusive.

Le Marquis de Botta ne perdoit point de vue le projet de rentrer dans cette capitale. Pour cet effet il rassembla des troupes de tous côtés. Il fit plusieurs tentatives pour forcer quelques passages, & entre autres celui de la Bochetta, l'un des plus importans de l'état de Gènes; mais les Autrichiens furent repoussés par-tout avec perte, ou forcés de se retirer de crainte d'être coupés. Ils furent plus heureux le 15 de Janvier 1747 & s'avancèrent jusques dans la Vallée de Polcevera, ce qui réveilla les alarmes des Génois. Ils reprirent les armes & secondés des paysans des environs, ils vinrent à bout de déloger leurs ennemis de presque tous les postes dont ils s'étoient emparés. C'étoient tous les jours de nouveaux combats entre eux & les Autrichiens & même cette petite guerre étoit devenue très-meurtrière & très-cruelle par l'animosité que témoignaient les deux partis. Les Allemands donnoient souvent aux Génois des exemples de leur barbarie & de leur fureur; & par représailles ceux-ci se piquèrent quelquefois de les imiter. Les choses allèrent même au point que le peuple indigné des cruautés de Autri-

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes; depuis  
1685  
jusqu'en  
1769.

Courroux de  
la Cour de  
Vienne; elle  
ne veut  
point recevoir  
les excuses du Sénat.

Le Sénat  
& le peuple  
se disposent  
à se bien défendre.

1747.  
Tentatives  
inutiles du  
Marquis de  
Botta pour  
rentrer  
dans Gènes.

Barbaries  
& cruautés  
Comises  
par les Autrichiens.

(a) Hist. de la dern. Révol. de Gènes Tom. I. Liv. II. p. 291—295.

Sect. XII. chiens auroit massacré leurs prisonniers, si le Sénat n'eût pas eu soin de faire doubler la garde de l'endroit où ils étoient détenus.

*Histoire de Gènes depuis 1685 jusqu'en 1769.*

La bonne intelligence & l'harmonie ayant été entièrement rétablies entre la noblesse & le peuple, le gouvernement ayant été remis sur son ancien pied vers le milieu de Février suivant, le Sénat songea à prendre de concert avec les citoyens de Gènes les mesures nécessaires pour la défendre jusqu'aux dernières extrémités. Elle étoit continuellement menacée par les Autrichiens qui faisoient des tentatives journalières pour forcer les passages & défilés qui y conduisoient. Nous n'entrerons pas dans le détail de tous ces combats & de cette petite guerre, qui se trouve dans les histoires particulières de cette importante révolution (\*). Notre but n'est que d'en présenter ici le tableau en grand. Par conséquent nous ne parlerons point non plus des réjouissances

*Réjouissances faites par les Génois au sujet de leur délivrance.*

que les habitans de Gènes avoient faites le 9. Janvier de la même année au sujet de son heureuse délivrance; on fait quels peuvent & doivent être en pareil cas le juste enthousiasme & les joyeux transports d'un peuple amoureux de sa liberté, qui la recouvre par son courage, après avoir gémi quelque tems dans les fers les plus pesants. Mais ce n'étoit pas assez: il falloit défendre & maintenir cette liberté. Gènes étoit encore en danger. Elle s'attendoit à se voir de jour en jour assiégée par les Autrichiens qui l'envaioient hautement. C'est pourquoi nous ne nous occuperons ici que de ses périls, de sa situation présente, de ses ressources & des moyens qu'elle mit en usage pour se garantir du malheur effrayant de retomber entre les

*Mesures que les Génois prennent pour leur défense.*

mains de ses ennemis. On avoit commencé par former dès le 26 Décembre cent vingt compagnies de Bourgeois de soixante hommes chacune; on avoit dressé un-rolle de tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant dans la ville que dans les Fauxbourgs & le nombre en montoit à quarante mille hommes. Tous les citoyens sans distinction, Nobles, marchands, laboureurs, moines même étoient devenus soldats & avoient pris les armes avec le plus grand zele. Quelques-uns plus timides, s'étoient réfugiés à Livourne, à Pise & ailleurs; mais outre la honte dont ils se couvrirent par leur lâche fuite, ils furent encore punis à leur retour par le Sénat & condamnés à de fortes amendes. On fit venir des troupes de la Corse, on établit des batteries, on construisit de nouveaux retranchemens; on fortifia les principaux postes des environs, on les mit en état de retarder la marche des Autrichiens & de garantir la ville d'une surprise. Enfin on la mit en état de soutenir un siège dans toutes les formes. En outre ce qui acheva entièrement de rendre le courage aux Génois & de les rassurer, c'est que leurs alliés leur tinrent parole & que vers la fin de Février il arriva à Gènes plus de cinq mille hommes de troupes

*Ils reçoivent différents renforts de troupes Françoises & Espagnoles.*

Françoises & Espagnoles, qui avoient débarqué en différents ports de cet état, quelques soins que les Anglois se fussent donnés pour intercepter les bâtimens qui portoient ce secours. Les Génois en attendoient encore de plus considérables & ils étoient informés que le Marechal de Belle Isle se préparoit à faire une diversion en leur faveur à la tête d'une armée formidable. Ils ré-

(\*). On peut spécialement consulter à ce sujet l'*Histoire de la dernière Révolution de Gènes* en 2 vol. in 12. Geneve chez les Freres Cramoisi.

sblurent donc de se bien défendre & de seconder dignement les efforts de leurs alliés, en attendant tranquillement l'événement d'un siège.

Ce siège étoit résolu. Le Comte de Schullembourg qui avoit succédé au Marquis de Botta dans le commandement de l'armée Autrichienne dans cette partie de l'Italie, avoit ordre de l'entreprendre avec une armée de plus de vingt cinq mille hommes. Quoique cette entreprise ne fut pas avantageuse, dans la circonstance, aux affaires de la Reine d'Hongrie, qui avoit besoin de ses troupes ailleurs, cette Princesse croyoit son honneur intéressé à reprendre Gènes & à se venger de cette ville rebelle à ses volontés. En conséquence le Comte de Schullembourg se mit en marche le 11 Avril, dirigeant son armée sur trois colonnes vers Bisagno. Nous passons sous silence quantité d'expéditions & de tentatives antérieures & infructueuses, ainsi que les avantages que les paysans des vallées remportèrent en plusieurs occasions sur l'avant garde des Autrichiens, auxquels ils prirent, en Février, plus de sept cens hommes, presque tous Pandours au Croates, qu'ils vouloient massacrer pour se venger de toutes les barbaries que ces Montagnards avoient commises, si l'on n'eut arrêté leur première fureur. Le Comte de Schullembourg quoique beaucoup plus expérimenté que son prédécesseur n'avoit pas été plus heureux que lui jusqu'alors dans toutes ses tentatives. Il avoit été également repoussé de tous côtés par les milices Génoises & par les paysans des vallées. Il avoit aussi inutilement tenté la voie de la négociation & des menaces. Les Génois avoient d'abord prêté les mains à l'accommodement proposé; mais comme les Autrichiens parloient toujours en maîtres inflexibles qui veulent punir des esclaves soulévés & d'un ton aussi fier que lorsqu'ils étoient victorieux, ne demandant pas moins que le payement du restant de la contribution de vingt quatre millions, & la délivrance de tous les prisonniers Allemands, la négociation fut bientôt rompue & l'on ne songea de part & d'autre qu'à attaquer & à se défendre. On a vu que l'armée Autrichienne s'étoit avancée sur Bisagno en trois colonnes, dont la troisième, plus heureuse dans son attaque que les autres, s'empara de la Montagne du Diamant, où elle s'établit & dont les assiégés travaillèrent d'abord à la déloger, en construisant une batterie sur la montagne des deux freres qui est à l'opposé, & une autre à Pioggia. Peu à peu les Génois furent obligés de se replier sur leurs autres postes à l'approche des ennemis, après leur avoir disputé courageusement le terrain pied à pied. Quand Schullembourg fut en présence de Gènes avant que d'en venir aux dernières hostilités contre cette ville, il voulut encore essayer de la porter à un accommodement. Deux Officiers précédés d'un tambour, s'avancerent le 15 Avril vers la montagne des deux freres, & remirent à ceux qui y étoient de garde, un écrit signé par le Comte & adressé au Gouvernement de Gènes, par lequel il l'exhortoit à rendre la ville à sa Souveraine, lui promettant en son nom qu'elle éprouveroit sa clémence, si elle consentoit à se soumettre & la menaçant au contraire des plus vigoureux effets de son ressentiment, si elle s'obstinoit à vouloir lui résister. Les Génois n'avoient plus envie de se fier aux paroles des Autrichiens; ils firent réponse qu'ils feroient usage jusqu'au dernier moment du droit que les hom-

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Avantages  
remportés  
par les Gé-  
nois sur les  
Autri-  
chiens.

Schullembourg ex-  
horte vive-  
ment les  
Génois à se  
rendre.

Sect. XII. mes courageux avoient de tout faire pour leur défense légitime ; & qu'ils étoient résolus de sacrifier leurs biens & leurs vies pour le soutien de leur liberté ; qu'ils mettoient leur confiance dans le ciel & dans la justice de leur cause (a).

*Histoire de Gènes depuis 1685 jusqu'en 1769.*

*Commencement du siège ou blocus.*

*Le Duc de Boufflers arrive à Gènes : joie que sa présence inspire à ses habitans.*

*Les Génois reprennent les postes dont les Autrichiens s'étoient emparés.*

*Il arrive à Gènes un nouveau renfort de troupes Espagnoles, Françoises, &c.*

Le Comte de Schüllembourg vit bien qu'il n'y avoit plus aucun espoir de pouvoir réduire les Génois que par la force ; mais comment y parvenir ? son artillerie n'étoit point encore arrivée & les chemins étoient impraticables. Elle ne pouvoit venir que par mer sur des vaisseaux Anglois. Il étoit essentiel de s'emparer auparavant des postes voisins de la côte, afin de faciliter ce débarquement. Le reste du mois se passa en différentes attaques & escarmouches continuelles, où les Génois eurent presque toujours l'avantage. Cependant leurs ennemis les resserroient toujours de plus en plus sur-tout du côté des vallées de Polcevera & de Bisagno. Les choses étoient dans cet état, lorsque le Duc de Boufflers, Lieutenant Général des Armées de France & nommé Général des troupes Françoises auxiliaires de la République, arriva à Gènes le dernier du mois. Son arrivée causa la plus vive sensation de joye dans cette ville en même tems que sa présence augmenta encore le courage & la confiance de ses habitans, ne doutant plus aucunement des bonnes intentions de la France à leur égard & de la ferme résolution où elle étoit de les appuyer de toutes ses forces, puisqu'elle leur envoyoit un Officier de ce caractère. Le Duc de Boufflers remplit leur attente par sa bravoure, son habileté & son zèle pour leurs intérêts & pour la défense de leur capitale. Il profita de la nouvelle ardeur que sa présence & ses discours leur inspiroient pour les mener aux ennemis, & reprendre les postes que ceux-ci leur avoient enlevés depuis peu. Il avoit résolu une attaque générale dans la nuit du 6 au 7 Mai ; mais elle n'eut point lieu à cause du mauvais tems, & de la trahison de deux Religieux Carmes qui avertirent par des signaux les ennemis de se tenir sur leurs gardes. On fit arrêter & punir ces deux traîtres, & on résolut de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée des nouvelles troupes qu'on attendoit de France de jour à autre. A l'exception de quelques petites expéditions ou avantages particuliers, remportés par les partisans Génois. & qui furent au reste bien vengés par le pillage de Voltri par les Autrichiens & les Piémontois, il ne se passa rien de remarquable dans ces intervalles. Les Génois l'employèrent à augmenter encore les ouvrages de leur ville, & à la pourvoir de nouveaux retranchemens malgré les efforts que firent les Anglois pour troubler ces travaux par leurs canonades & les Croates par une incursion qu'ils firent sans aucun succès. Enfin le nouveau secours qu'on attendoit de France, arriva à Gènes composé d'environ quatre mille hommes de troupes, tant Françoises, qu'Espagnoles & Suisses au service d'Espagne.

Les ennemis ayant aussi reçu des renforts qui les mirent en état d'entreprendre davantage qu'ils n'avoient fait jusqu'alors, s'emparèrent de la côte & du village de Rivarola, ce qui leur donnoit les moyens & la facilité de

(a) Hist. des Révol. de Gènes Tom. III. Liv. IX. Anecd. Gén. & Corfes ann. 1747. p. 284.

se rendre maîtres des montagnes de Belvedere & des deux freres, deux des principaux postes extérieures de Gènes. Le Duc de Boufflers ne leur en donna pas le tems; il les fit attaquer & les chassa de cette côte le 21 au soir. Mais lorsqu'ils eurent reçu leur artillerie dont le débarquement leur coûta près de deux mille hommes dans une chaude affaire qu'ils eurent à soutenir contre les Génois & les François à Notre-Dame del-Monte, Gènes se vit exactement resserrée & bloquée de toutes parts. La quantité de soldats, d'habitans de la campagne qui s'étoient retirés dans la ville, & de malades qui étoient dans les hôpitaux & le peu de vivres qu'il y avoit pour tant de monde, lui donnerent d'abord les plus vives alarmes, & firent envisager en tremblant à ses citoyens les suites funestes d'un blocus. Mais les sages précautions que le Duc de Boufflers prenoit pour leur sûreté, & plus que tout cela encore la nouvelle qu'ils reçurent que l'armée combinée de France & d'Espagne commandée par le Maréchal de Belle Isle, s'avançoit à grandes journées pour venir à leur secours, dissipèrent bientôt leurs premières inquiétudes. Ce qui acheva de les rassurer, c'est qu'ils virent que les Anglois rembarquoient la grosse artillerie des Autrichiens à la plage d'Albaro. Leurs mulets & leurs équipages partoient successivement, tout annonçoit qu'ils alloient décamper. D'un autre côté il arriva à Gènes des provisions de toute espece, & un nouveau renfort de six cens hommes de troupes Françoises. Cependant quoique l'armée du Comte de Schullembourg ne dût pas naturellement tenir à l'approche de celle des alliés, qui avoit déjà passé le Var; quoique le Roi de Sardaigne menacé d'une invasion prochaine par le voisinage de cette armée, le pressât de lever le siège de Gènes & de venir à son secours, ce Général demeurait toujours devant cette ville mais sans agir & seulement pour observer sa contenance, & profiter des moindres mouvemens qu'on y feroit à son avantage. Les Génois s'en appercevoient bien, & se tenoient encore plus sur leurs gardes qu'auparavant, afin de ne pas être surpris par leurs ennemis lorsqu'ils touchoient au moment même de leur délivrance. Toutes les boutiques étoient fermées; plus de commerce plus de travail, la défense de Gènes étoit la seule occupation de ses citoyens. Tous sans exception, sans distinction de rang ni d'état montoient la garde tour à tour, les moines même & les ecclésiastiques si inutiles & souvent si dangereux ailleurs en pareil cas, mais patriotes à Gènes portoient les armes comme les autres, & formoient un corps de quatorze cens hommes, destiné à servir de corps de réserve & à combattre dans la plus grande extrémité. Mais heureusement les choses n'en vinrent pas là, & le soir du 2 Juillet les Autrichiens leverent le siège; peu de jours après ils évacuèrent tous les postes qu'ils avoient gardés pour couvrir leur retraite & celle des Piémontois.

La joie que ses concitoyens ressentirent de cet heureux événement, fut bien troublé par le vif chagrin que leur causa la mort de leur illustre défenseur le Duc de Boufflers, qui mourut de la petite vérole le 2 le matin du même jour que les ennemis se retirèrent (a). Infatigable jusqu'au dernier moment

*SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.*

*Différentes  
attaques &  
affaires en-  
tre les assié-  
gés & les  
Autri-  
chiens.*

*Les assié-  
gés rece-  
vent leur  
Artillerie  
& forment  
le blocus de  
la ville.*

*Le Comte de  
Schullem-  
bourg de-  
meure in-  
actif aux  
approches  
de l'armée  
Françoisse.*

*Les Autri-  
chiens le-  
vent le sié-  
ge.*

*Délivrance  
de Gènes:  
retraite des  
ennemis.*

(a) Anecd. Gén. & Corfès, ibid. Hist. de III. p. 500—507—510. Introd. à l'Hist. la dern. Révol. de Gènes Tom. II. Liv. Univ. Tom. II. Liv. II. Chap. VI. p. 482.

**SECT. XII.** pour la défense de cette ville confiée à ses soins, il est à présumer que ses travaux continuels, les fatigues qu'il se donna, contribuèrent beaucoup à lui donner la maladie qui l'emporta, ou au moins à la rendre dangereuse, en enflammant encore plus son sang. Le climat & la saison y contribuèrent encore beaucoup. Il n'eut point la Consolation de voir en mourant fuir les ennemis, & ses derniers regards virent encore Gênes assiégée; mais il en fut bien dédommagé par les regrets & les pleurs que ses habitans inconsolables donnerent à sa perte. Ils cherchèrent à diminuer, à flatter leurs douleurs par les honneurs sans nombre que leur reconnaissance prodigua à sa mémoire. Tout l'état se trouva à ses obsèques & lui fit élever un monument magnifique, mais moins durable encore que celui que Gênes lui dressa dans ses Annales & dans les cœurs de ses citoyens. Pour mieux signaler leur gratitude envers lui, ils inscrivirent sa famille dans le livre d'or parmi celles de leur première noblesse & ils obtinrent du Roi de France le gouvernement de la Flandre pour son fils encore en bas âge, en récompense des services du Pere.

*Histoire de Gênes depuis 1685 jusqu'en 1769.*

*Mort du Duc de Boufflers: deuil des Génois.*

*Réjouissance des Génois.*

Après avoir donné ce qu'ils devoient à leur juste douleur & à la reconnaissance, ils se livrèrent tout entiers à l'allégresse que devoit naturellement leur inspirer une délivrance si inattendue. Les boutiques furent rouvertes, le commerce reprit vigueur, les gardes bourgeoises & les troupes de la campagne furent licenciées; la tranquillité fut rétablie dans la ville comme auparavant. Le premier soin de ses citoyens fut de rendre des actions de grâces: le 2 Juillet fut mis au nombre de leurs fortunés; & il fut ordonné qu'on en célébreroit l'anniversaire à l'avenir par des Jeûnes, des prières, des processions & des réjouissances. Il se hâtèrent de députer au camp du Roi de France en Flandre pour témoigner à ce Monarque la vive reconnaissance qu'ils ressentoient du service important qu'il leur avoit rendu, avouant qu'ils devoient tout au ciel & à lui. Ils envoyèrent une semblable députation au Roi d'Espagne.

*Députation des Génois au Roi de France.*

*Le Marquis de Bissi remplace le Duc de Boufflers.*

Le Marquis de Bissi Maréchal de Camp arriva à Gênes le 15 Juillet pour y remplacer le Duc de Boufflers dans le commandement des troupes Françaises. Celles d'Autriche & de Piémont avoient évacué le territoire de la République, en laissant par-tout des traces de leur vengeance & de leur fureur, brûlant les maisons, les villages, dévastant les campagnes, arrachant les vignes, & les oliviers, en un mot commettant tous les désordres imaginables, & que malheureusement l'idée ou le nom même de guerre ne semble que trop autoriser; mais qui ne sont cependant pas en usage entre les nations policées dans ce qu'elles appellent une guerre honnête & légitime. La retraite des Allemands & des Piémontois ne laissant plus d'ennemis à combattre au Marquis de Bissi, il s'occupa du soin de réprimer leurs courses, & envoya des partis lever des contributions sur les terres de la Reine d'Hongrie & du Roi de Sardaigne. Ayant pris toutes les mesures possiblees pour veiller à la défense de Gênes & pour réparer ses fortifications extérieures qui avoient le plus souffert, il tourna toute son attention du côté de la Corse, où il envoya des troupes qui désirent Rivarola chef des mécontents.

*Il leva des contributions dans les états de la Reine & du Roi de Sardaigne.*

Tel

Tel étoit l'état des affaires de Gènes & de la Corse, lorsque le Duc de Richelieu fut nommé pour succéder au Marquis de Bissi dans le commandement des troupes Françaises dans l'Etat de Gènes, & lorsqu'il arriva dans cette Capitale le 27 Septembre de l'année 1747. Elle étoit bien fortifiée, abondamment munie de tout, en état de tenir long-tems, défendue par vingt cinq mille hommes, tant de ses propres troupes que de celles de France & d'Espagne. Elle étoit délivrée & sans aucunes craintes; mais la guerre n'étoit pas finie; les ennemis étoient encore en possession de plusieurs places; il falloit les recouvrer, délivrer entièrement cet Etat & le garantir contre toute insulte suivant les engagements que la France avoit pris avec cette République & auxquels les malheurs de la Campagne de 1746 l'avoient seuls forcée de manquer malgré elle. Tel fut l'objet du Duc de Richelieu. Déjà le Maréchal de Belle Isle avoit repris le château de Vintimille & plusieurs autres forteresses sur les Piémontois (a). Le Duc commença par faire une tentative pour chasser les Autrichiens de leurs postes, elle lui réussit assez mal, parce qu'ils en furent avertis assez à tems pour se tenir sur leurs gardes & parce que les Généraux chargés de cette entreprise s'entendirent mal. Elle se borna à quelques petits avantages, qui n'étoient rien en comparaison de ceux que les troupes Françaises remportèrent dans le Comté de Nice. L'hiver étoit fort avancé. Les Génois employèrent cette saison à augmenter de toutes façons les fortifications de leur ville & à les mettre sur le pied le plus respectable. Ils pourvurent de même à la défense de plusieurs autres places de la côte orientale comme Sestri di Levante, Chiavari, Sarzane & la Spezza qui étoient menacées par les Autrichiens. On fit un camp de six mille hommes aux environs de cette dernière place, pour la protéger. Les ennemis étoient toujours en possession de presque toute la côte occidentale, comme Savone, Final &c. mais l'infériorité de leurs forces les obligeoit d'être uniquement sur la défensive; ils n'étoient pas en état de rien entreprendre.

Il n'en étoit pas de même des Génois & des François auxquels il arrivoit tous les jours de nouveaux renforts de troupes malgré la vigilance avec laquelle les vaisseaux Anglois croisoient sur les côtes de Gènes pour intercepter ces secours. La supériorité du Duc de Richelieu le mettoit en état de diviser ses forces, & de former des entreprises. Au commencement de Janvier 1748 plusieurs détachemens de ses troupes en firent une avec succès sur Varaggio dont ils débusquerent les Piémontois & leur firent beaucoup de prisonniers. Tandis qu'on croyoit les Autrichiens fort tranquilles dans leurs quartiers, ils firent aussi de leur côté une tentative sur Voltri. Ils étoient au nombre de quatre mille hommes sous les ordres du Comte Nadaffi. Le Marquis de Monti commandoit dans Voltri avec deux régimens. Il se hâta d'envoyer demander du secours au Duc de Richelieu.

(a) Hist. des dern. Révol. de Gènes Tom. II. Liv. III. p. 468—500—512 & suiv.  
Tome XXXVI. (S)

Sect. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

Le Duc de  
Richelieu  
est nommé  
pour com-  
mander  
dans Gè-  
nes.

Ses opéra-  
tions pour  
chasser les  
ennemis de  
cet Etat.

Mesures  
prises par  
les Génois  
pour la dé-  
fense de  
leurs pla-  
ces.

1748.

Expédi-  
tions &  
tentatives  
diverses des  
deux partis.

SECT. XII. Le Comte de Kercado qui se distingua par quantité de beaux exploits dans cette Campagne rendit les plus grands services au Marquis de Monti par sa bonne manœuvre dans cette occasion; il assura la communication de Voltri avec Gênes qui étoit prête d'être coupée par les ennemis & donna le tems au secours envoyé par le Duc d'arriver. Le Chevalier de Chauvelin le commandoit & n'étoit que le précurseur d'un secours plus considérable que le Duc amenoit lui-même & qu'il annonça. Il vint fort à propos pour dégager le Marquis de Monti & le Comte de Kercado qui auroient été infailliblement forcés, malgré leur bravoure, de céder à la supériorité du nombre. Le Comte de Nadasti fut repoussé & songea à faire sa retraite, sur la nouvelle qu'il reçut que le Duc de Richelieu approchoit à la tête d'un corps de troupes considérable. Les ennemis retournerent dans leurs quartiers & le Duc revint dans la ville avec son monde. Cette affaire couta près de cinq cens hommes aux Autrichiens & environ cent trente aux François (a). La crainte d'exposer trop les troupes dans des Montagnes & dans des défilés, & de tomber dans quelques embuscades détourna le Duc de Richelieu du dessein de poursuivre le Comte de Nadasti pendant la nuit.

*Le Comte de Nadasti est repoussé à Voltri & obligé de faire sa retraite.*

Quelque tems après il forma à son tour une tentative sur Savone qui étoit toujours au pouvoir des Piémontois & fit toutes ses dispositions par terre & par mer. Il avoit fait embarquer près de deux mille hommes de troupes de France & d'Espagne, il partit lui-même de Voltri le 25 Mars au soir à la tête de trois mille hommes de troupes & prit la route de Savone. Le mauvais tems fit échouer son projet, & empêcha les bâtimens où les troupes s'étoient embarquées, d'arriver à Savone, ils furent forcés de rebrousser chemin; les troupes de terre furent obligées d'en faire autant. Cette expédition se borna à la prise du fort de Cette que les François firent sauter le lendemain; la garnison consistant en 300 hommes fut obligée de se rendre prisonnière (b).

*Nouveaux mouvemens des Autrichiens commandés par le Comte de Brown.*

Les mouvemens divers du Comte de Brown devenu Général en Chef des troupes Autrichiennes en Italie, & le ministre des vengeances de la Reine sur Gênes, & ses entreprises pour pénétrer jusqu'à cette ville, donnerent encore quelques alarmes à ses habitans; mais elles furent dissipées par la sage conduite du Duc de Richelieu, & par les précautions qu'il prit pour la sûreté de l'état de Gênes & de cette capitale qu'on peut dire que sa vigilance sauva pendant la dernière campagne de cette guerre. Il fut bien secondé dans ses opérations par le Marquis d'Alcamade Général des troupes auxiliaires d'Espagne (\*).

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IX.

(b) Hist. de la dern. Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 621-628-629-637.

(\*) Aussi la reconnoissance des Génois se signala de toutes façons envers ces deux habiles Généraux, quand ils se virent totalement hors de danger par leurs soins infatigables. Ils furent reçus triomphans dans Gênes après la publication de l'am-

Pendant que le Comte de Brown tentoit de s'approcher de Gènes le fort de la guerre se portoit en Corse, où les alliés envoyèrent des troupes pour seconder les mécontents, & pour faire une diversion. Le Chevalier Cumana envoyé dans l'Isle avec douze cens hommes de troupes Autrichiennes & Piémontoises, tenta vainement de s'emparer de la Bastie avec l'aide des mécontents. Jean Ange Spinola qui commandoit dans cette place fit une si belle défense secondé par M. Pédémonté Lieutenant Colonel au service de France qui en partagea la gloire avec lui, qu'il donna le tems au secours que le Duc de Richelieu lui envoya, d'arriver dans l'Isle & que les assiégeans furent obligés de lever le siège. Ce fut l'exploit le plus important de la guerre de Corse: tandis que ceci s'y passoit, le Duc de Richelieu & le Marquis d'Ahumada prenoient toutes les mesures possibles pour résister aux entreprises du Comte de Brown qui méditoit une nouvelle invasion dans l'état de Gènes par Beratto & Borgo-Val-di-Taro. La côte orientale étoit principalement menacée. Pour la garantir le Duc se porta à Sestri-di-Levante avec un corps de troupes considérable, & le Marquis d'Ahumada à Chiavari. Depuis Sestri jusqu'à la Spezza il y avoit un corps d'environ douze mille hommes de troupes réglées, & autant de milices & paysans armés distribués & prêts à se rassembler au premier signal ou à se porter dans l'endroit qui seroit menacé. En outre il arrivoit tous les jours à Gènes de nouveaux renforts de France, qu'on distribuoit à mesure dans les lieux qui étoient les plus exposés aux attaques des ennemis. D'un autre côté, comme les passages de la Bochetta & de Voltri étoient toujours menacés par le Comte Nadasti, on plaça deux mille François dans le premier & on mit une forte garnison dans Voltri.

SECT. XII.  
Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

—  
Nouvelles  
tentatives  
des Alliés  
en Corse.

Précau-  
tions du  
Duc pour  
prévenir les  
desseins du  
Comte de  
Brown.

nistie. La République fit inscrire leurs noms dans le livre d'or parmi ceux des premières familles ainsi que les noms des parens du Duc de Richelieu. En outre pour perpétuer la mémoire de ses services & de la reconnaissance de Gènes, elle lui fit élever la même année une statue de Marbre blanc dans le grand salon du palais. Dans le même tems le Duc de Richelieu, fut aussi récompensé par son Prince qui lui donna le bâton de Maréchal de France. On observera que cette statue qui est d'un sculpteur Italien assez médiocre, nommé Scafani, est plus estimable au gré des connoisseurs pour le motif qui l'a fait ériger, que pour son travail & par rapport à l'art. Les Gènois lui donnerent une place honorable dans la grande salle du Conseil parmi six statues de pareille matiere & plus grandes que nature, érigées aux grands hommes ou aux libérateurs de cette République. Elles sont aussi d'un plus mince mérite, par rapport à l'ouvrage, que celle du Maréchal de Richelieu. On lit sur le piedestal de celle-ci cette inscription:

*Ludovico Francisco Armando Pleffiso, Duci Richelieuſi, quod Imperatoris maxim. civiſq. opt. Officio diffiſil, temporibus, erga Rempub. perfunctus, inter patricios cum agnatis poſteriſq. indicem in comitio collocandum ſenatus decrevit anno. CIOCCXLVIII. Voyage d'un François en Italie Tom. VIII. Gènes p. 476 & ſuiv. Anecd. Gén. & Corſes: ann. 1748. p. 285.*

SECT. XII. Les choses étoient dans cet état & l'on s'attendoit tous les jours à quelque affaire considérable, lorsqu'on reçut à Gênes l'agréable nouvelle que les préliminaires de la paix avoient été signés à Aix-la-Chapelle le 30 Avril par les ministres de France, d'Espagne & d'Hollande; préliminaires auxquels les autres Puissances belligérantes accédèrent successivement, la Cour de Vienne le 27 Mai, le Roi de Sardaigne le 31. & le Marquis Do-

ria, ministre plénipotentiaire de Gênes le 28 du même mois; parcequ'il n'en avoit été informé que le 18 (a). Les intérêts de la République y avoient été expressément stipulés; & il avoit été arrêté qu'on lui rendroit tout ce qu'elle possédoit avant la guerre.

Tandis que les autres Puissances s'empessoient de cesser réciproquement les hostilités, la signature des préliminaires n'empêcha pas que le Comte de Brown, par l'ambition de terminer la guerre par quelque entreprise éclatante & agréable à sa Souveraine, (ambition bien funeste, puisqu'elle couta la vie inutilement à quelques milliers d'hommes que ce Général auroit pu épargner) ne fit une tentative pour entrer sur les terres de la République. Mais c'étoit comme le dernier effort d'une haine expirante; & il voulut en quelque façon faire acheter la paix aux Génois & à leurs alliés par du sang & des alarmes. Les sages mesures des Généraux François & Espagnols firent échouer son entreprise. Le 7 de Juin les troupes Autrichiennes donnerent une attaque générale à plusieurs postes sur la côte orientale; mais elles furent repoussées par-tout avec perte & cette tentative ne fut proprement funeste qu'à ses auteurs; car ils y perdirent plus de 2000 hommes, tandis que la perte des alliés des Génois ne fut que d'environ 600 (b). Ce fut la dernière affaire importante de cette guerre & le même jour le Comte de Brown fit savoir au Duc de Richelieu que la Reine d'Hongrie avoit envoyé ordre à ses Généraux de cesser les hostilités. Dans le même tems l'Amiral Bing, qui croisoit sur les côtes de Gênes avec la flotte Angloise, reçut les mêmes ordres de sa cour. Mais au vrai les dernières hostilités dans le continent de l'Italie furent faites par les Espagnols qui se trouvant trop resserrés dans leurs quartiers attaquèrent peu de tems après les Allemands dans les leurs, pour se mettre plus au large; ils les chassèrent de quelques-uns de leurs postes avancés & leur firent près de deux cens prisonniers.

*Les hostilités cessent sur terre & sur mer.*

Deux jours après la suspension d'armes fut publiée à la tête des deux camps; les hostilités cessèrent généralement par-tout excepté en Corse, où la publication de la paix fut plus tardive, & les Génois commencerent enfin à respirer, entièrement délivrés de leurs alarmes, & d'une guerre qui leur avoit été si onéreuse & pendant quelque tems si funeste, tout ayant été à peu près réglé par les préliminaires de la paix, le Traité définitif ne tarda pas à être conclu la même année au grand contentement de toutes les parties contractantes, il fut signé à Aix la Chapelle le 20 d'Octobre 1748 par le Minis-

(a) Hist. des Révol. de Gênes Tom. III. Liv. IX.

(b) Hist. de la dern. Révol. de Gênes Tom. II. Liv. IV. p. 651—660.

tre de l'Impératrice Reine d'Hongrie & le 28 du même mois par celui de la République de Gènes.

On ne rapportera ici que l'article de ce Traité qui la concerne. Il portoit  
 „ qu'elle seroit rétablie dans toutes les possessions dont elle jouissoit avant la  
 „ guerre; que l'argent qu'elle ou ses sujets avoient aux Banques de Vienne  
 „ ou de Turin & qui avoit été confisqué, seroit rendu; & enfin que le paye-  
 „ ment des intérêts de cet argent commenceroit à courir du jour de l'échan-  
 „ ge des ratifications” (a). Il ne manquoit plus que la pacification de la  
 Corse pour que la satisfaction des Génois fût complète. Les troupes Autri-  
 chiennes & Piémontoises évacuèrent d'abord cette Isle en vertu du Traité;  
 mais l'obstination des mécontents fit que les hostilités y continuèrent encore  
 quelque tems; & il fallut que le Roi de France fit agir ses troupes contre  
 eux & leur fit faire les plus fortes menaces de leur faire éprouver tous les  
 effets de son ressentiment s'ils ne se soumettoient. Ainsi l'armistice ne fut pu-  
 blié en Corse que vers le milieu de Septembre. Il fut convenu que les mé-  
 contents mettroient les armes bas, & se soumettoient aux conditions que la  
 France, qui les prit sous sa protection leur obtiendrait des Génois, comme  
 médiatrice, obligés de se conformer à cet arrangement, abandonnés par les  
 troupes étrangères, les mécontents songerent à faire leur accommodement, &  
 acceptèrent les conditions qui leur furent procurées par la France. La Ré-  
 publique leur accorda une amnistie générale; & grace à cette paix si dési-  
 rée, tout fut tranquille en Italie & dans toute l'Europe, tant sur terre que  
 sur mer.

Depuis cette époque, la République de Gènes jouit d'une tranquillité as-  
 sez constante tant au dedans qu'au dehors jusqu'en l'année 1761. où il s'éle-  
 va de nouveaux troubles en Corse: troubles plus violens & plus difficiles à  
 appaiser que tous ceux qui avoient précédé: troubles si opiniâtres qu'ils obli-  
 gèrent la République trop foible désormais pour contenir ou réduire ces In-  
 sulaires à implorer le secours de la France pour les soumettre & enfin à  
 lui faire en 1768 une cession dans les formes d'une Isle qu'elle ne pou-  
 voit plus ni conserver ni gouverner. Nous renvoyons le détail de cette ré-  
 volution à notre Histoire de Corse. Nous nous contenterons de dire ici que  
 par un Traité, conclu secrètement en 1768. entre la France & la Répu-  
 blique de Gènes & qui a été rendu public depuis, cette dernière étoit  
 convenue de lui céder l'Isle de Corse en toute souveraineté & propriété  
 moyennant qu'elle en fit la conquête à ses dépens & à ceux du sang de ses  
 sujets, pour une somme qu'on ignore. De son côté la France s'étoit enga-  
 gée à mettre au plus tard en 1771 la République en possession de la petite Isle  
 de Capraia, située entre la Corse & l'Italie; ce qui a été exécuté ponctuel-  
 lement de part & d'autre.

C'est ainsi que Gènes a perdu par gradation le Royaume de Corse; c'est  
 ainsi que cette Isle a passé sous la domination de la France. C'est au tems à

(a) Anec. Gén. & Corfès ann. 1748. p. 285. Introd. à l'Hist. Univers. Tom. II.  
 Liv. II. Chap. VI. p. 497.

SECT. XII.  
 Histoire de  
 Gènes de  
 puis 1685  
 jusqu'en  
 1769.

La paix est  
 conclue à  
 Aix-la-  
 Chapelle.

Article de  
 ce Traité  
 concernant  
 Gènes.

Pacifica-  
 tion de la  
 Corse.

1761.

Nouveaux  
 soulèvemens  
 en Corse.

1768.

Gènes cède  
 la Corse à la  
 France.

SECT. XII. nous apprendre combien durera cette nouvelle domination, l'effet de la force & non du choix, de la volonté libre des Corfes; & si ces Insulaires, toujours remuans, toujours inconstans, toujours impatiens du joug & amoureux de la liberté, s'y foumettront plus volontiers qu'à celle des Génois, leurs premiers maîtres, devenus leurs tyrans. La France avoit mis jusqu'alors tant de fois le pied dans cette Isle (& principalement en 1553, où elle la fit soulever) qu'il sembloit que son destin fût de passer un jour sous son empire. Elle s'y trouve enfin aujourd'hui. Puisse-t-elle y être plus contente, plus tranquille & plus heureuse que sous celui de ses anciens maîtres! Puisse cet accroissement du Domaine de la France rendre ses sujets plus fortunés, en fournissant à ses souverains plus d'occasions & des moyens d'exercer leur bienfaisance, & en étendant le beau droit que les maîtres du genre humain ont de faire le bonheur de leurs semblables! Puisse-ils daigner user toujours d'un si respectable droit! Tels sont les vœux d'un ami de l'humanité (\*).

Histoire de  
Gènes de-  
puis 1685  
jusqu'en  
1769.

(\*) ————— *Hoc reges habent  
Magnificum ingens, nulla quod rapiat dies,  
Prodesse miseris.* —————

SENEC. Tragœd.

*Fin de l'Histoire de Gènes.*

